

OCTAVE AUGUSTE
(1857)
(inachevé)

ALEXANDRE DUMAS

Les grands hommes en robe de chambre

Octave Auguste

LE JOYEUX ROGER
2009

ISBN : 978-2-923523-66-8
Éditions Le Joyeux Roger
Montréal
lejoyeuxroger@gmail.com

NOTE DE L'ÉDITEUR

À notre connaissance, ce texte n'a jamais été publié autre part qu'en feuilleton dans l'hebdomadaire *Le Monte-Cristo* de Dumas. Bien qu'inachevé, il nous a paru susceptible d'intéresser les dumassiens acharnés à connaître l'ensemble de son œuvre.

Il a paru dans les numéros datés du 23 avril au 6 août 1857, date à laquelle il a été interrompu, bien qu'on en annonce « la suite au prochain numéro », à l'époque où Octave n'est pas encore en lutte ouverte avec Antoine et que celui-ci vient de voir son armée décimée par les Parthes. C'est dire que l'ouvrage ne couvre qu'une faible portion du sujet.

Sans doute Dumas avait-il suffisamment de matériel à publier et a-t-il manqué de temps pour continuer sa chronique du règne d'Auguste.

Les textes du *Monte-Cristo* souffrent généralement d'une très piètre qualité de révision, manifeste par les nombreuses coquilles qu'on y rencontre. Aussi nous sommes-nous permis de corriger les erreurs évidentes, et surtout de modifier la ponctuation, en la simplifiant et en la rendant plus cohérente.

Ceux qui voudraient consulter le texte dans toute sa pureté – c'est-à-dire avec ses impuretés –, n'auront qu'à se référer aux reproductions des numéros du journal, disponibles sur le site de l'ENS-LHS de Lyon (<http://jad.ish-lyon.cnrs.fr>).

Chapitre 1^{er}

Nous avons dit, dans notre étude sur César, que, dans son testament remis à la première vestale, César avait institué pour ses héritiers trois arrières-neveux ; le premier était Octavius, le second était Lucius-Penarius et le troisième Quintus Pédius.

Octavius – ou plutôt Octave, adoptons la terminaison francisée de ce nom –, Octave, le plus aimé des trois, et quelques-uns cherchaient à cet amour une cause infâme, avait à lui seul les trois quarts de la succession.

Les deux derniers en avaient chacun un huitième, ce qui complétait l'autre quart.

Octave avait rejoint et accompagné son oncle dans son expédition d'Espagne contre les fils de Pompée, et était revenu dans le même char que lui.

Seulement, lorsqu'Antoine, qui allait au devant de César, eut rejoint le vainqueur, Octave leur laissa les deux places de devant et se tint modestement derrière avec Brutus Albinus.

Si nous n'admettons pas que l'amour de l'oncle pour le neveu ait la cause que lui reproche Antoine et que cite Suétone avec sa cynique insouciance, nous dirons que cet amour venait tout simplement de la grande tendresse que César avait eue d'abord pour Julie, sa sœur, puis pour Atia, fille de Julie et mère d'Octave ; ajoutez que celui-ci, à peine relevé d'une grande maladie – cet homme qui devait vivre soixante-seize ans avait toujours été d'une santé faible –, ajoutez que celui-ci, à peine relevé d'une grande maladie, avec une faible escorte, par une route infestée d'ennemis, après avoir fait naufrage, avait, comme nous l'avons dit, rejoint César en Espagne, et cela au moment où beaucoup doutaient de la fortune du dictateur.

Il en résulta qu'à son retour à Rome, César, ne croyant rien pouvoir faire de trop pour un si bon neveu, l'envoya étudier à Appolonie.

C'était l'habitude, on se le rappelle, que les jeunes Romains de distinction allassent étudier les lettres grecques en Grèce. César avait longtemps demeuré à Rhodes.

Au reste, si l'on en croit Suétone, César n'avait point de sacrifice d'argent à faire pour son neveu. La famille d'Octave était plus riche que noble, quoiqu'elle se vantât d'avoir été agrégée par Tarquin l'Ancien à la classe inférieure du sénat et d'avoir été élevée au patriciat par Servius-Tullius ; le fait est qu'elle était redevenue plébéienne, et que César, tout dictateur omnipotent qu'il était, eut grande peine à la rétablir dans sa dignité première.

C'est qu'il y a une chose qu'on ne crée pas : l'antiquité. Les rois peuvent faire des princes, les empereurs peuvent faire des rois ; mais ni les uns ni les autres ne peuvent pas faire des gentilshommes.

Aussi toute cette jeune aristocratie romaine dont la noblesse n'était pas discutée traitait-elle fort mal Octave.

— Ta mère, lui disait-elle, vendait de la farine au moulin d'Aricie, et ton père la pétrissait avec des mains encore noires de l'argent qu'il maniait à Nérulum.

Voyons ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ce reproche.

Il y avait d'abord un parti moyen à prendre ; peut-être la famille d'Octave n'était-elle pas si ancienne que le disait César ; mais peut-être aussi n'était-elle pas si infime que le prétendait Antoine, ce prétendu descendant d'Hercule. Le fait est qu'il y avait à Velletri, longtemps avant la naissance d'Octave, un quartier appelé le quartier *Octavien* ; on y montrait un autel consacré à un homme du nom d'Octavius ; cet Octavius, ancêtre du nôtre, commandait dans une guerre contre un peuple voisin. Averti, au milieu d'un sacrifice qu'il était occupé à faire, d'une invasion subite des ennemis, il avait enlevé du feu les chairs de la victime à moitié rôtie, les avait distribuées selon la coutume, avait couru au combat, et était revenu triomphant.

Un décret public ordonnait même de faire tous les ans un sacrifice à Mars dans la même forme et adjugeait aux Octaviens les

restes de la victime.

C'était déjà plus que de la tradition, on le voit, c'était presque de l'histoire.

Maintenant voici ce qui était incontestable.

Le premier des Octaviens qui fut honoré d'une magistrature par les suffrages du peuple était un certain Rufus ; il avait été questeur, avait laissé deux fils, Cneius et Caius, qui avaient formé deux branches de la famille Octavia, mais, dit Suétone, avec des destinées bien différentes.

Cneius et ses descendants furent élevés aux plus hautes charges de l'État.

Caius et sa postérité, au contraire, soit fatalité, soit inclination, demeurèrent dans l'ordre des chevaliers jusqu'au père d'Auguste.

Or, qui disait chevalier à Rome, disait banquier, et qui disait banquier, disait usurier ; qui disait usurier, disait naturellement voleur, dans un pays où le taux légal était de douze pour cent.

Octave lui-même, lorsqu'il fut devenu *Auguste*, c'est-à-dire le fils des circonstances et de son génie, qui les avait dirigées, Octave avoua, avec cette bonhomie qui n'appartenait qu'à lui, qu'il n'était que de race chevalière, ancienne et riche, il est vrai, mais que son père était le premier sénateur de son nom.

Antoine lui reprochait d'avoir eu parmi ses ancêtres un certain affranchi nommé Restion de *Thurium* ; mais il ne faut pas plus croire tout ce qu'Antoine dit d'Octave, que tout ce que Cicéron dit d'Antoine.

Cependant l'accusation a une certaine gravité corroborée de ce fait, c'est que, dans sa jeunesse, on appelait Octave *Thurinus*. Il est vrai que cela pouvait être parce que son père avait eu des succès dans le pays de *Thurium* ; c'était ainsi que l'expliquait du moins la famille. Il est vrai que les ennemis de la famille s'en tenaient au dire d'Antoine. La question paraît si obscure à Suétone, qu'il ne la décide pas : il se contente de dire qu'Octave a porté ce surnom de *Thurinus*, ce qu'il affirme d'après une petite médaille d'airain qu'il a trouvée, et sur laquelle Octave est repré-

senté encore enfant avec ce surnom, dont les caractères sont presque effacés par la rouille.

Suétone avait fait présent de cette médaille à l'empereur Adrien, dont il était secrétaire ; on sait qu'il perdit cette place pour avoir pris certaine liberté avec l'impératrice Sabine, que son auguste époux empoisonna et mit ensuite au rang des Déesses.

Ce pauvre Adrien, il faut bien lui pardonner quelque chose ; il aimait tant Antinoüs.

Revenons à notre Octave.

Son père Octavius, celui qu'on accusait de pétrir la farine avec des mains encore noircies de l'argent de Nerulum, avait, en effet, commencé, à ce que disaient les mauvaises langues de Rome, par être changeur et même courtier, ce qui de riche qu'il était déjà par son patrimoine, l'avait rendu millionnaire. À Rome, où l'on était tour à tour avocat, magistrat et général, une large carrière était ouverte à chacun, personne n'ayant de spécialité. On se rappelle que Cicéron écrivait à César : Cicéron imperator, à César imperator. Notre courtier fut nommé préteur, puis gouverneur de la Macédoine. N'était-ce point curieux de voir le royaume d'Alexandre-le-Grand gouverné par un homme à qui ses ennemis reprochaient d'être le fils d'un Africain, ayant tenu à Aricie boutique de parfumeur et de boulanger, et d'avoir été lui-même courtier, changeur et meunier ?

Enfin, les choses étaient ainsi, il faut donc prendre les choses comme elles étaient : pour se rendre en Macédoine, le père d'Octave devait passer par le pays de Thurium ; le Sénat le chargea *en passant* de détruire le reste des brigands qui avaient suivi Catilina et Spartacus, commission qu'il remplit à la grande satisfaction du Sénat.

Une fois arrivé en Macédoine, il gouverna la province avec autant d'équité que de courage, gagna une bataille contre les Besses et les Thraces, et traita si bien les alliés du peuple romain, que Cicéron dans ses lettres exhorte son frère Quintus, alors proconsul en Asie, à se faire aimer des alliés de la République comme

son voisin Octavius.

Ce qui prouve, en passant, que le frère de Cicéron était, lui, médiocrement aimé.

À son retour de Macédoine, comme Octavius allait se mettre sur les rangs pour le consulat, il mourut tout à coup ; il avait été marié deux fois, laissait de sa première femme Ancharia une fille nommée Octavie, et d'Atia, sa seconde femme, comme nous l'avons dit, fille de Julie et par conséquent nièce de César, une autre Octavie et Octave.

C'est cette dernière Octavie qui épousera Antoine.

Le père d'Atia, et par conséquent le grand-père maternel d'Octave, était Marcus-Attius Balbus, qui du côté paternel comptait une foule de sénateurs dans sa famille, et qui du côté maternel était proche parent de Pompée.

Il faut de bons yeux pour voir clair dans les généalogies romaines.

Octave avait quatre ans lorsqu'il perdit son père. Il était né soixante-trois ans avant Jésus-Christ, sous le consulat de Cicéron et d'Antoine – ne pas confondre cet Antoine avec le triumvir – le 20 septembre, un peu avant le lever du soleil, vis-à-vis le mont Palatin, près des *Capita bubula*¹.

Sur cette place s'éleva plus tard un sanctuaire.

Presqu'aussitôt sa naissance, il fut transporté à Velletri.

Là nous perdons un peu le fil de cette grande fortune gagnée par son père. En effet, la maison qu'habite le nouveau-né, malgré les présages qui ont accompagné sa naissance et qui vont le suivre dans sa jeunesse, est loin d'être un palais.

« La chambre où il fut allaité, dit Suétone qui l'avait vue, est extrêmement petite et *ressemble à un garde-manger*. »

Il ajoute que, malgré ce que nous avons dit de sa naissance aux *Capita-Bubula*, on s'obstine à croire à Velletri que c'est non-seulement là qu'Octave a été nourri mais aussi qu'il est né ; en conséquence, on se faisait scrupule d'entrer dans cette chambre,

1. Têtes de bœufs.

si ce n'était par nécessité et avec respect. Il existait même une tradition à cet endroit, c'est que ceux qui entraient dans cette chambre avec irrévérence étaient forcés d'en sortir à l'instant même, pris qu'ils étaient d'un subit effroi. Un nouveau propriétaire de cette maison sacrée n'en voulut rien croire et fit mettre son lit dans la redoutable chambre, comme ferait de nos jours un esprit fort qui ne craindrait pas les revenants ; mais, à peine était-il couché, à peine la lampe était-elle éteinte, qu'il fut enlevé par une force inconnue, soudaine, irrésistible, et transporté, en dehors du seuil de la porte, dans la rue, où le lendemain matin on le trouva à moitié mort.

Quant aux présages qui avaient précédé sa naissance, les voici :

La foudre étant tombée sur les murailles de Velletri pendant la grossesse de sa mère, un oracle prédit qu'un citoyen de la ville parviendrait un jour à l'Empire.

Julius Marathus raconte que vers le même temps il arriva à Rome un prodige – le narrateur oublie de dire quel prodige – qui fit dire aux augures que la nature enfantait un roi pour les Romains.

De son côté, Asclepiade Mendez, dans ses entretiens sur les choses divines, raconte que la mère d'Octave, Atia, étant venue la nuit à un sacrifice solennel en l'honneur d'Apollon et s'étant endormie dans sa litière au milieu du temple, un serpent y était alors entré et en était sorti un instant après ; à son réveil, Atia fit sa toilette comme si, dit le chroniqueur, son mari s'était approché d'elle ; mais elle eut beau répandre sur elle l'eau à profusion, elle ne put jamais effacer l'empreinte d'un reptile que le serpent avait laissé sur son corps, de sorte qu'elle n'osa point aller désormais aux bains publics.

Neuf mois après, Octave naquit, et Octave passa pour le fils d'Apollon. Le serpent était consacré à ce Dieu, qui était non-seulement le dieu de la lumière et de l'harmonie, mais encore celui de la médecine.

Quelques jours avant de mettre Octave au monde, Atia rêva

que ses entrailles étaient portées aux nues et remplissaient le ciel et la terre.

En même temps, Octavius rêvait que sa femme, après un facile travail, était accouchée du soleil.

Voici pour les présages qui précédèrent sa naissance ; passons à ceux qui la suivirent.

Le jour où Octave naissait, on délibérait à Rome sur la conjuration de Catilina ; Octavius, retenu par les couches de sa femme, ne put prendre part à la délibération, et gourmandé par ses collègues sur son absence, répondit qu'il n'avait pu quitter sa femme, qui venait de lui donner un fils. Il avait fait cette réponse devant Nigidius, célèbre sorcier de Rome, dont saint Augustin parle dans sa *Cité de Dieu* ; Nigidius demanda alors à Octavius à quelle heure précise sa femme était accouchée. Octavius le lui dit. Aussitôt Nigidius, prenant ses tablettes, fit un calcul astronomique, et le calcul fait, s'écria :

— Un maître vient de naître au monde !

Plus tard, Octavius, menant son armée dans la partie la plus reculée de la Thrace, eut l'occasion de traverser un bois consacré à Bacchus ; il eut alors l'idée de consulter le dieu sur les splendides destinées promises à son fils. La consultation fut faite avec toutes les cérémonies usitées parmi les barbares. Les prêtres affirmèrent alors qu'après les libations faites par Octavius, la flamme s'éleva de l'autel jusqu'au faite du temple, puis du faite jusqu'au ciel. Or, même chose n'était arrivée qu'au sacrifice d'Alexandre-Grand. Dans le même lieu, la nuit suivante, Octavius crut voir son fils d'une grandeur plus qu'humaine, la foudre et le sceptre dans les mains, revêtu des dépouilles de Jupiter, couronné de rayons, porté sur un char orné de lauriers et attelé de douze chevaux d'une éclatante blancheur.

On trouve, en outre, dans les mémoires de Caius Drusus, que la nourrice du jeune Octave, l'ayant mis un soir dans son berceau, au rez-de-chaussée, ne l'y trouva point le lendemain, et qu'après une longue recherche, le vit avec étonnement au haut d'une tour

et regardant le levant.

Il y a plus, le sommeil de l'enfant avait souvent été troublé par le coassement des grenouilles, coassement qui partait d'un marais voisin de la maison de son père ; mais dès que l'enfant pût parler, il ordonna aux grenouilles de se taire, et les grenouilles obéirent.

Au même âge, Hercule étouffait deux serpents ; mais Octave n'était pas destiné à être un Hercule, il se contenta donc de faire taire les grenouilles.

À cinq ans, comme il se promenait en mangeant un morceau de pain sur une route de Campanie, un aigle lui arracha brusquement son pain, s'envola à perte de vue et revint doucement le lui rapporter.

Après avoir fait la dédicace du Capitole, Quintus Catulus avait eu deux rêves.

Dans le premier, il avait vu une troupe d'enfants jouant autour de l'autel de Jupiter ; Jupiter en prit un à part et lui mit dans le sein l'étendard de la république.

Dans le second, il aperçut ce même enfant entre les bras du même dieu, et comme il voulait l'en faire retirer, le dieu s'y opposa, en disant qu'il élevait dans cet enfant le soutien de la République.

Le lendemain, ayant rencontré le jeune Octave, il fut frappé de la ressemblance de cet enfant avec celui dont il avait rêvé.

Il n'y avait pas jusqu'à Cicéron l'incrédule, jusqu'à Cicéron qui ne comprenait pas que deux augures pussent se rencontrer sans rire, qui n'eût aussi fait son rêve à l'égard d'Octave.

En effet, il avait rêvé voir un enfant d'une figure distinguée que l'on descendait du ciel avec un chaîne d'or, et auquel Jupiter donnait un fouet. Il racontait ce rêve à ses amis tout en traversant le forum, quand tout à coup, voyant un enfant qui montait au Capitole, il s'écria : Voilà l'enfant de mon rêve !

Et cet enfant était Octave.

Lorsque cet enfant avait pris la robe virile, son laticlave décousu tout d'un coup des deux côtés était tombé à ses pieds, et

quelques personnes qui se trouvaient là en avaient conclu que cet enfant donnerait des lois à l'ordre qui portait le laticlave, c'est-à-dire au sénat.

Enfin, lorsqu'il étudiait à Appollonie, Auguste étant monté avec Agrippa, son camarade d'étude, dans l'observatoire du mathématicien Theagènes, l'entendit prédire à Agrippa un avenir si merveilleux, que, ne croyant pas qu'un homme pût atteindre à de plus hautes destinées, il refusait obstinément de l'interroger à son tour, de peur que son horoscope fût trop au-dessous de celui de son compagnon. Néanmoins, vaincu par les instances de celui qui plus tard devait être son gendre, il consentit à dire à l'astrologue le jour et les circonstances de sa naissance ; mais il n'avait point encore achevé, que celui-ci était à ses pieds et l'adorait comme un dieu.

De ce moment, Octave eut une telle confiance dans sa destinée, qu'il publia cet horoscope et fit frapper une médaille d'argent qui portait l'empreinte du Capricorne, signe sous lequel il était né.

Il en résulta que, lorsqu'il apprit à Apollonie la nouvelle de l'assassinat de César et en même temps que celui-ci l'avait nommé son héritier, il n'hésita point un instant et partit pour Rome.

Il fallait qu'Octave eût une bien grande confiance dans son horoscope, pour venir affronter un pareil danger, car Octave n'était point brave. Son premier mouvement dut être celui de la peur, lui qui avait peur de tout. Il avait peur du chaud, et ne sortait l'été qu'avec un énorme pétase ; il avait peur du froid, et portait l'hiver des bas de laine ; il avait peur surtout de la foudre, et ne pouvait s'empêcher de trembler lorsqu'il tonnait.

Or, ce qu'il allait trouver à Rome, cet imprudent enfant, c'était bien pis que le froid, bien pis que le chaud, bien pis que la foudre.

C'étaient deux ennemis que l'on appelait Brutus et Cassius ;

C'était un ami que l'on appelait Antoine ;

C'était contre les premiers une vengeance sanglante à poursuivre ; et si cette vengeance ne s'accomplissait pas, c'était la mort,

ou tout au moins une proscription éternelle ; si elle s'accomplissait, c'était le pouvoir et sa lutte ; dans l'un et l'autre cas, des guerres à soutenir, et en effet les guères durèrent vingt ans ; c'étaient des vétérans à satisfaire, de nouveaux soldats à lever, le sénat à vaincre ou à endormir ; enfin, des legs immenses à payer au peuple romain : trois cents sesterces à chaque citoyen, mettez quatre cent mille têtes à trois cents sesterces chacune, et vous trouverez en total quelque chose comme trente millions de notre monnaie.

C'était à l'endroit du second, c'est-à-dire d'Antoine, une amitié onéreuse à soutenir ; Antoine était dépositaire du testament de César, et tous les jours il ajoutait à ce testament quelque nouveau codicille tout à son bénéfice ; c'était un rude mangeur, qu'Antoine, et qui digérait l'or aussi vite qu'il l'avalait. En outre, plein d'expédients ingénieux : un jour qu'il était à Athènes et qu'il n'avait point d'argent, il eut l'idée d'épouser Minerve et de faire payer aux Athéniens la dot de leur déesse.

Il leur en coûta un million pour marier la fille de Jupiter au descendant d'Hercule.

Eh bien, Octave n'en partit par moins d'Appolonie pour venir réclamer cette succession.

Pendant les guerres de Sylla, Crassus, envoyé par lui en mission, devait traverser un pays ennemi.

— Mais, dit le prudent envoyé, quelle escorte me donnes-tu pour me défendre sur ce dangereux chemin ?

— Je te donne le spectre de ton père assassiné, répondit Sylla.

Octave avait pour escorte, en revenant à Rome, le spectre encore sanglant de César.

Deux hommes seulement l'accompagnaient dans ce périlleux voyage : son ami Agrippa et son maître Apollodore de Pergame, que malgré son grand âge il amenait d'Appolonie à Rome.

Mais tout d'abord les présages le rassurèrent. Au moment où il allait rentrer dans la ville, un arc-en-ciel parut sur un horizon serein, et le tonnerre tomba sur le tombeau de sa cousine Julie,

fille de César.

Quoiqu'il eût si grande peur du tonnerre, qu'il portait toujours sur lui une peau de veau marin pour conjurer la foudre, il n'en reconnut pas moins que c'était un augure heureux, et entra hardiment à Rome.

Ceux qui virent passer ce maigre et chétif enfant, blême et boiteux, aux yeux grands et verdâtres, brillant d'une lueur étrange, aux sourcils qui se joignaient, au nez aquilin, aux dents écartées, courtes et rouillées, étaient certes bien loin de soupçonner qu'ils voyaient passer le futur maître du monde.

Chapitre II

Exposons la situation dans laquelle, à l'entrée d'Octave à Rome, se trouvaient et la ville et les différents acteurs du drame qui va se dérouler sous nos yeux.

Comme nous l'avons dit dans notre étude sur César, Brutus et Cassius, en voyant se soulever la ville contre eux, étaient allés chercher un refuge à Antium.

C'était de là que Brutus, qui venait d'être nommé préteur, avait donné ses jeux. Il avait beaucoup compté sur la splendeur de ces jeux pour être rappelé ; mais le peuple avait fort applaudi les jeux sans rappeler Brutus.

Quant à Antoine, nous avons dit qu'il était tout puissant à Rome ; la retraite de Brutus et de Cassius l'y avait laissé souverain maître.

Tous les amis de César s'étaient joints à lui, et Calpurnia avait porté chez Antoine, non-seulement tout ce qu'elle avait d'argent – quatre mille talents, c'est-à-dire environ 22 millions de notre monnaie –, mais encore les registres où César écrivait tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il comptait faire. Maître de cet argent, Antoine en faisait des prodigalités. Maître de ces registres, Antoine y insérait ce qu'il voulait, et les registres à la main, parlait au nom de César mort comme si César eût encore été vivant, nommant les magistrats, rappelant les bannis, élargissant les prisonniers. Cela lui était d'autant plus facile qu'il était alors consul et avait pour préteur son frère Cassius et pour tribun son frère Lucius.

Un seul homme eût pu lutter contre lui, si cet homme en eût eu le courage ; cet homme, c'était Cicéron.

Cicéron n'ignorait pas la haine que lui portait Fulvie – cette veuve de Clodius devenue la femme d'Antoine –. Peut-être eût-il bravé Antoine seul. Antoine avait les défauts, mais aussi les qualités des hommes sanguins et ivrognes ; il était emporté, violent,

brutal, mais sans haine et sans rancune ; doublé de cette Némésis qu'on nommait Fulvie, Antoine l'épouvanta.

Aussi Cicéron voulait-il, voyant Antoine maître souverain, aller rejoindre, en qualité de lieutenant, Dolabella, son gendre, qui, comme consul, était collègue d'Antoine ; mais Hirtius et Pansa, deux hommes de bien désignés pour succéder à Antoine dans le consulat, le conjurèrent de rester, lui promettant, une fois au pouvoir, s'il voulait les y aider, de détruire la puissance d'Antoine ; mais tout ce qu'ils purent obtenir de lui, c'est qu'il n'irait qu'à Athènes et reviendrait à Rome dès qu'ils seraient en consulat.

Il partit donc au commencement d'avril, passa deux ou trois mois dans ses différentes campagnes ; enfin, il s'embarqua de Velie pour Rhegium ; composa pendant la traversée son *Traité des Topiques*, qu'il adressa de Rhegium à son ami C. Thebatus ; puis de Rhegium il vint à Syracuse, où il s'embarqua de nouveau ; mais deux fois les vents contraires le repoussèrent sur la côte d'Italie. Là, il apprit des nouvelles inespérées qui lui firent prendre la résolution de revenir à Rome. On lui mandait qu'Antoine s'était incroyablement adouci ; qu'il reconnaissait l'autorité du sénat ; que Brutus et Cassius ne tarderaient pas à pouvoir rentrer dans la ville. Soit ambition, soit honte – on peut être ambitieux sans être brave –, Cicéron se repentit de sa précipitation ; il eut à Velie une entrevue avec Brutus, et annonça à quelques amis que le 31 août ils eussent à venir au-devant de lui. Ces quelques amis en prévinrent d'autres, de telle sorte que Cicéron trouva toute la ville aux portes et dans les rues. Si bien qu'il put se croire encore aux beaux jours de sa popularité, où il s'écriait :

O fortunatam natam me consule Romam.

« Et en effet, dit Plutarque, il vint au-devant de lui une foule si grande, qu'il lui fallut dépenser toute une journée à serrer les mains et à embrasser ses amis, depuis la porte de la ville jusqu'à sa maison. »

La démonstration inquiéta Antoine ; il voulut savoir tout de suite à quoi s'en tenir, il convoqua le sénat.

Cicéron fut invité à s'y rendre.

Mais Cicéron avait épuisé tout son courage la veille, et il resta au lit, sous prétexte qu'il était encore horriblement fatigué de son voyage. Antoine ne s'y trompa point, il comprit que Cicéron craignait quelque embûche. Le soupçon le blessa, et comme c'était l'homme des moyens conciliateurs, il envoya des soldats pour inviter Cicéron à se rendre au sénat et brûler sa maison s'il s'y refusait ; par bonheur, quelques amis d'Antoine se jetèrent à la traverse de cette résolution et obtinrent qu'Antoine envoyât après les soldats avec ordre de revenir.

Il était temps : les soldats, qui n'aiment pas les avocats, avaient fait diligence et n'étaient plus qu'à quelques pas de la maison de l'illustre orateur lorsque le messager les joignit et les arrêta.

Mais Antoine, qui ne voulait pas avoir tout à fait le dernier, fit prendre un gage chez Cicéron.

Comme l'expression peut être inconnue à nos lecteurs, disons ce que c'était que *prendre un gage*.

Quand on envoyait un huissier à un sénateur ou à quelque magistrat pour qu'il se rendît au sénat, et que, malgré cette invitation, il ne s'y rendait point, on faisait prendre chez lui quelque meuble qui témoignait de sa désobéissance ; on appelait cela *pignora capere*, prendre des gages.

Cette violence rendit le courage à Cicéron ; il fit dire au sénat qu'il irait le lendemain rendre compte de sa conduite et peut-être demander aux autres compte de la leur.

Le lendemain, ce fut Antoine qui eut peur et qui ne s'y trouva point.

Cette absence enhardit Cicéron, qui en profita pour lancer contre Antoine sa première philippique.

Maintenant, comment les discours que Cicéron prononça contre Antoine s'appellent-ils les *Philippiques*, quand ceux qu'il prononça contre Catilina s'appellent les *Catilinaires* ?

C'est que Cicéron, grand imitateur de la Grèce, grand admirateur de Démosthènes, eut l'idée de donner à ses discours contre Antoine le même titre que Démosthènes donna à ses discours contre Philippe.

La ressemblance fut poussée jusqu'au bout : Démosthène s'empoisonna au moment où il allait être tué par Antipater.

Cicéron ne s'empoisonna point et fut tué par Antoine.

Au reste, la première philippique semblait lancée comme un ballon d'essai ; elle accusait moins Antoine qu'elle ne justifiait Cicéron elle fut prononcée le 2 septembre de l'an de Rome 709 ; Cicéron avait alors soixante-trois ans.

Les autres la suivirent, mais en sortant des limites de la première.

Voilà ce qui était arrivé :

Antoine, irrité du premier discours de Cicéron, avait indiqué pour le 19 une autre assemblée du sénat. Cicéron voulait s'y rendre, mais ses amis l'en empêchèrent. Antoine, n'ayant plus là Cicéron pour lui répondre, éclata en reproches et en injures contre son adversaire, cita la lettre sur le rappel de Sextus Clodius, l'accusa d'être le complice de Brutus et de Cassius, et s'attacha surtout à exciter contre lui les vétérans de César. Antoine avait une certaine éloquence brutale, enjolivée par des fleurs de rhétorique orientale, qui ne laissait point que de produire son effet. Cicéron comprit que c'était une lutte qu'il fallait soutenir, et il composa sa seconde philippique, que Juvénal appelle une œuvre divine.

Seulement, pour la composer, il avait quitté Rome et s'était retiré dans une de ses maisons de campagne près de Naples, d'où il l'envoya à Brutus et à Cassius ; mais il se garda bien de la prononcer en sénat – il n'était pas encore assez sûr de ses honorables collègues.

Mais un événement allait les mettre du parti de Cicéron.

Nous avons dit qu'Octave était arrivé à Rome.

Octave, en arrivant à Rome, avait été tout d'abord saluer Antoi-

ne comme son père adoptif, et tout en causant avec lui, il lui avait glissé un mot de certains trente millions que Calpurnie lui avait confiés. À la grimace qu'avait faite Antoine, Octave jugea – chose de laquelle il s'était douté – que les millions étaient entamés.

Octave s'empressa de dire que ce n'était point pour lui qu'il réclamait ces millions, mais pour le peuple romain, César ayant laissé trois cents sesterces à chaque citoyen¹.

Cette demande fit sourire Antoine.

— Ô jeune homme, dit-il, ce serait folie à ton âge, ayant si peu d'amis et n'ayant point encore fait preuve de capacité, d'accepter la succession de César, laquelle est à mon avis un fardeau bien au-dessus de tes forces.

Mais le fardeau, Octave, tout jeune qu'il était, l'avait pesé et était résolu de s'en charger.

Il insista.

— C'est bien, on verra, répondit cavalièrement Antoine.

C'était tout vu ; il était clair qu'Antoine ne voulait pas rendre les 30 millions, et surtout ne point renoncer à la charge d'exécuteur testamentaire qu'il s'était arrogée.

Octave sortit de chez Antoine, laissant celui-ci plus étonné qu'inquiet de cette fermeté manifestée par un enfant.

Mais l'enfant allait prendre conseil de deux hommes. Ces deux hommes étaient, l'un Philippe, son beau-père, l'autre Marcellus, son beau frère, qui avait épousé l'Octavie née du premier mariage d'Octavius.

Tous deux furent du même avis : qu'Octave vît Cicéron et s'entendît avec lui. Octave accepta, et tous deux le conduisirent chez l'illustre orateur.

On se rappelle le songe qu'avait fait Cicéron et dans lequel il avait vu un enfant qui descendait du ciel soutenu par une chaîne d'or. En voyant le même jour un enfant traverser le forum, il l'avait reconnu pour celui de son rêve, et il avait su que cet enfant

1. D'autres disent soixante-quinze drachmes, ce qui est la même chose, à une trentaine de francs près.

était le jeune Octave ; depuis ce temps, Cicéron n'avait jamais rencontré l'enfant, ou le jeune homme, sans lui parler avec d'autant plus d'amitié qu'il avait appris de lui-même qu'il était né sous son consulat. En le retrouvant dans ce moment critique, il pensa qu'il venait de la part de Jupiter, et lui souhaita, lui l'helléniste par excellence, la bien-venue en grec.

Octave rougit ; il parlait difficilement la langue savante, qui était alors à Rome ce que le français est aujourd'hui à Pétersbourg, et il avoua modestement son insuffisance à parler couramment une langue qui était aussi familière à Cicéron que la langue romaine. Le plus habile flatteur n'eût rien inventé de mieux pour séduire le vaniteux avocat. Du premier coup, Octave, non-seulement reconnaissait, mais constatait sa supériorité.

On s'entendit donc facilement, et dès la première entrevue, il fut bien arrêté que Cicéron appuierait de son éloquence les droits d'Octave à la succession de César, et que, de son côté, celui-ci emploierait son argent et ses armes à protéger la vie de Cicéron.

Nous disons ses armes, car Octave avait déjà des soldats.

Quant à ceux-là, c'était Antoine qui s'était chargé de les lui donner.

Pompée, l'homme de l'aristocratie, n'était point populaire, et Antoine avait fait les yeux doux aux Pompéens et avait rappelé le jeune Sextus Pompée.

Marius était populaire, lui, et Antoine avait eu l'impolitique de faire tuer un homme qui se disait petit-fils de Marius et qui dressait un autel à César.

Octave était un tout autre homme, ou plutôt cet enfant que l'on appelait Octave, ne pouvait en aucun point se comparer à Antoine.

D'abord Octave n'avait de prétention sur rien.

Antoine faisait sonner bien haut sa descendance d'Hercule.

Octave n'avait aucun orgueil à l'endroit de la naissance et avouait lui-même qu'il était d'une simple race de chevalier.

Antoine avait la prétention d'être, César mort, le plus brave

soldat et le plus grand capitaine de son époque.

Octave avouait franchement son peu de sympathie pour la guerre et son ignorance profonde de la plus simple tactique militaire ; et, en effet, presque tous les jours de bataille, Octave fut malade.

Antoine avait adopté le parti de César contre Pompée ; Antoine avait aidé César à vaincre à Pharsale. C'était assez pour le faire prendre en exécration par toute cette belle jeunesse romaine qu'il avait frappée au visage encore plus du plat que du tranchant de son épée.

Octave, au contraire, était vierge des guerres civiles et n'avait pris parti pour personne. Ce ne sont presque jamais ceux qui rêvent ou qui commencent les révolutions qui les achèvent. Mirabeau et Bailly commencèrent la Révolution française ; l'un meurt à la peine, l'autre sur l'échafaud. Napoléon hérite de tout cela. C'est que, de même qu'avant de s'appeler Auguste, Auguste s'appelait Octave, de même, avant de s'appeler Napoléon, Napoléon s'appelait Bonaparte. Le petit lieutenant de 91, le chef de la brigade de 93, le général du 13 vendémiaire, ne s'était point usé dans les terribles luttes qui venaient d'ensanglanter la France. Il était complètement neuf et pouvait prendre parti pour qui il voulait. Comme Octave, il prit parti pour lui-même.

Si Henri IV eût été un protestant trop zélé, au lieu d'être tout prêt à acheter Paris pour une messe ; s'il eût refusé d'accomplir ce saut périlleux qui devait le faire retomber dans le giron de l'Église catholique, Henri IV n'en eût jamais fini avec la Ligue.

Henri IV et Napoléon ont dû penser plus d'une fois à Auguste, et surtout à Octave.

Octave avait compris une chose, que la lutte ne lui était possible qu'en ayant pour lui les soldats et le peuple.

Les soldats, nous avons dit qu'Antoine les lui avait donnés ; il n'avait pas besoin d'aller à eux, ils venaient à lui.

Le peuple, il fallait l'acquérir.

Octave employa le moyen le plus simple, il déclara tout haut et

fit afficher au forum qu'Antoine refusant de lui remettre les trente millions déposés chez lui par Calpurnia et qui devaient être employés à payer les legs de 300 sesterces par tête de citoyen romain, il allait, comme héritier des deux tiers de la fortune de César, faire vendre les biens du dictateur, devenus les siens, et payer avec ses propres deniers.

Oh ! dès lors le peuple ne douta plus qu'Octave fût le véritable héritier de César.

Le véritable héritier est celui qui paie les legs du défunt.

Et remarquez qu'au milieu de tout cela, Octave ne parlait qu'avec respect de Brutus, et qu'il était prêt à pardonner à Cassius. La vengeance qu'il poursuivait contre eux était une affaire de moralité, une espèce de procès de famille dont l'adoption de César, bien plus que son propre désir, le poussait à voir la fin.

Et Cicéron lui tenait parole. Cicéron, de son côté, le poussait de son mieux, disant au sénat : « C'est un enfant dont il n'y a rien à craindre : il faut le caresser et le supprimer. *Ornandum puerum tollendum.* »

On rapporta le mot à Octave, qui sourit de son sourire d'Octave.

Qui sait l'influence qu'eut ce mot dans la discussion où Octave abandonna Cicéron à Antoine.

Octave faisait son chemin pendant ce temps ; il demanda le tribunat : ce n'était pas bien exigeant.

Antoine défendit positivement qu'on lui fît cette faveur.

Tout au contraire, Octave appuya tant qu'il put Antoine lorsque celui-ci proposa d'aller combattre Décimus Brutus, un des meurtriers de César, qui tenait la Gaule cisalpine.

Antoine partit, ordonnant aux légions de le suivre.

Octave débaucha deux légions sur quatre, de sorte qu'y compris les vétérans de César, il se trouvait, lui enfant de dix-neuf ans qui n'avait aucun commandement, à la tête d'une armée plus considérable que celle d'Antoine ; il offrit galamment cette armée au sénat.

Ce fut alors que le sénat, probablement sur l'avis de Cicéron, crut faire une chose merveilleuse.

Il nomma Octave propréteur et l'envoya, chose inouïe quand Brutus et Cassius ne pouvaient rentrer dans Rome, porter secours à Décimus Brutus contre Antoine.

On adjoignit au jeune propréteur les deux consuls qui venaient d'être nommés, Hirtius et Pansa, ces deux honnêtes républicains qui avaient promis leur appui à Cicéron quand ils seraient consuls.

Il était clair que c'étaient deux surveillants qu'on lui donnait.

Octave fit les blanches dents aux deux consuls et marcha avec eux au secours de Décimus Brutus.

On fit route pour Modène, où Décimus Brutus était assiégé.

Chapitre III

Il n'y avait peut-être qu'un seul homme qu'Octave n'eût point trompé, c'était Brutus.

Brutus était avec quatre légions dans cette partie de l'Illyrie, proche du Genuse, aujourd'hui le Scombi, à laquelle les monts Candaves ont donné leur nom. Là, une sédition excitée par le frère d'Antoine, Caius, avait éclaté parmi les soldats, mais après quelques heures de rébellion, les soldats rentrèrent dans le devoir, livrant l'instigateur du désordre à Brutus, ainsi que tous ceux qui avaient poussé à ce mouvement.

Du point où il se tenait en observation, Brutus pouvait, pour ainsi dire, plonger dans Rome, et son regard y voyait plus clair à cette distance que Cicéron, qui se cassait le nez contre l'évidence et qui ne voulait pas voir.

C'est que Cicéron avait de bonnes raisons pour être myope ; en effet, s'il eût consenti à voir, la première chose qu'il eût vue, c'est qu'il était un niais.

Aussi tint-il bon. « Le jeune Octave, écrit-il à Brutus, a des dispositions admirables à la vertu. Tout était perdu s'il n'eût repoussé Antoine loin de Rome ; trois ou quatre jours avant cette grande action, Rome entière, frappée d'une terreur soudaine, se précipitait vers moi avec les femmes et les enfants. »

Puis le vaniteux avocat revient à lui :

« C'est dans ce jour, ajoute-t-il, que j'ai recueilli le plus précieux fruit de mes travaux et de mes veilles, du moins si la vraie et solide gloire est un fruit digne de nos vœux. Tout le peuple, aussi nombreux qu'il le fût jamais dans Rome, s'assembla devant ma maison, me conduisit au Capitole et me fit monter sur la tribune au bruit des applaudissements. »

Ce à quoi il ajoute :

« Je n'ai point de vanité, je ne dois point en avoir ; cependant, l'accord de tous les ordres, les félicitations, les actions de grâce

font sur moi une vive impression, et je sais qu'il est beau d'être populaire quand on l'a mérité par le salut du peuple. »

Pauvre peuple romain, c'est la troisième ou quatrième fois que Cicéron le sauve !

Une seule chose inquiète Cicéron, *c'est que Brutus ne mette point Caius Antonius à mort*. Il s'inquiète bien autrement de Caius Antonius prisonnier que de Marcus Antonius libre.

Ce qui inquiète Brutus, lui, c'est Octave.

« Peut-être, répond-il à Cicéron, vous fiez-vous trop à vos espérances : quelqu'un s'est-il bien conduit une fois, aussitôt vous lui donnez tout, vous lui permettez tout, comme si cette funeste condescendance ne le poussait pas naturellement vers le mal.

» Quel doit être notre principal but ? ajoute-t-il. C'est de faire que la chute d'Antoine ne nous ait pas causé une vaine et inutile joie, et que, *par notre faute, à un premier mal n'en succède un pire*.

» Pour ce qui regarde ce consulat, je crains que votre César ne se croie plus élevé par vos décrets qu'il ne croira l'être en montant à ce rang suprême. Si Antoine a régné par des moyens de domination dont il avait hérité d'un autre, que faut-il attendre de celui qui fondera ses principes despotiques non sur l'autorité du tyran mort, mais sur celle du sénat même ?

» Je louerai donc votre bonheur et votre prévoyance quand il me sera prouvé que César se contente des honneurs extraordinaires qu'il a reçus ; ainsi, vous m'accuserez, direz-vous, de la faute d'autrui. – Oui, certes, si cette faute, vous avez pu la prévenir et ne l'avez pas fait. – *Oh ! que ne lisez-vous dans mon âme tout ce que je crains de lui !* »

Puis, après avoir accusé Cicéron de nourrir l'ambition et d'aider les projets d'Octave, il s'excuse de s'adoucir pour Caius Antonius et pour ses complices ; il est vrai que le crime de Brutus était grand, il avait sauvé de la colère de ses soldats, qui voulaient le massacrer, ceux-mêmes qui avaient voulu faire révolter ses soldats.

« Je vais les faire jeter à la mer, » avait dit Brutus, et il les avait fait conduire sur un de ses vaisseaux où ils étaient prisonniers, mais où ils ne couraient aucun risque de la vie.

Il écrivait donc à Cicéron :

« Quant au reproche que vous me faites de n'avoir pas mis à mort Caius Antonius, voici mon opinion : c'est au Sénat et au peuple romain, seuls, qu'appartient le droit de juger les citoyens qui ne sont pas morts en combattant. J'ai tort, direz-vous, d'appeler citoyens ceux qui se conduisent ennemis de l'État. Eh bien ! non ; au contraire, moi, je crois avoir raison quand il n'y a ni décret du sénat, ni ordre du peuple, je n'ai point la présomption de juger d'avance et de ne m'en rapporter qu'à moi. J'ai fait ce que j'ai dû, rien ne me forçait à me défaire de Caius, je ne l'ai traité ni avec dureté ni avec mollesse, je l'ai seulement retenu prisonnier, et il me paraît plus noble et plus conforme aux principes de la République de ne pas aggraver l'infortune des malheureux que d'élever sans mesure des hommes déjà puissants en enflant leur ambition et leur orgueil. »

Ce n'est pas le tout : Brutus, l'âme sereine mais grave, douce mais inflexible, apprend que Cicéron a demandé à Octave la grâce des meurtriers de César.

Écoutez ceci : jamais la dignité de l'exil n'a été poussée plus loin ; Brutus est déjà en Macédoine, et c'est de là qu'il écrit à Cicéron en juillet 710.

Ceci se passait après la bataille de Modène.

« Atticus m'a communiqué une partie de la lettre que vous avez écrite à Octave ; le zèle et la sollicitude que vous y témoignez pour moi n'ont touché sans me surprendre ; je sais depuis longtemps, et tous les jours encore je suis informé, que vos actions et vos paroles, aussi bienveillantes qu'honorables, ont pour objet de soutenir ma dignité : je vous avouerai cependant que cette partie même de votre lettre à Octave m'a causé la douleur la plus vive que je puisse éprouver. Vous le remerciez si humblement au nom de la République ; et notre salut – dois-je le dire, j'ai honte

de l'état où nous réduit la fortune, mais il faut cependant que je parle –, notre salut, qui serait alors plus funeste que la plus cruelle mort, vous le lui recommandez avec tant de soumission et d'abaissement, qu'il semble, à vous entendre, que notre esclavage dure encore, et que nous avons seulement changé de maître. Réalisez ce que vous avez écrit ; vous n'oserez le nier, vos prières sont celles d'un sujet à son roi : On ne lui demande, dites-vous, on n'attend de lui qu'une grâce, c'est de vouloir bien laisser vivre, avec tous leurs droits, les citoyens qui ont l'estime des honnêtes gens et du peuple romain. – Alors c'est donc à dire que, s'il refuse, nous ne serons plus citoyens ?... Mais, songez à une chose, Cicéron : c'est que vaut mieux ne l'être plus que de l'être par lui ! Non, non, je ne crois pas que les dieux soient assez ennemis de Rome pour qu'il faille demander à Octave le salut d'aucun citoyen romain, et bien moins encore de nous qui sommes les libérateurs du monde...

» Voilà donc l'effet de ce découragement si funeste à la patrie ! Je ne vous en accuse pas, Cicéron, pas plus vous que tous les autres ; mais c'est cette faiblesse qui inspirerait à César l'audacieuse espérance de nous asservir et à Antoine celle de le remplacer après sa mort. C'est elle qui élève aujourd'hui cet enfant si haut, que vous ne rougisiez pas de supplier, pour des hommes tels que nous, celui qui est à peine un homme, et que vous ne nous montrez de refuge que dans sa pitié : si nous n'avions pas oublié que nous sommes Romains, les derniers des hommes auraient moins d'audace pour détruire la liberté que nous pour la défendre, et Antoine eût été plus effrayé de la mort de César que tenté de lui succéder... Vous en avez appelé aux armes de l'insolence, de la tyrannie d'Antoine ; était-ce pour chercher après Antoine un autre tyran qui se laissât mettre à sa place, ou pour rendre la république indépendante et libre ? Ah ! je comprends : ce n'était point l'esclavage lui-même, mais les conditions de l'esclavage que nous prétendions rejeter ; mais, dans ce cas, Antoine consentait à être un bon maître pour nous : non content

de nous accorder une vie supportable, il nous eût associés à sa fortune et à ses honneurs. Avait-il rien à refuser à ceux dont la soumission eût été la plus sûre garantie de son pouvoir ? Non ; nous n'avons voulu vendre à aucun prix notre honneur et la liberté. Cet enfant même, que le nom de César semble exciter contre les meurtriers de César, combien, s'il pouvait nous acheter, ne donnerait-il pas pour nous voir consacrer par notre adhésion cette puissance qu'il gardera sans doute, puisque chacun veut vivre, être riche et être appelé consulaire ? Au reste, que la mort de César soit inutile, que l'on n'ait senti qu'une fausse joie à la nouvelle de cette mort, qui ne devait pas affranchir notre patrie ; que personne ne s'inquiète de la liberté, soit. Pour moi, je prie dieux et déesses de m'arracher tout ce que je possède au monde, plutôt que l'immuable résolution de ne point accorder à l'héritier de César ce que j'ai enlevé à César au prix de sa vie ; ce que je n'accorderais pas à mon père même, s'il revenait sur la terre, c'est-à-dire, moi patient, un pouvoir plus grand que celui des lois et du sénat...

» Et quel est donc cet Octave pour qu'il décide de nous et que le peuple romain attende son jugement ? Qui sommes-nous, nous-mêmes, nous dont le salut dépend d'un seul homme qui doit être prié ? Quant à moi, plutôt que de rentrer ainsi à Rome, je suis celui qui, non seulement ne supplierai point, mais qui encore ferai trembler un jour ceux qui demandent qu'on les supplie. En attendant, j'irai loin des abjects, et Rome sera pour moi partout où il me sera permis d'être libre ; de là, je plaindrai ceux que ni l'âge, ni les honneurs, ni les exemples de vertu étrangers n'ont pu guérir de la douceur de vivre, et je me regarderai comme heureux tant que je resterai fidèle à mes convictions ; elles me tiendront lieu de tout, même de la reconnaissance de mes concitoyens. Qu'y a-t-il de mieux, en effet, que de mépriser les choses humaines pour se renfermer dans sa conscience et sa liberté ? Non, je ne succomberai pas avec ceux qui succombent, et je ne me laisserai pas vaincre par ceux qui veulent être vaincus. J'essaierai

tout, je tenterai tout, et jamais je ne me désisterai de l'espoir d'arracher Rome à sa servitude. Si la fortune me paie ce qu'elle me doit, tous se réjouiront avec moi ; si elle me trahit, je me réjouirai seul ; et, en effet, quel but plus grand et plus honorable puis-je donner aux pensées de mon esprit et aux actions de ma vie, que celui de délivrer mes concitoyens ?

» Vous, mon cher Cicéron, je vous prie et je vous exhorte : ne vous lassez point, ne doutez point ; que la terreur des maux présents ne vous empêche point de prévenir les maux qui nous menacent ; songez que le cœur fort et libre dont vous avez fait preuve pendant votre consulat et depuis doit persister, ou que le passé sera nul. On demande plus d'une vertu qui a fait ses preuves que d'une vertu inconnue ; nous exigeons de vous les bienfaits dont vous avez contracté la dette ; qu'il en arrive autrement, et nous nous attaquons à vous comme des hommes trompés ; c'est digne d'une haute louange que de résister à Antoine ; personne cependant ne s'étonnera qu'un tel consul ait donné un tel consulaire ; mais que Cicéron fléchisse devant les autres, lui qui, avec tant de grandeur et de force, a lutté contre Antoine, non-seulement il s'arrachera à lui-même la gloire à venir, mais encore la gloire du passé ; car rien n'est grand sur cette terre que ce qui est conséquent avec soi-même. Personne plus que vous ne doit aimer la République ; personne mieux que vous ne doit servir la liberté : c'est le devoir de votre génie, c'est la logique de vos actions, c'est le but de vos études, c'est l'espérance de tous. Voilà pourquoi Octave ne doit pas être prié de nous accorder la vie. Ranimez donc votre courage, ne doutez donc plus de Rome, où vous avez accompli de si grandes choses ; elle peut encore redevenir morale et libre si le peuple a des chefs qui lui apprennent, par leurs conseils et leurs exemples, à repousser les corrupteurs. »

Elle est belle et digne de Brutus, n'est-ce pas, cette lettre ; mais que pouvaient les exemples de cette âme stoïque sur le cœur usé et la volonté timide du vieil avocat ?

Brutus voit toutes les hésitations : elles le lassent, elles l'indignent, elles lui répugnent.

C'est alors qu'il écrit à Atticus cette lettre où, sans sortir de son calme habituel, il mesure en mathématicien le génie politique de Cicéron.

Encore un peu de patience pour le beau, chers lecteurs. Nous tâcherons de vous faire de l'amusant après.

« *Brutus à Atticus, 710.*

» Vous m'écrivez que Cicéron s'étonne que je reste muet à l'endroit de ses actes ; puisque vous l'exigez, je vous dirai ce que je sais. Je sais que Cicéron fait à bonne intention tout ce qu'il fait ; rien n'est plus clair à mes yeux que son amour pour la République, et cependant, que vous dirai-je ? il a fait les choses les plus inconséquentes, lui le plus prudent des hommes ; il a fait des choses ambitieuses, lui qui n'a pas craint, pour la République, de déclarer la guerre à l'ambitieux ; je ne sais donc que vous écrire, si ce n'est une chose, c'est que la cupidité et la hardiesse de cet enfant qu'on appelle Octave ont plutôt été excitées que réprimées par lui ; il lui a accordé tant d'indulgence qu'il en est arrivé jusqu'aux malédictions contre nous, malédictions qui retombent doublement sur lui. Avant d'appeler Casca assassin, il faut d'abord qu'il se reconnaisse assassin lui-même ; il oublie donc qu'il dit de Casca ce que Bestia disait de Cicéron¹. Est-ce à dire, parce qu'à toute heure nous ne nous vantons pas de nos ides de mars, comme il se vante, lui, de ses nones de décembre, est-ce à dire que Cicéron est dans des conditions meilleures pour censurer une grande action que ne l'étaient Bestia et Clodius pour reprendre son consulat ? que notre Cicéron se vante d'avoir opposé sa toge au glaive d'Antoine et de l'avoir vaincu, quel bien cela me rapporte-t-il, si la récompense de sa victoire sur Antoine est qu'un autre hérite d'Antoine, et si, vainqueur d'un mal, nous permettons que lui succède l'auteur d'un autre dont le fondement

1. On se rappelle Lentulus et Cethegus étranglés dans la prison Mamertine par ordre de Cicéron.

et les racines seront plus profond et plus solides que ceux qu'il a détruits ? que prouve sa conduite ? non pas qu'il craignît d'avoir un maître, mais que ce maître fût Antoine ?

» Puisqu'il ne m'a pas été permis de me taire, vous allez lire des choses qui, j'en suis certain, vous blesseront ; car moi-même je sens qu'il m'est douloureux de vous les écrire. Je n'ignore pas ce que vous pensez de la République, et que, même désespérée, vous pensez qu'on peut la sauver encore. Par Hercule, je ne vous en blâme point, mon cher Atticus ; votre âge, vos mœurs, vos enfants vous sont une excuse... Mais je reviens à Cicéron. Quelle différence faites-vous entre lui et Salvedienus ? Qu'aurait fait Salvedienus de plus pour Octave ? Il craint maintenant, dites-vous, les suites de la guerre civile. Qui peut craindre un ennemi vaincu à ce point de ne point voir les dangers dont nous menace la témérité d'un enfant secondée par une armée victorieuse ? ou le croit-il déjà assez puissant pour qu'on doive lui offrir ce qu'il est en son pouvoir de prendre ?... Oh ! nous craignons trop la mort, l'exil et la pauvreté ! Ils paraissent à Cicéron les plus cruels des malheurs, et pourvu qu'il obtienne de quelqu'un ce qu'il désire, et que ce quelqu'un le caresse et le loue, il ne refuse pas un esclavage qu'il tient pour honorable, comme si rien pouvait être honorable dans l'opprobre et dans les affronts. Je sais bien qu'Octave appelle Cicéron son père ; je sais bien qu'Octave consulte Cicéron, le comble de louanges et d'actions de grâces ; mais un jour viendra où Cicéron pourra voir combien les actions sont opposées aux paroles. Qu'y a-t-il donc de plus éloigné du bon sens que d'appeler son père celui auquel on n'accorde pas même le droit de se compter parmi les hommes libres ? Ainsi, vous le voyez, à quoi tendent les pensées, les vœux, les actions de cet excellent citoyen, si ce n'est à concevoir Octave pour protecteur ? En vérité, je commence à avoir un profond mépris pour toute cette science et toutes ces études qui font jusqu'ici la gloire de Cicéron. Que prouve donc tout ce qu'il a écrit sur la liberté de la patrie, sur la dignité de l'homme, sur le mépris de la mort, sur

la gloire de l'exil, sur l'insouciance de la pauvreté ? Que Philippe¹ me paraît bien autrement sage que Cicéron, lui qui a moins accordé à son beau-fils que Cicéron à un étranger. Qu'il cesse donc, en se glorifiant avec obstination, d'insulter à nos douleurs ; que nous importe qu'Antoine ait vécu, s'il n'est tombé que pour faire place à un autre qui obtient ce qu'Antoine n'a pu obtenir. Par Hercule ! que Cicéron vive suppliant, s'il peut vivre ainsi et s'il n'a honte ni de son âge, ni de ses honneurs, ni de ses actions ; pour moi, c'est à la royauté elle-même que je déclare la guerre, c'est au commandement décerné malgré l'usage, c'est à toute domination, c'est à toute puissance qui veut s'élever au-dessus des lois, et il n'y a si bonne condition d'esclave que je consente à accepter, si brave homme, si excellent homme que soit Antoine, comme vous me l'écrivez ; il est vrai que, moi, je ne l'ai jamais jugé ainsi.

» Nos ancêtres n'ont pas même voulu d'un père pour tyran.

» Je ne vous eusse point écrit si librement si je ne vous aimais autant que Cicéron se croit aimé par Octave ; il me fait peine de vous affliger comme je le fais, vous, si tendrement attaché à vos amis et surtout à Cicéron. Persuadez-vous bien, et je ne suis pas maître en cela de ma volonté, que si je vous estime moins, je vous aime toujours autant. »

Et maintenant, voyons qui avait bien jugé Octave, de Cicéron ou de Brutus, et lequel était meilleur prophète, de l'homme d'esprit ou de l'homme de cœur.

1. Beau-père d'Octave.

Chapitre IV

Nous avons dit qu'Octave avait mis son armée au service de la République, et que le sénat, qui eût dû lui demander de quel droit il avait une armée, l'avait, par des félicitations publiques, remercié de son dévouement et l'avait envoyé à la tête de cette armée secourir Decimus Brutus – c'est-à-dire l'assassin de César – contre Antoine, son ami et son héritier.

Antoine avait quitté Rome pour aller mettre le siège devant Modène, ou plutôt s'était sauvé de Rome.

Quelle cause avait inspiré cette grande terreur à Antoine ? Un songe...

Les songes jouaient un rôle énorme dans la vie romaine. Antoine avait rêvé que la foudre était tombée sur lui et l'avait blessé à la main droite.

Or, la foudre, c'était Octave, cet enfant protégé de Jupiter.

Octave accepta la mission de protéger contre Antoine l'assassin de César. – Octave voulait le pouvoir à tout prix ; peu lui importaient les moyens et la route qui y conduisait.

Cependant, comme nous l'avons dit encore, la République lui adjoignit deux honnêtes républicains, consuls de l'année, et nommés l'un Hirtius et l'autre Pansa.

Octave, arrivé en face d'Antoine, lui livra deux combats ; dans le premier, s'il faut en croire Antoine, il eut si grand peur, que pendant deux jours on ne sut ce qu'il était devenu et qu'il ne reparut que le troisième, sans cheval et sans armure.

Il est vrai qu'il se conduisit tout autrement dans le second : le porte-enseigne de sa légion ayant été blessé, il prit son aigle et la porta sur son épaule jusqu'à ce que la journée fût décidée en sa faveur.

Mais la journée coûta cher. On perdit trois ou quatre mille hommes, plus les deux consuls.

L'un périt dans le combat, l'autre de ses blessures.

Alors le bruit se répandit qu'Octave était coupable de leur mort.

Selon Aquilius Niger, Octave aurait tué lui-même Hirtius dans la mêlée, et corrompu par lui, Glycon, médecin de Pansa, aurait empoisonné ses blessures.

Octave avait si grand intérêt à cette double mort que peut-être l'accusa-t-on à tort d'en être l'auteur ; en effet, Hirtius et Pansa morts, nul ne contrôlait plus ses actions, et il pouvait agir comme bon lui semblait.

Or, il agit d'une singulière façon – d'une façon qui prouvera que c'était Brutus qui l'avait bien jugé, et non pas Cicéron.

Antoine, battu, prit la fuite, se dirigeant vers les Alpes afin de se joindre à Lepidus ; mais la course était longue et la route difficile ; par bonheur, Antoine, tant qu'il ne fut point perdu par l'amour énervant de Cléopâtre, fut un de ces hommes que l'adversité grandit, que le malheur exalte. Lui, accoutumé depuis longtemps à une vie de luxe et de délices, reprit ses habitudes de soldat, buvant de l'eau corrompue aux ornières des chemins, se nourrissant de racines et de fruits sauvages, et en arrivant, à son passage des Alpes, à cette extrémité de manger des écorces d'arbre pour ne pas mourir de faim.

Ce fut ainsi qu'avec les débris de son armée il parvint au camp de Lepidus ; mais en voyant cette malheureuse troupe à demi nue et tombant d'inanition, Lepidus comprit que c'était la guerre avec toutes ses chances douteuses qu'Antoine lui apportait.

Antoine résolut d'aller à Lepidus, puisque Lepidus ne venait point à lui. Il prit une robe de deuil et, les cheveux négligés, la barbe longue – il la laissait croître depuis sa défaite –, il s'achemina vers le camp de Lepidus.

Lepidus avait pu faire fermer les portes de son camp, mais il n'avait pu empêcher ses soldats de monter sur les retranchements. À la vue d'Antoine, ces vétérans qui l'avaient suivi dans ses campagnes d'Asie, qui avaient combattu sous lui à Pharsale pour César, le saluèrent de leurs cris et de leurs gestes.

Antoine voulut parler, mais Lepidus ordonna de sonner les trompettes pour que leur bruit couvrît celui de sa voix.

Antoine fut donc forcé de se retirer sans avoir pu se faire entendre, mais, pendant la nuit qui suivit cette tentative infructueuse, il vit entrer sous sa tente deux femmes voilées portant le costume de courtisane. Ces deux femmes, arrivées devant lui, se dévoilèrent, et Antoine reconnut deux de ses anciens lieutenants, Lelius et Clodius ; ils lui étaient envoyés par les soldats pour lui dire d'attaquer sans crainte le camp de Lepidus, la plupart d'entre eux étant décidés à la recevoir et même à tuer Lepidus s'il croyait ce meurtre utile à sa sûreté. Antoine n'était ni cruel, ni vindicatif, lorsqu'il n'était point poussé à la cruauté ou à la vengeance par Fulvie. Il ne voulut point permettre qu'on touchât à Lepidus ; mais le lendemain, profitant de l'avis, il se mit à la tête de ses soldats, et sondant la rivière qui séparait le camp de Lepidus du sien, il s'élança à l'eau le premier et gagna l'autre rive, encouragé par les soldats de Lepidus qui lui tendaient les bras et qui arrachaient les palissades.

En entrant dans le camp, Antoine était maître de toute l'armée. Mais ce triomphe, qui lui donnait la mesure de sa popularité parmi les soldats, ne l'enorgueillit point. Il traita Lepidus, à qui on n'avait pas même laissé la liberté de fuir, avec une grande douceur, l'appelant son père et lui laissant le titre d'imperator et les honneurs du commandement.

Cette conduite généreuse porta ses fruits. Minatius-Plancus, qui campait près de là avec un corps assez considérable de troupes, vint se joindre à Antoine, qui se trouva à la tête, non seulement des débris de son ancienne armée, mais de l'armée de Lepidus et des soldats de Minatius-Plancus.

Il repassa donc les Alpes et rentra en Italie à la tête de dix-sept légions et de dix mille cavaliers, laissant en Gaule six légions sous les ordres d'un certain Varus, son compagnon de débauche et son rival d'orgie, qu'il appelait Cotylon, du mot grec Cotyle.

Pour ceux qui ignoreraient ce détail et qui ne comprendraient

pas la valeur du sobriquet, nous dirons que *Cotyle* était le nom d'une mesure de vin qui pouvait correspondre à celle d'un double litre.

C'était donc comme si, pour une idée de sa capacité, il eût appelé Varus *Double Litre*.

Rome ignorait ce qui se passait dans les Gaules ; Cicéron, encouragé par l'absence d'Antoine et par les lettres de Brutus, déclara que Rome n'avait plus besoin de cet enfant que l'on appelait Octave et poussa le Sénat à lui refuser le consultat. Mais tout à coup on apprit à Rome une effrayante nouvelle, c'est qu'Octave venait de traiter avec Antoine et Lepidus, et que tous trois, à quelques lieues de Bologne, dans une petite île du Reno, se partageaient le monde et dressaient des listes de proscriptions.

C'était vrai.

Deux ponts avaient été construits sur le fleuve pour arriver jusqu'à l'île. Antoine devait arriver par la rive gauche, Octave par la rive droite. Chacun avait cinq légions qu'il laissa à distance ; huit cents hommes gardaient chaque tête du pont. Lepidus avait été chargé par Antoine et Octave de fouiller l'île, de peur que l'un ou l'autre y eût caché des assassins. Il devait, visite faite, donner le signal d'entrer ; Octave et Antoine se fouillèrent réciproquement. Touchante confiance !

Ces précautions prises, ils s'assirent autour d'une table et se partagèrent le monde.

Ce fut là une de ces scènes que le pinceau ne saurait rendre, que la plume ne saurait retracer. Shakespeare, le grand maître, l'a ébauchée, mais voilà tout. Il craignit de s'y laisser prendre comme à une de ces machines que l'on veut diriger et qui, au lieu de vous obéir, se saisissent de vous et vous brisent.

La séance dura trois jours : le premier jour fut donné au partage du monde, les deux autres aux proscriptions.

Antoine se fit la part du lion.

Il eut toutes les provinces de l'Orient, l'Asie jusqu'au Pont, la Judée jusqu'à l'Égypte.

Lepidus eut l’Afrique.

Octave, l’Europe.

Or, qu’était-ce que l’Europe à cette époque-là ? L’Italie ruinée par quatre guerres, les Gaules épuisées par César, l’Espagne révoltée, la Sicile aux mains de Sextus qui couvrait la Méditerranée de pirates.

Sans doute, Octave eut une intuition, non pas de ce qu’était l’Europe, mais de ce qu’elle pouvait devenir en des mains habiles.

Ce partage fait, les proscriptions commencèrent.

Sur le terrain, chacun se fit des concessions. Les droits du sang et de l’amitié furent sacrifiés au profit de la haine.

Tous d’ailleurs avaient des exigences.

Antoine voulait la tête de Cicéron.

Octave voulait celle de Lucius César, oncle maternel d’Antoine.

Antoine et Octave voulaient celle de Paulus, frère de Lepidus.

Sur le reste, il n’y eut pas de discussions. On proscrivit trois cents sénateurs et deux mille chevaliers.

Pour chaque tête de proscrit, on donnait à l’homme libre qui la livrait vingt-cinq mille drachmes.

À l’esclave, dix mille et la liberté.

Puis les soldats intervinrent à leur tour. Ils désirèrent que la chose finît comme un vaudeville moderne, par un mariage.

Octave dut épouser la belle-fille d’Antoine fiancée à un autre.

C’était Clodia, fille de Clodius – vous vous rappelez notre Clodius, le Clodius de César, celui que Cicéron appelle le Mignon et qui fut tué par Milo –, c’était Clodia, disons-nous, la fille de Clodius et de Fulvie.

Pendant ce temps, Rome reprenait courage ; il lui était rentré deux légions. Le sénat, qui avait commencé de faire des concessions, les retira, fit réparer les fortifications de Rome, déclara qu’il se défendrait jusqu’à la dernière extrémité.

Tout à coup, on apprend que les *Triumvirs* marchent sur Rome.

C'était le titre qu'avaient pris Octave, Antoine et Lepidus.

Grande terreur ; le sénat décrète qu'on ira au devant d'Octave et qu'on implorera sa clémence.

La députation était sur le point de partir, lorsque le bruit se répand que deux légions d'Octave l'ont abandonné.

À cette nouvelle, le sénat se rassemble, s'exhorte, s'exalte, s'enthousiasme. Cicéron harangue, parle de république, de liberté ; un sénateur annonce alors que la nouvelle qui a causé toute cette joie est fausse, que loin que deux légions d'Octave l'aient quitté, ce sont les deux légions de Rome dont la foi est douteuse. À ces mots, la terreur est plus grande que jamais, le sénat se disperse, chacun fuit de son côté. Cicéron monte dans sa litière et se fait bien vite emporter hors de Rome, à sa campagne de Tusculum, où Quintus, son frère, l'attendait.

Si donc vous voulez voir combien le pauvre Cicéron est misérable dans toute cette affaire, lisez Appien – *Guerre civile*, livre III.

Seulement, vous aurez du mal à vous le procurer, je vous en préviens.

Les triumvirs entrèrent dans Rome sans résistance aucune. Dion dit qu'ils y entrèrent en déclarant qu'ils n'imiteraient ni les massacres de Sylla, ni la clémence de César, ne voulant être ni haïs comme le premier, ni méprisés comme le second.

César méprisé pour sa clémence ! Comme cela peint d'un trait la société antique.

Il n'y avait pas de danger qu'Octave fût méprisé pour la sienne. Les autres, dit Suétone, se laissèrent quelquefois fléchir par des amis ou par des prières ; lui fut toujours d'avis de ne faire grâce à personne.

Au reste, les triumvirs proclamaient une chose rassurante, c'est que le sang qu'ils allaient verser, ils ne le verseraient que *pour satisfaire le soldat* ; qu'ils ne tueraient pas tous leurs ennemis, mais un petit nombre seulement, et des plus méchants. Enfin, promesse était faite que la richesse ne serait pas un crime.

Puis venait la défense de sauver les proscrits, la récompense à donner aux meurtriers et l'engagement pris de taire leurs noms.

Sage précaution contre les réactions futures !

Appien donne tout entière cette curieuse proclamation.

Elle mentait d'un bout à l'autre. Les proscriptions furent terribles et eurent principalement pour cause la richesse des proscrits.

Que voulez-vous, il fallait de l'argent aux triumvirs, il fallait de l'argent aux soldats.

À Antoine surtout ; il n'avait déjà plus un denier des trente millions qu'il s'était fait livrer aux ides de mars par Calpurnie, la veuve de César ; c'est qu'aussi il avait eu une singulière idée, une idée qui ne pouvait passer que par la tête d'un fantaisiste comme l'était Antoine.

Il avait payé ses dettes ; non pas toutes, mais une partie : du mois de mars au mois d'avril, quarante millions de sesterces – dix millions de notre monnaie à peu près.

Il est vrai que Cicéron, dans sa deuxième philippique, l'accuse d'avoir pris au trésor public sept cent millions de sesterces, à peu près cent quarante millions de francs.

Supposez que les deux autres n'en exigèrent à eux deux qu'autant qu'Antoine en avait eu à lui tout seul, et voyez, le trésor public étant à sec, combien il fallait tuer de citoyens pour arriver à satisfaire Octave et Lepidus, sans compter l'armée, qui avait bien aussi ses exigences.

Un soldat vint sans façon demander à Octave de lui abandonner la succession de sa propre mère.

Verrès, qui revenait à Rome après vingt-quatre ans d'exil, fut proscrit pour avoir refusé de donner à Antoine deux vases de bronze, reste de son butin de Sicile.

Un homme fut tué pour une opale.

Velleius Paterculus dit, sur les proscriptions, un mot terrible.

« Il y eut beaucoup de fidélité dans les femmes, assez dans les affranchis, quelque peu dans les esclaves, aucune dans les fils : *tant l'espoir de l'héritage, une fois conçu, il est difficile d'atten-*

dre ! »

Thoranius, poursuivi et atteint par les massacreurs, se réclame de son fils, ami d'Antoine.

— Mais, lui répondent les assassins, c'est ton fils qui t'a dénoncé !

Un préteur était en train de solliciter les suffrages pour son fils : il apprend que son nom est sur la liste des proscriptions et se sauve chez un client.

Son fils y conduit les assassins. Il est vrai qu'il reste à la porte, tandis que les meurtriers tuent son père.

Un jeune homme allait prendre la robe prétexte et se rendait au temple avec un nombreux cortège d'amis. Dans le trajet, le bruit se répand qu'il est proscriit. Le cortège aussitôt se disperse. Le jeune homme gagne une des portes de Rome et fuit dans la campagne. Il avait voulu se réfugier chez sa mère, qui lui avait fermé sa porte.

À une lieue de Rome, il est pris par des gens – qu'on nous permette de nous servir d'un mot tout moderne –, par des gens qui *pressaient* des esclaves pour les faire travailler à la terre. Il croit d'abord que c'est un moyen de salut et ne réclame pas. Mais, au bout de quelques jours, il trouve la condition trop dure, et lui-même rapporte sa tête aux proscripteurs.

Un enfant allait aux écoles avec son précepteur ; l'enfant était proscriit. Le précepteur se fit tuer en le défendant, ce qui n'empêcha point l'enfant d'être tué à son tour.

Un préteur arrête un centurion qui poursuivait un homme.

— Cet homme est donc proscriit ? lui demande-t-il.

Le centurion le regarde.

— Oui, et toi aussi, lui dit-il.

Et il le tue.

Nous avons dit qu'Antoine avait abandonné son oncle ; que Lepidus avait sacrifié son père ; qu'Octave avait fait semblant de défendre Cicéron.

Luciens César, l'oncle d'Antoine, se voyant poursuivi, se réfugie

gia chez sa sœur.

Les meurtriers y arrivèrent presque en même temps que lui et voulurent entrer de force dans la chambre où Lucius était enfermé.

Mais sa sœur se tint sur la porte les bras tendus et criant :

— Vous ne tuerez point mon frère qu'auparavant vous ne m'ayez égorgée, moi la mère de votre général !

Pendant ce temps, Lucius fuyait par une porte de derrière et échappait à la mort.

Paulus, frère de Lepidus, parvint aussi à s'échapper et alla rejoindre Brutus et Cassius.

Un fils prit son père proscrit sur ses épaules et l'emporta, aux applaudissements du peuple, non seulement à travers Rome mais jusqu'à la mer.

Les assassins eux-mêmes respectèrent cette piété filiale.

Ce homme s'appelait Oppius.

Plus tard, Oppius devint édile ; les ouvriers de Rome, qui se rappelaient son courage et sa piété aux jours des proscriptions, travaillèrent gratis aux préparatifs des jeux qu'il donna, et tous les pauvres y voulurent contribuer.

De même qu'Antoine avait fait proscrire Verrès, qui n'avait pas voulu lui vendre les deux vases, Fulvie avait fait proscrire un homme qui n'avait pas voulu lui vendre sa maison.

On apporte la tête à Antoine, qui l'examine avant de payer l'assassin.

— Je ne connais pas cela, dit-il ; porte cette tête à ma femme, ce doit être pour son compte.

En effet, Fulvie la reconnut, et de peur que l'on ignorât la cause de sa mort, ordonna que la tête du proscrit fût clouée au-dessus de la porte de sa maison.

Nous avons dit qu'Octave était le seul des triumvirs qui ne pardonnât point.

Non-seulement il ne pardonna point, mais, s'il faut en croire Suétone, il se fit plus d'une fois justice lui-même.

Le préteur Quintus Gallus, venant lui faire sa cour, eut le malheur de tenir des tablettes cachées sous sa robe.

Octave crut que c'était une épée, le fit arrêter et appliquer à la question.

Puis comme, malgré la question, Quintus Gallus n'avouait rien, n'ayant rien à avouer, il se jeta sur lui, pris d'une rage insensée, lui arracha les yeux et le condamna à mort.

Il est vrai que, voyant le malheureux innocent, Octave se contenta de l'exiler. Octave raconte lui-même que, ramené en prison et ensuite exilé, il périt dans un naufrage ou par les mains des brigands.

Ce fut dans une de ces séances où Octave siégeait lui-même, que Mécène, lassé de voir qu'il ne se lassait point, écrivit sur une page de ses tablettes : *Te lèveras-tu, bourreau ?* et la lui jeta.

Octave ramassa le billet, le lut et se leva sans rien dire.

Plus tard, nous parlerons de Mécène.

Mais cette admonestation de Mécène n'avait guéri Octave que pour cette fois-là.

Un autre jour qu'il passait une revue et haranguait les soldats, ayant vu un chevalier nommé Pinarius qui prenait des notes sur ses tablettes, il cria :

— Cet homme est un espion, qu'on le tue !

Et Pinarius fut tué.

Un autre jour, le consul Tediùs Afer, s'étant permis de jeter un blâme sur quelques-unes des actions d'Octave, celui-ci lui fit faire de si terribles menaces, que Tediùs Afer se suicida.

Une fois cependant, contre son habitude, il pardonna.

De concert avec la femme d'un proscrit, son ami, sa sœur Octavie fit cacher dans un coffre un malheureux condamné à mort et fit porter ce coffre au théâtre. Lorsque Octave fut assis, la femme, tout en pleurs, ouvrit le coffre et en appela au peuple de la condamnation des triumvirs. Le peuple eut pitié et fit grâce. Il fallut bien alors qu'Octave fît grâce comme le peuple.

Pendant ce temps, Antoine s'était replongé dans sa vie d'orgie

et de débauche. C'était à table ou au lit qu'il donnait ses ordres de meurtre et de pillage ; mais ce que les Romains lui reprochaient par-dessus toute chose, ce n'était point d'égorger les sénateurs et les chevaliers – les sénateurs étaient méprisés et les chevaliers étaient haïs –, ce que les Romains lui reprochaient par-dessus tout, c'était de s'être emparé de la maison du grand Pompée et d'avoir converti cette maison en un bouge de mimes, de bouffons et de courtisanes, où venait se fondre l'argent qu'il enlevait aux proscrits, à leurs veuves et à leurs enfants, et même celui que les citoyens avaient mis en dépôt entre les mains des Vestales.

Quant à Lepidus, sa nullité s'effaçait entre l'insolence d'Antoine et la cruauté d'Octave ; mais, s'il n'était pas le plus haï, il était le plus méprisé.

Que devenait Cicéron pendant ce temps ?

Chapitre V

Nous avons vu qu'après cette fameuse séance où le sénat avait décrété tant de choses et n'en avait exécuté aucune, Cicéron était monté dans sa litière et s'était fait porter dans sa magnifique villa de Tusculum, où l'attendait son frère Quintus.

Tous deux attendirent là pendant quelque temps des nouvelles de Rome. Peut-être les triumvirs ne seraient-ils pas aussi cruels qu'on les faisait d'avance.

D'ailleurs, Cicéron ne pouvait croire qu'il eût quelque chose à craindre pour sa vie, tant que l'enfant qu'il avait soutenu, grand, vanté, serait au pouvoir.

Octave ne l'appelait-il pas son père ? Le moyen qu'un père fût proscrit par son fils, quand la proscription, c'était non-seulement l'exil, mais la mort ?

Cependant, il fallut y croire. Le sang coulait à flots dans les rues de Rome. Les fuyards passaient devant la villa de Cicéron. Le bruit venait jusqu'à lui qu'Antoine voulait sa tête, l'ayant achetée à Octave.

Cicéron résolut, sinon de quitter l'Italie — il ne pouvait s'y décider — mais de gagner Astyra, autre maison de campagne qu'il possédait entre Antium et Circeum.

De là, s'il était poursuivi, il s'embarquerait pour se rendre en Macédoine, près de Brutus, dont les forces s'étaient déjà considérablement augmentées et allaient s'augmenter encore de tous les proscrits qui parviendraient à s'échapper.

Les deux frères partirent ensemble, chacun dans sa litière, accablés de tristesse tous deux, car ni l'un ni l'autre n'avait d'espoir. Cependant, Quintus était le plus abattu.

De temps en temps, les porteurs fatigués s'arrêtaient, rapprochaient les litières l'une de l'autre, et alors, par la portière, les deux frères causaient, Cicéron encourageant de son mieux Quintus.

Ce qui tourmentait le plus Quintus, c'était le dénuement dans lequel il allait se trouver. Il était parti si rapidement, qu'il n'avait eu le temps de prendre ni argent, ni provisions ; Cicéron était presque aussi dénué que son frère.

Il fut décidé, comme étant le parti le plus sage, que Quintus, celui des deux frères qui avait le moins à craindre, retournerait à Tusculum pour y prendre tout ce qui serait non-seulement nécessaire à une prompte fuite, mais à un long exil ; puis ils s'embrasèrent tendrement et se séparèrent en fondant en larmes.

C'était la troisième fois que Cicéron s'exilait ; mais plus l'homme vieillit, plus l'exil lui est lourd.

Ils ne devaient plus se revoir en effet. Quintus, en arrivant à Tusculum, trahi par ses domestiques, fut livré avec son fils à ceux qui le cherchaient.

Alors il y eut entre le père et le fils une lutte de prière ; chacun demandait non pas à vivre, mais au contraire à mourir le premier.

Les bourreaux se mirent d'accord ; quatre prirent le père, quatre prirent le fils et les égorgèrent en même temps.

Quant à Cicéron, il continuait son chemin.

En arrivant à Astyra, il trouva un vaisseau prêt, il s'y embarqua, et, poussé par un bon vent, cingla jusqu'à Céricum.

Cicéron ordonna de jeter l'ancre ; le pilote voulait continuer, disant qu'il ne serait jamais assez loin de Rome ; mais Cicéron insista, il ne pouvait se décider à quitter la terre d'Italie.

Le pilote, qui était aux ordres de Cicéron, obéit.

Cicéron mit pied à terre.

Puis, machinalement, il se mit à marcher et fit cinq lieues dans la direction de Rome.

Mais, ces cinq lieues faites, il s'arrêta.

Le danger qu'il courait se dressa devant, lui barrant en quelque sorte le chemin.

Il reprit la route de la mer et revint à Astyra.

Il y rentra la nuit, seul et morne comme il convient à un fugitif, regagna sa chambre aux yeux de ses serviteurs étonnés, s'y enfer-

ma et y passa une nuit d'angoisse, ne sachant que décider, n'ayant pas la force de fuir, sentant qu'il lui était impossible de rester.

Une fois, il sauta en bas de son lit ; il venait de prendre une résolution extrême : il voulait revenir à Rome, pénétrer dans la maison d'Octave, se poignarder à son foyer en le maudissant, et attacher ainsi à ses pas une furie vengeresse.

Mais, tout à coup, il réfléchit qu'avant d'arriver à la maison d'Octave, qu'au moment d'y pénétrer même, il pouvait être pris et mis à la torture.

Cette crainte l'arrêta.

Le jour parut. Toujours flottant entre des partis dangereux, repoussant le seul qu'il fût raisonnable de prendre, c'est-à-dire une prompte fuite, il s'abandonna à ses domestiques, chargeant ceux-ci de le conduire à Caiète où il avait un domaine – charmante villa pendant les mois brûlants surtout, car alors elle était rafraîchie par la fraîche haleine des vents étésiens.

Sur le petit cap qui se prolongeait vers la mer et qui faisait partie de sa villa, Cicéron avait fait bâtir un petit temple à Apollon. À mesure qu'il s'approchait, l'œil fixé sur le rivage, il s'étonnait de voir ce temple tout noir comme s'il eût été en deuil. Lorsqu'il n'en fut plus qu'à une certaine distance, il reconnut qu'il était couvert de corbeaux.

L'augure était sombre, les serviteurs de Cicéron hésitaient ; celui-ci leur ordonna de continuer leur chemin.

Mais, comme si les noirs oiseaux voulaient eux-mêmes lui donner un avis, ils quittèrent le temple et se dirigèrent vers le navire de Cicéron, tournoyant, battant des ailes et jetant de grands cris.

Voyant que le vaisseau, malgré le présage, continuait son chemin, ils vinrent se poser de chaque côté de l'antenne, les uns croassant, les autres becquetant les cordages.

Tous les domestiques criaient :

— Maître, reprenons la mer ; maître, fuyons ; ne voyez-vous pas le présage ?

Mais Cicéron, sans répondre, montrait du doigt la terre.

On aborda.

Cicéron débarqué entra dans la maison pour prendre un peu de repos.

Les corbeaux ne le quittèrent qu'à la porte.

Il monta à sa chambre, qui était élevée, afin que de la fenêtre on pût voir la mer.

Les fenêtres étaient ouvertes et les corbeaux obstinés étaient posés sur la fenêtre.

Cicéron se jeta tout habillé sur son lit et, se couvrant le visage d'un pan de sa robe, s'endormit.

Mais comme si, de même que la veille, son sommeil devait être troublé par de sombres augures, un des corbeaux entra dans sa chambre, se posa sur le lit et, sans s'effrayer, le réveilla en lui découvrant le visage.

Un domestique entra à ce moment et vit ce qui se passait.

Il descendit alors, rassembla ses camarades et leur raconta ce qu'il venait de voir.

Tous alors, s'excitant les uns les autres, se dirent :

— Nous ne pouvons cependant point rester ainsi tranquilles et inertes, témoins du meurtre de notre maître, lorsque les animaux eux-mêmes viennent à son aide et le préviennent du sort qui le menace.

Alors les uns préparèrent la litière, les autres, moitié par prière, moitié par force, entraînent Cicéron qui ne voulait pas fuir, disant qu'à son âge et après une vie aussi remplie que la sienne, il devait attendre la mort et non pas lui donner la peine de courir après lui.

Mais les serviteurs ne l'écoutèrent point, et le faisant monter dans la litière, ils prirent en courant le chemin de la mer.

À peine avaient-ils quitté la villa, que les meurtriers envoyés par centaines parurent.

Ils étaient conduits par le centurion Herennius et par Popelius, tribun des soldats.

Ce dernier, accusé d'avoir tué son père, avait autrefois été défendu et sauvé par Cicéron.

En fuyant, les domestiques avaient fermé les portes ; les soldats les enfoncèrent et cherchèrent par toute la maison.

Cicéron n'y était pas et les domestiques demeurés derrière leurs compagnons affirmèrent ne l'avoir pas vu.

Par malheur, il y avait là un jeune homme qui devait tout à Cicéron. Il se nommait Philologus, sans doute à cause d'une certaine aptitude à apprendre les langues ; c'était un affranchi de Quintus que Cicéron avait instruit comme son propre enfant dans les sciences et dans les belles-lettres.

Au moment où le tribun passait près de lui, il lui dit tout bas :
— Vers la mer, par les allées couvertes.

Les soldats s'élancèrent hors de la maison, et comme ils hésitaient sur la route qu'ils devaient prendre, ils rencontrèrent un cordonnier, ancien client de Clodius, qui, joyeux d'avoir cette occasion de venger son patron, leur indiqua la route suivie par Cicéron.

Celui-là, au moins, en avait le droit.

Le centurion et le tribun des soldats se mirent à la poursuite de la litière.

Cicéron entendit leurs pas dans le taillis, et se doutant qu'il avait affaire à des assassins, ordonna à ses porteurs de s'arrêter et de déposer la litière sur la route.

Ils obéirent ; au même instant, les meurtriers parurent.

Cicéron les attendit, la main gauche appuyée à son menton, ce qui était son geste ordinaire, et regardant avec tranquillité ceux qui venaient lui donner la mort.

Ce visage défiguré par la douleur, ces cheveux hérissés et poudreux, ce regard fixe et intrépide imposa un instant aux meurtriers.

La plupart des soldats se détournèrent ou se couvrirent le visage.

Mais Herennius s'approcha de Cicéron en lui disant :

— Il faut mourir.

Cicéron ne daigna pas répondre ; il tendit la tête hors de la portière et attendit le coup.

Le coup ne se fit point attendre. Herennius lui ouvrit d'abord la gorge, puis lui détacha la tête du tronc ; puis enfin, ainsi que l'avait recommandé Antoine, lui coupa ces deux mains qui avaient écrit les *Philippiques*.

Cette mort calme et intrépide racheta, aux yeux de la postérité, les hésitations de sa vie. Sans doute Cicéron savait-il que le sang qui tache la mémoire du meurtrier lave celle de la victime. Ce qui reste aujourd'hui de Cicéron, c'est une renommée immense et une œuvre sublime.

Antoine tenait les comices pour l'élection des magistrats, lorsqu'un homme, fendant la foule, arriva jusqu'au pied de son tribunal.

Cet homme déposa devant lui une tête et deux mains.

C'étaient la tête et les deux mains de Cicéron.

— Voici les proscriptions finies, dit Antoine à la vue des sanglantes dépouilles.

Puis il ordonna de clouer les mains à la tribune aux harangues et de porter la tête à Fulvie.

Fulvie était à sa toilette. Assise au milieu de ses femmes qui la paraient, on lui présenta le sanglant trophée.

L'œil de la veuve de Clodius étincela de joie ; elle prit la tête entre ses genoux, lui tira, avec une pince, la langue hors de la bouche, et prenant une épingle d'or dans ses cheveux, elle en perça cette langue qui avait tué son premier époux et déshonoré le second.

Cependant, on raconte que, lorsque Antoine, rentré chez lui, se fit raconter par Herennius la mort de Cicéron, il eut, pour le compte de l'humanité, honte de la conduite de ce misérable Philologus, et ordonna qu'il fût livré à Pomponia, femme de Quintus.

Or, la légende antique, dont Plutarque se fait l'interprète, dit

qu'une fois maîtresse du traître, Pomponia le força à couper lui-même des morceaux de son propre corps, de les faire rôtir et de les manger.

Combien de temps dura cet effroyable supplice avant que de son rasoir Philologus se coupât l'artère de la gorge ou les veines du bras, c'est ce que ne dit aucun historien.

Convenons que les femmes de cette époque s'entendaient en vengeance.

Tiron, l'affranchi de Cicéron, avait écrit une vie de son maître ; cette vie n'est connue que par la citation qu'en fait le commentateur Asconius.

Plutarque, dans un geste d'enthousiasme républicain, est le plus complet biographe de Cicéron. Cicéron mort, proscrit, n'a pas eu de panégyriste.

Nous nous trompons. Cornelius Severus a fait sur sa mort de splendides vers qui sont parvenus jusqu'à nous.

Nous avons cité le nom du traître. Nous allons oublier celui de l'ami.

Cicéron laissait un fils qui étudiait à Athènes. Nous l'y retrouverons et nous aurons l'occasion d'en dire quelques mots.

Un jour – il y avait alors trente-cinq à quarante ans que les événements que nous venons de raconter s'étaient passés –, Octave, devenu Auguste, entra à l'improviste chez un de ses petits-fils au moment où celui-ci lisait un livre de Cicéron.

Le jeune homme, craignant de blesser la susceptibilité de son grand-père, cacha le livre sous sa robe.

Mais celui-ci, ayant vu le mouvement, prit le livre, l'ouvrit et lut quelques lignes.

Alors, poussant un soupir et rendant le livre à son petit-fils :

— C'était un savant homme, mon enfant, lui dit-il ; oui, un savant homme, et qui aimait bien sa patrie.

Ce panégyrique de l'auteur des *Philippiques* est curieux dans la bouche de son meurtrier.

Au milieu des proscriptions, un grand exemple fut donné par

un homme proscrit lui-même.

Sextus Pompée qui, maître de la Sicile, dominant sur la Méditerranée, s'intitulait le fils de Neptune, Sextus Pompée fit afficher dans les rues de Rome que, pour chaque proscrit sauvé, on recevrait de lui le double de ce qu'on recevait des triumvirs pour chaque proscrit assassiné.

Chapitre VI

Les triumvirs avaient dit que, sur le point de quitter Rome, ils ne voulaient pas laisser d'ennemis derrière eux.

Ce fut à peu près les mêmes paroles que dirent dix-huit siècles après les hommes qui firent les massacres de septembre.

Et, en effet, les massacres de Rome achevés, il était temps de tourner les yeux vers la Macédoine où étaient Brutus et Cassius avec une armée.

Avant de marcher contre Brutus et contre Cassius, Octave pensa qu'il était bon de régler leur position de rebelles ; il les traduisit donc en justice, eux et leurs complices, comme ayant causé la mort d'un homme non-seulement revêtu des plus hautes dignités, mais grand entre tous les hommes.

Il les assigna en conséquence à comparaître devant lui, nommant comme accusateur de Brutus, Lucius Conficius, et comme accusateur de Cassius, Marcus Agrippa.

Naturellement les accusés ne comparurent point.

Octave força les juges de les condamner par contumace ; mais lorsque le héraut du haut de la tribune ajourna Brutus à comparaître et qu'à cet ajournement le silence seul répondit, une longue et douloureuse plainte s'éleva des rangs du peuple, qui fit en passant frissonner Octave sur son tribunal.

Ceux qui gardèrent le silence baissèrent la tête.

Publius Silicius pleura et eut l'imprudence de ne point cacher ses larmes.

Ces larmes étaient un crime qui fit mettre Publicus Silicius au rang des proscrits.

Au moment où ces choses se passaient à Rome, Brutus était à Athènes ; condamné à mort à Rome, Athènes lui faisait un triomphe.

Disons en quelques mots ce qu'était Athènes à cette époque.

Athènes était le rendez-vous de toute la jeunesse aristocratique

de Rome ; c'est là que se débattaient les diverses doctrines religieuses et sociales qui occupaient le monde.

Horace, qui y était à cette époque – nous reviendrons à Horace, dont les poésies nous donneront plus d'un renseignement historique que nous chercherions en vain dans Plutarque, Dion ou Appien –, Horace nous dit, dans son épître à Florus, ce qu'on y apprenait.

« Il m'est arrivé, dit-il, d'être élevé à Rome et d'y apprendre tous les maux que la colère d'Achille avait fait souffrir aux Grecs. Cette excellente ville d'Athènes ajouta beaucoup à mon instruction ; j'appris là comment on peut distinguer la ligne droite de la ligne courbe et à rechercher la vérité dans les bosquets d'Academos. »

Ces jardins de l'Académie où Servius Sulpicius faisait enterrer son collègue Marcellus comme étant « le lieu le plus célèbre de l'univers, » ces jardins de l'Académie qui firent une impression si profonde à Cicéron lorsque la première fois il les visita en compagnie de Quintus Cicero son frère, de Lucius Cicero son cousin-germain, et de ses amis Pomponius, Atticus et Pison, étaient encore alors le rendez-vous de toutes les grandes intelligences humaines, qui venaient pour ainsi dire y boire la philosophie aux sources du passé. Il est vrai que ces grands ombrages étaient devenus de simples bosquets ; il est vrai que ces arbres dont parle Horace n'étaient plus ceux qui avaient ombragé Platon et ses disciples. Ces beaux arbres, ces vénérables platanes dont Pline nous donne les gigantesques dimensions avaient été coupés par Sylla lorsqu'il fit le siège d'Athènes. Sylla les avait traités comme des hommes, il n'avait pas plus respecté leurs cimes qu'il n'eût respecté les têtes.

Aujourd'hui les bosquets eux-mêmes, qui du temps d'Horace avaient succédé aux grands arbres abattus par Sylla, aujourd'hui ces bosquets ont disparu, à peine sait-on vous indiquer dans l'Athènes du roi Othon où étaient ces jardins que Lucius Sulpicius appelait, comme nous l'avons dit : le lieu le plus célè-

bre de l'univers. Cependant, si vous voulez le visiter, modernes voyageurs, faites-vous indiquer un champ ouvert de cinq acres d'étendue appelé encore aujourd'hui par ceux qui le cultivent *Acathymia*.

Ne cherchez point la trace des murs dont l'entouraient Hypparque et Cimon, car la trace même de ces murs a disparu ; mais vous y trouverez encore les trois ruisseaux qui, descendus de l'Anchesmus, y coulaient au temps de Platon. Près de ce champ, vous verrez deux monticules, deux petites chapelles qui marquent peut-être les emplacements des autels et des sanctuaires qui se trouvaient dans l'antique enceinte, si toutefois elles n'indiquent pas la place de la tour de Timon et de la maison de Platon. Les seuls arbres que vous y trouverez à cette heure sont quelques oliviers épars qui rappellent qu'Athènes était la ville de Minerve et que l'arbre de Minerve était l'olivier.

Or, tout ce qui se passait à Rome avait son retentissement à Athènes ; la nouvelle de la mort de César y arriva comme un coup de foudre. Nous avons dit que c'était surtout l'aristocratie romaine qui étudiait à Athènes ; or, l'aristocratie, qui avait pris Pompée pour chef, était par le fait même anti-césarienne.

Ce fut donc parmi toute cette aristocratie une joie que personne ne se donna la peine de cacher.

Sur ces entrefaites, arriva, adressé à son fils, un nouveau livre de Cicéron intitulé *De Officiis*, c'est-à-dire *Des Devoirs*.

Ce livre traitait, comme l'indique son titre, des devoirs de l'homme envers la société ; la morale la plus républicaine respirait dans ce livre, et Cicéron avait eu le temps d'y intercaler certains passages par lesquels il indiquait donner un plein assentiment à l'assassinat de César, quoiqu'il ne fût point complice de cet assassinat, les meurtriers n'ayant point voulu lui révéler le complot à cause de la faiblesse de son caractère.

D'abord, dans le premier livre, il attaquait violemment César. « Il arrive à bien des hommes, disait-il, d'oublier la justice lorsqu'une fois la passion de la gloire, des honneurs et du comman-

dement s'est emparée de leur âme. C'est ce que dit Ennius :
"Qu'importe le serment lorsqu'il s'agit d'un trône !"

» On peut s'étendre bien plus loin... En général, pour tout ce qui n'est réservé qu'au petit nombre, il s'établit une si grande rivalité, qu'il est difficile de conserver intacts les droits sacrés de la société. C'est ce que vient de nous prouver la témérité de César, qui a renversé toutes les lois divines et humaines pour arriver à ce rang qu'il croyait faussement le premier. »

Ce n'était pas tout : après avoir attaqué dans son premier livre César vivant, dans son troisième livre, Cicéron glorifiait, sans les nommer, Cassius et Brutus, en exaltant l'assassinat politique dans les circonstances où César avait été assassiné.

« Aussi, disait-il, entre nous et les tyrans, pas de société, mais bien plutôt un abîme. Il n'est pas injuste de dépouiller, si vous le pouvez, celui qu'il est bien de tuer. C'est un devoir d'anéantir cette engeance sacrilège, d'anéantir cette peste contagieuse. On coupe un membre dès que le sang cesse d'y circuler et d'y porter les esprits vitaux, parce qu'il tient au corps entier ; donc, et de même, il faut retrancher de l'espèce humaine ces bêtes féroces qui n'ont rien de l'homme que le visage. »

À Rome, déjà, où tout le patriciat et tout l'ordre des chevaliers étaient pompéens, une pareille morale avait excité de grandes sympathies.

Mais à Athènes, toujours traitée par le sénat plus favorablement que les autres villes ; à Athènes, que la nature démocratique de son ancien gouvernement avait faite glorieuse dans la paix et dans la guerre ; à Athènes, où la cause de la liberté réunissait tous les esprits, toutes les opinions, le traité de Cicéron excita une admiration qui atteignit l'enthousiasme quand on sut que Brutus et Cassius venaient de débarquer au Pirée.

Elle ordonna que tous deux seraient mis au nombre des héros qui avaient le mieux mérité des hommes, et qu'une statue leur serait dressée auprès de celles d'Harmodius et d'Aristogiton.

Ils allaient prendre le commandement des provinces qui leur

étaient confiées, et leur arrivée à Athènes coïncidait à peu près avec l'arrivée d'Octave à Rome.

Cassius, plus homme de guerre que Brutus, fut chargé par conséquent de l'organisation de l'armée qui se rassemblait en Syrie ; il ne fit que poser le pied dans la capitale de l'Attique. Brutus, plus homme politique, meilleur orateur que Cassius, resta à Athènes pour attirer à lui les esprits de toute cette jeunesse dont les parents étaient les principaux à Rome.

Brutus avait des antécédents, on se le rappelle. Gendre de Caton, il avait vaillamment combattu pour la cause aristocratique à Pharsale et, recherché par César après la bataille, ne s'était jamais rallié à lui.

Puis c'était un peu pour lui-même aussi que Brutus séjournait à Athènes. Plus qu'homme politique encore, Brutus était homme d'étude et de science ; il aimait les pures extases de l'esprit, les spéculations abstraites de l'intelligence. Il eut de fréquentes conférences sur la philosophie avec Cratipes et Theomnestes sans que cela nuisît aux séances publiques, dans lesquelles il tenta d'inculquer dans le cerveau ou plutôt dans le cœur de toute cette jeunesse les principes stoïques d'un patriotisme courageux.

Ces efforts de Brutus portèrent leurs fruits : lorsqu'il quitta Rome, il fut suivi par un bon nombre de ces jeunes gens qui l'accompagnaient comme volontaires.

Au nombre de ces jeunes gens, étaient Horace, Messala, le fils de Cicéron et le fils de Caton.

Horace devint le plus important de tous ces hommes, non par son courage ou sa position politique, mais par son génie. Horace et Virgile sont les deux flambeaux, non-seulement du règne d'Auguste, mais les deux phares poétiques de l'avenir. Sans doute il y en eût eu un troisième dont le nom seul est parvenu jusqu'à nous : c'eût été le poète tragique Lucius Varius ; mais ses œuvres se sont perdues et nous ne les connaissons guère aujourd'hui que par cette portion de sa propre lumière qu'Horace verse sur lui dans les vers qu'il lui adresse.

Disons donc quelques mots d'Horace.

C'était, à cette époque, un jeune homme de vingt-deux ans, d'une taille courte et ramassée, à cheveux noirs descendant très bas sur le front, au teint frais et coloré, aux traits fins et gracieux. Il avait les yeux grands et ouverts, mais les paupières rouges et malades, ainsi qu'il se charge de nous le dire lui-même dans sa satire contre le chanteur Tigellius, dans laquelle il se répond au nom de ses ennemis.

« Le stupide amour que tu as de toi-même ne mérite-t-il pas qu'on te flétrisse ? Lorsque, avec tes yeux chassieux, tu ne sais pas même apercevoir ce qui te manque, pourquoi porter sur tes amis un regard perçant comme celui de l'aigle, ou malin comme celui du serpent d'Épidaure ? »

Ce jeune homme encore ignoré du monde et qui, selon toute probabilité, s'ignorait encore lui-même, était né à Venusia, ville antique située aux confins de l'Apulie et de la Lucanie, au penchant d'une verte colline, dans un pays riche, fertile, entouré de montagnes. Il était né sous le consulat de Lucius Manlius, comme il nous le dit lui-même en débouchant une amphore de vin marquée de la date de ce consulat. D'autres indications du poète indiquent que cette naissance avait eu lieu dans le mois de décembre de l'an 689 de la fondation de Rome, soixante-cinq ans avant l'ère chrétienne ; enfin vient Suétone qui, dans la courte vie d'Horace, qu'il nous a laissée, non-seulement confirme cette date, mais nous dit le jour précis de la naissance de l'auteur de l'art poétique.

C'était le sixième des ides, c'est-à-dire le 8 de décembre. Qu'on ne s'étonne point de l'importance que nous attachons ici à Horace. D'abord il la mériterait comme poète ; mais poète seulement, peut-être passerions-nous plus rapidement sur lui ; non, c'est Horace historien que nous caressons et que nous étudions à cette heure, Horace qui, dans ses poésies presque toutes inspirées par des événements publics et particuliers, va nous rendre le même service pour le siècle d'Auguste que Cicéron avec ses

lettres familières nous a rendu pour le siècle de César.

Horace était le fils d'un affranchi ; lui-même le dit ou plutôt s'en vante ; il se nommait Quintus Horatius Flaccus. *Quintus* était son prénom. *Horatius*, non pas son nom de famille, mais probablement le nom de famille des maîtres de son père ; enfin Flaccus, qui, s'appliquant tout ensemble au physique et au moral, veut dire à la fois *le mou*, *l'homme à grandes oreilles*, et par extension, *le paresseux*, *le lâche*, était probablement un sobriquet dont le poète aura hérité en même temps que de ses autres noms.

Horace raille ce sobriquet dans sa quinzième épode :

« Ô Neera ! que de regrets va te coûter mon courage. Oui, s'il reste encore dans *Flaccus* quelque chose de *viril*, il ne souffrira pas impunément que tu prodigues tes nuits à un rival préféré.

» *Nam si quid in Flacco viri est.* »

Ce qui, quoiqu'en dise Dacier dans sa vie d'Horace, tome V, page 299, est un mauvais calembour qui, strictement, ne peut se traduire qu'ainsi :

« Car, s'il reste dans le mou quelque chose de solide... »

Nous avons déjà vu que c'était une des coutumes d'Horace que de se moquer de lui-même ; pourquoi n'aurait-il pas raillé son nom ridicule, lui qui raillait ses yeux chassieux ?

Au reste, lui-même va se charger de nous dire quelle fut sa naissance, son éducation et tout ce qu'il doit à son excellent père.

Nous prenons la citation suivante à l'ouvrage du savant baron Walkenaer, qui a fait un si beau travail sur Horace :

« Revenons à moi, qui suis le fils d'un affranchi. Ceux qui m'envient le grade de tribun et l'honneur que j'ai d'avoir commandé une légion romaine, et celui que j'ai d'être votre convive, croient m'offenser en répétant sans cesse que je suis le fils d'un affranchi. Il est vrai, Mécène, que vous savez si bien discerner l'honnête homme du vil coquin, que si je vous ai plu, si vous voulez bien me compter au rang de vos amis, c'est à la noblesse de mes sentiments, à ma conduite irréprochable, que j'en suis redevable, et non pas à l'illustration de mon père ; pourtant,

sachez-le bien, si, à quelques défauts près, qui sont comme autant de taches sur un beau corps, mon naturel est vertueux, mes inclinations droites, mon âme innocente et pure, qu'on me passe, pour cette fois, les louanges que je me donne, si, avec raison, on ne peut me reprocher rien de bas, rien de sordide, rien de hautain ; si enfin je suis cher à mes amis, c'est à cet affranchi, à mon excellent père, que je dois tout cela ; lui, propriétaire d'un mince patrimoine, il ne voulut pas m'envoyer à l'école de Flavius, où des enfants nés d'honorables centurions allaient avec leurs sacoches et leurs tablettes suspendues au bras gauche apporter exactement aux ides de chaque mois le salaire du maître. Il me conduisit à Rome pour que j'y reçusse l'éducation réservée aux fils de chevaliers et de sénateurs.

» À mes habits, aux esclaves qui suivaient, on me prenait, dans la foule, pour le fils d'un homme riche ou pour le rejeton d'une longue et illustre série d'aïeux. Mon père fit plus, il fut pour moi un gouverneur vigilant, incorruptible ; il ne me perdait point de vue, m'accompagnait chez mes professeurs, et non-seulement il sut me garantir de toute action capable de flétrir en moi la première fleur de la vertu, mais, ce qui n'est pas moins important, il me mit à l'abri du soupçon ; il ne craignit point qu'on lui reprochât un jour de n'avoir fait tant de dépense que pour que je fusse, ce qu'il était lui-même, un caissier, un simple receveur de deniers.

» Si tel avait été le résultat de ses soins, je ne me serais pas plaint ; mais s'il en a été autrement, il a droit à plus de reconnaissance et à plus de louanges de ma part. Comment pourrai-je donc ne pas me féliciter d'avoir eu un tel père ? Comment, ainsi que tant d'autres, me défendrai-je en disant que si je ne suis pas né de parents illustres, ce n'est pas ma faute ; mes sentiments sont tout autres et me dictent un autre langage. Oui, je le déclare, si la nature nous reprenait les années qui se sont écoulées depuis notre naissance, et que chacun, selon les caprices de son orgueil, fût libre de se choisir d'autres parents que ceux qu'il avait, je lais-

serais le vulgaire s'emparer des noms illustres qui ont brillé au milieu des faisceaux et dans les chaises curules, et, dussé-je passer aux yeux de tous pour un insensé, je resterais satisfait des parents qui m'ont été accordés par la bonté des dieux ! »

Voilà donc quelle avait été la naissance et la première éducation d'Horace.

Son père, ne trouvant pas que le maître d'école de son village, ce digne Flavius, fut un instituteur digne de son fils, le plaça sous la férule plus sévère du professeur de belles lettres à la mode de Rome à cette époque, de Pupulus Orbilius.

Ce digne instituteur était de Bénévent ; il avait été *Corniculaire*, c'est-à-dire brigadier dans la guerre de Macédoine, était venu à Rome à près de cinquante ans sous le mémorable consulat du pauvre Cicéron. Là, il vécut et mourut à peu près dans la misère.

Il avait cent ans lorsqu'il mourut.

Ses concitoyens les Bénéventins, qui l'avaient fort négligé pendant sa vie, l'honorèrent selon la coutume après sa mort. Ils lui élevèrent une statue en marbre blanc que vit Suétone et dont Suétone parle dans ses *Illustres grammairiens* ; il était représenté assis, revêtu du pallium, grand manteau qui chez les Grecs remplaçait la toge romaine.

Le sculpteur lui avait mis deux écritoires à ses côtés.

Horace avait gardé un rude souvenir du digne homme, il l'appelle *Plagosus, le frappeur*.

Ce fut sous ce frappeur que le poète étudia les lettres grecques et latines : Livius Andronius, Nævius, Ennius, Pacuvius, Accius, Afranius, Plaute, Cecilius, Terence, Eupolis Cratinus, Eschyle, Sophocle, Aristophane, Euripide.

À vingt ans, il était parti pour Athènes.

C'était pendant ces vingt années de l'enfance et de la jeunesse d'Horace que s'était écoulé « Le long enfantement de la grandeur romaine. »

Lucullus et Pompée avaient abattu en Orient la puissance de

Mithidate, César avait mis fin à la guerre des Gaules, passé le Rhin, porté les aigles romaines jusqu'à cette île sauvage connue sous le nom de Britannia et qu'au blanc aspect de ses rivages il nomma Albio. Gabinius avait pénétré dans les déserts d'Arabie et y avait soumis les Nabathéens. Crassus s'était fait battre et tuer par les Parthes. Pompée avait été battu à Pharsale et assassiné en Égypte. Enfin, il avait vu la victoire de Munda, la dictature et la mort de César.

Maintenant, il voyait Brutus, l'un de ses meurtriers, le plus chéri de tous, celui qui avait fait pousser au dictateur son plus douloureux, son suprême cri :

— *Tu quoque, mi Brute.*

— Et toi aussi, mon Brutus !

C'était à cette école d'Orbilius qu'Horace avait connu deux jeunes gens dont l'un, Lucius Varius, avait déjà composé la célèbre tragédie que Quintilien compare aux plus belles pièces d'Euripide et de Sophocle ; mais dont l'autre, Virgilius Maro, n'était encore connu que par des pièces de peu de valeur.

Horace, comme nous l'avons dit, s'attacha à Brutus et le suivit en Macédoine.

Pendant la première campagne, il s'y conduisit d'une façon si remarquable, lui qui devait à Philippes, pour fuir plus vite et plus inconnu, jeter loin de lui son bouclier, son angusticlave et son anneau, que Brutus l'éleva à la dignité de tribun des soldats, dignité qui n'avait au-dessus d'elle que le consulat.

Abandonnons notre poète et revenons aux grandes catastrophes qui agitaient le monde en ce moment.

Chapitre VII

Nous avons vu Brutus à Athènes, et nous avons assisté à l'accueil triomphal qui lui avait été fait.

Mais Brutus commençait, au milieu de tout cela, à comprendre que Cassius et lui avaient eu tort de quitter l'Italie. D'ailleurs, une chose l'attristait sur son chemin. Il suivait les traces de Cassius, et sur ces traces il trouvait l'Orient presque aussi ruiné par son collègue que l'Italie l'était par les triumvirs : le même besoin d'argent motivait les mêmes actes, plus terribles peut-être parce qu'ils n'avaient point leur source dans un sentiment qui, chez les anciens, passait pour sacré : la vengeance. Cassius avait exigé un tribut de dix années par toute l'Asie.

Les magistrats de Tarse, frappés d'une contribution de quinze cents talents, avaient été forcés d'abord de vendre les propriétés publiques, et ensuite de dépouiller les temples. Enfin, ces deux extrémités laissant encore les exigences de Cassius en arrière, ils avaient fait vendre comme esclaves des citoyens libres, des enfants, des femmes, des vieillards, des jeunes gens même, dont plus de la moitié se tua, préférant la mort à l'esclavage.

Rhodes, où Cassius avait été élevé, lui résista ; Cassius en fit le siège et la prit. Cinquante citoyens furent égorgés au milieu du sac de la ville.

Ce spectacle commença par briser l'âme douce et tendre de Brutus ; mais il s'aperçut bientôt d'une chose terrible : c'est qu'il faut subir le destin que l'on s'est fait. Ce n'était plus pour sa vie, pour une idée, pour un principe, pour un rêve que combattait Brutus : c'était pour la liberté de l'Italie. On était entré dans une voie terrible par un meurtre ; il fallait continuer la route funeste l'épée et le flambeau à la main : il fallait éteindre l'incendie avec le sang.

Ainsi, il avait, lors du meurtre de César, obtenu des conjurés que l'on épargnât Antoine. Il avait, rappelez-vous sa lettre à

Cicéron, épargné le frère du triumvir qui était tombé entre ses mains, et voilà qu'il apprenait les massacres de Rome et la mort de Cicéron.

La première chose qui le frappa dans cet événement, lui stoïque, pour lequel la mort n'était point un malheur, ce ne fut point précisément l'odieux de cette mort, mais l'avilissement du pays, mais l'abaissement des hommes qui avaient laissé commettre un pareil assassinat.

Aussi, en apprenant cette mort, dit-il publiquement :

— J'ai plus de honte de ce qui la cause que je n'ai de douleur de cette mort même ; tout le tort en est à mes amis de Rome ; ils doivent s'imputer à eux-mêmes, plus qu'à leurs tyrans, l'esclavage dans lequel ils sont tombés, puisqu'ils ont la lâcheté de voir et de souffrir des indignités dont le seul récit est intolérable.

Mais alors, par représailles, il ordonna que l'on mît à mort Caius Antonius. Hortensius, qui l'avait en garde, reçut cet ordre et le mit à exécution.

Lui-même devait être victime d'une représaille semblable. Pris à la bataille de Philippes, Antoine à son tour égorgea Hortensius sur la tombe de son frère.

Cet Hortensius, lieutenant de Brutus, était le fils du fameux orateur et le père de cette noble Hortensia dont la mémoire est arrivée jusqu'à nous et dont le nom est le symbole du courage et de l'éloquence.

Eh bien, de même que Brutus avait eu, par les événements, la main forcée à l'endroit de la clémence, il l'eut à l'endroit des exactions et du pillage. La grande question à cette époque était de faire vivre les soldats. Ceux qui avaient faim devaient indubitablement aller demander à manger au général ennemi. Brutus fit ce qu'avait fait Cassius.

Ce n'était point le corps de Brutus qui souffrait, c'était son âme au milieu de ses triomphes. Il avait vaincu les Xanthiens, les Lyciens, les Pontariens, les Mysiens, il avait hâte d'en finir. Le général ordonnait, l'homme gémissait.

Aussi écrivit-il à Cassius :

« Quitte l'Égypte au plus vite, et viens me rejoindre en Syrie ; ce n'est pas pour posséder nous mêmes le pouvoir, mais pour délivrer notre pays de la servitude et pour détruire les tyrans que nous avons rassemblé des armées. À quoi bon alors errer de côté et d'autres. Il faut nous remettre sans cesse à l'esprit le but que nous nous sommes proposé et ne nous en écarter jamais. C'est pourquoi, ne nous éloignons pas de l'Italie, rapprochons-nous-en, au contraire, le plus tôt que nous pourrons afin de secourir nos concitoyens. »

Cassius comprit la nécessité du plan proposé par Brutus, il se mit en marche à l'instant même.

Les deux amis, disons mieux, les deux complices – complices de ce crime immense de vouloir rendre à Rome une liberté dont Rome ne voulait plus –, les deux complices se rejoignirent à Smyrne. C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis qu'ils s'étaient séparés au Pyrée pour aller, l'un en Macédoine, l'autre en Syrie. Chacun amenait, pour sa part, une magnifique armée. Ils étaient partis de l'Italie comme de misérables bannis, sans argent, sans armes, n'ayant pas un seul vaisseau équipé, n'ayant pas un soldat à leur suite, pas une seule ville dans leurs intérêts, obligés de se séparer pour faire un double appel de forces ; et voilà qu'après cinq ou six mois ils se trouvaient réunis disposant d'une flotte puissante, d'une cavalerie bien équipée, d'une infanterie nombreuse, et mieux que tout cela, de l'argent nécessaire à l'entretien de leurs troupes ; en somme, en état de disputer à leurs ennemis l'empire du monde.

Empruntons à Plutarque les quelques lignes qu'il écrit à propos du rapprochement des deux amis, nous y trouverons l'appréciation de leurs deux caractères, appréciation précieuse sortant de la plume d'un Grec vivant sous les empereurs et écrivant les actions de Brutus et Cassius, cent vingt ans environ après leur mort et quand il ne restait plus à Rome que quelques rares et tenaces partisans de la République.

« Cassius, dit-il, désirait rendre à Brutus autant d'honneurs qu'il en recevait de lui ; mais Brutus le prévenait presque toujours et allait le plus souvent le premier chez Cassius, ayant égard à son âge et à la faiblesse de son tempérament qui ne lui permettait point de soutenir la fatigue. Cassius passait pour un habile homme de guerre ; mais il était violent et ne savait gouverner que par la crainte. Au milieu de ses amis, il aimait à railler et il se livrait à la plaisanterie avec excès. Quant à Brutus, il était aimé du peuple pour sa vertu, chéri de ses amis, admiré des gens de bien, et n'était haï de personne, pas même de ses ennemis. Il devait ces sentiments à son extrême douceur, à l'élévation peu commune de son esprit, à sa fermeté d'âme qui le rendait supérieur à la colère, à l'avarice et à la volupté. Sa pensée était droite, il ne fléchissait jamais dans son attachement à tout ce qui lui paraissait juste et honnête, et s'il se concilia la bienveillance et l'estime publiques, ce fut surtout par la confiance que l'on avait dans la pureté de ses intentions.

» Personne n'eût osé affirmer que Pompée, le grand Pompée lui-même, s'il eût vaincu César, eût voulu soumettre sa puissance aux lois. On était persuadé au contraire qu'il retiendrait entre ses mains l'autorité souveraine sous le titre de consul ou de dictateur ou de quelque autre magistrature plus douce. Quant à Cassius, homme emporté et colère, et que l'intérêt entraînait souvent hors des voies de la justice, on croyait que, s'il faisait la guerre, s'il courait le pays et s'il s'exposait ainsi à tant et à de si grands dangers, c'était bien moins pour rendre la liberté à ses concitoyens que pour s'assurer à lui-même une haute puissance.

» Que si nous remontons à des temps antérieurs, les Cinna, les Marius, les Carbon, qui regardaient la patrie comme le prix ou plutôt comme la proie du vainqueur, n'avoient-ils pas franchement n'avoir combattu que pour la réduire en servitude ?

» Mais Brutus ne s'entendit jamais reprocher des vues tyranniques par ses ennemis ; au contraire, Antoine lui-même dit un jour, et cela devant témoins, que Brutus était le seul des conjurés

qui n'eût été conduit, en conspirant contre César, que par la grandeur et la beauté de l'entreprise, tandis que tous les autres y avaient été poussés par la haine et par l'envie qu'ils portaient à ce grand homme.

» Aussi les lettres de Brutus prouvent-elles, et cela d'une façon évidente, qu'il mettait sa confiance bien moins en ses troupes qu'en sa propre vertu. À la veille même du danger, il écrit à Atticus :

» «Mes affaires sont au point de fortune le plus brillant, car, ou ma victoire affranchira les Romains, ou la mort me délivrera moi-même ; tout le reste est pour nous dans un état ferme et assuré, hormis une seule chose qui est encore incertaine, à savoir si nous vivrons ou si nous mourrons libres. Marc-Antoine porte la juste peine de sa folie en ce que, pouvant se mettre au nombre des Brutus, des Cassius et des Caton, il aime mieux n'être que le second, après Octave, de sorte que, s'il n'est pas vaincu dans la bataille qui va se donner, lui, à son tour, sera obligé de lui faire la guerre.»

» Et le temps prouva que ces paroles étaient une exacte prédiction de ce qui devait arriver par la suite. »

Nous avons déjà vu avec quelle lucidité, dans sa lettre à Cicéron, Brutus lui avait exposé l'ambition d'Octave et les dangers que lui, Cicéron, courait en la secondant.

Ce fut à Smyrne qu'eut lieu la première altercation entre les deux amis. Elle vint à propos d'argent.

Cassius avait, par ses exactions, réuni de grandes sommes. Brutus n'avait recueilli que très-peu d'argent, car ce ne fut que plus tard qu'il s'empara des provinces et des villes dont, trop hâtivement, nous avons annoncé la conquête.

— Tout l'argent que j'avais de mon côté, disait Brutus, a été employé à l'équipement de cette flotte nombreuse que je t'amène et qui met la Méditerranée en notre pouvoir.

Mais les amis de Cassius, au contraire, jaloux de Brutus, lui disaient :

— Il n'est pas juste que ce que tu as conservé de tes épargnes, et ce que tu as arraché aux peuples en t'exposant à leur haine, tu le donnes à Brutus, qui l'emploiera à s'attacher la multitude et à faire des largesses aux soldats.

Mais telle était l'influence de Brutus sur Cassius, que celui-ci céda et donna à Brutus un tiers des sommes qu'il avait recueillies.

Alors ils se séparèrent ; chacun avait son œuvre à faire ; un nouveau rendez-vous fut donné à Sardes.

Ce fut alors que Cassius se rendit maître de Rhodes et en usa si durement avec les habitants.

Et comme, à son entrée dans leur ville, les Rhodiens l'appelaient leur maître et leur roi :

— Je ne suis ni un maître ni un roi, leur dit-il, mais j'ai au contraire tué celui qui voulait être notre maître et notre roi.

De son côté, Brutus allait essayer de lever des contributions, mais son cœur miséricordieux n'était pas celui d'un percepteur de taxe. Il eût, s'il eût suivi sa propre impulsion, plutôt donné aux malheureux qu'imposé les riches. Ses ennemis eux-mêmes savaient cela et agissaient en conséquence.

Ainsi il demanda aux Lyciens de l'argent pour ses troupes ; les Lyciens allaient le donner, mais le *démagogue* Naucratus persuada aux villes de la Lycie de se révolter en en défendant les hauteurs et de fermer ainsi le passage aux Romains.

Nous avons souligné le mot *démagogue* pour prouver que la cause de Brutus était bien celle de l'aristocratie.

Brutus, voyant l'obstacle qui lui était opposé, envoya contre les Lyciens sa cavalerie, qui les surprit pendant leur repas et en passa six cents au fil de l'épée.

Puis, profitant de la terreur inspirée par sa victoire, il se rendit maître de plusieurs forts et de plusieurs villes.

Alors son excellente nature reprit le dessus, et se donnant à lui-même un prétexte de clémence, il renvoya sans rançon ceux qu'il avait faits prisonniers.

Il espérait que ce désintéressement lui attirerait l'affection des peuples, mais il n'en fut rien. La clémence était chose si insolite dans la société antique, que ses ennemis mirent l'action de Brutus sur le compte de la crainte qu'ils lui inspiraient.

Brutus résolut alors de frapper un grand coup et d'aller mettre le siège devant Xanthe, où les plus braves et les plus considérables des Lyciens s'étaient renfermés.

Une rivière en baignait les murailles ; cette rivière s'appelait le Xanthe, c'était elle qui avait donné son nom à la ville.

Ceux des assiégés qui pensaient avoir le plus à craindre de la vengeance de Brutus, au cas où la ville serait prise, résolurent de profiter du voisinage de cette rivière et tentèrent de se sauver en nageant entre deux eaux. Quelques-uns réussirent, mais les assiégeants, s'étant aperçu de ce moyen d'évasion, tendirent des filets à travers la rivière, et à ces filets attachèrent des sonnettes. Dès qu'un nageur allait donner de la tête contre les filets, les sonnettes tintaient et le nageur était pris.

Une nuit, les Xanthiens firent une sortie dans le but d'incendier les machines du siège. Ils parvinrent en effet à attacher la flamme à quelques-uns. Mais juste en ce moment, un grand vent s'étant levé, le feu sembla poursuivre ceux qui l'avaient apporté et s'allongea en langues ardentes jusqu'aux créneaux des murailles, menaçant les maisons voisines.

Brutus, qui craignait de voir l'incendie s'étendre à la ville, ordonna aussitôt d'éteindre le feu. Mais, pris d'un désespoir insensé, les Xanthiens, au lieu de l'aider dans l'œuvre de leur salut, comme si, au contraire, ils s'étaient condamnés eux-mêmes apportèrent du bois, du goudron et tout ce qu'ils trouvèrent de matière combustible, qu'ils jetèrent dans les deux ou trois foyers. La flamme monta alors irrésistible, dévorante, effroyable. Du haut des murailles, on voyait les Xanthiens, comme autant de démons rougis par les reflets de l'incendie, augmentant ce foyer, tirant sur les Romains, les vouant à la mort et s'y vouant avec eux. Bientôt l'incendie, comme attiré par les éléments qu'on lui

jetait, rampa contre les murailles, couronna leur sommet, gagna des maisons éparses, et toujours poussé par le vent, toujours attisé par les assiégés, gagna la ville. Au milieu des flammes, on voyait les habitants courir, allumant des torches au volcan, les jetant sur les maisons non atteintes encore. On eût dit une fête consacrée au dieu du feu, une saturnale à Pluton. En deux heures tout brûla : la surface de la ville ne fut plus qu'un lac de flamme. Brutus, désespéré de cet irréparable malheur, courait tout autour des remparts, criant aux Xanthiens qu'il leur faisait grâce, les suppliant seulement de s'épargner eux-mêmes. Mais eux, sourds à sa voix, à ses prières, à ses supplications, semblaient pris de la rage de la destruction. Et non seulement les hommes, mais les femmes, mais les petits enfants, se jetaient au milieu des flammes ou se précipitaient du haut des murailles en poussant des cris affreux. On vit des enfants venir tendre leur gorge nue aux épées de leur père. On les entendit leur crier de frapper.

La ville consumée, réduite en cendre fumante, on vit une femme ayant son enfant mort à son cou mettre le feu à sa maison qui, écartée des autres, avait été épargnée, et se pendre elle même à quelques pas de là.

Le cœur de Brutus se brisa à ce dernier spectacle ; il s'en éloigna, détournant les yeux et criant qu'il y avait une récompense de huit cents sesterces pour tout soldat qui sauverait un Lycien, homme, femme ou enfant.

Cent cinquante seulement consentirent à accepter la vie.

Au reste, l'exemple avait été donné aux Lyciens par leurs ancêtres pendant les guerres médiques : ils avaient brûlé eux-mêmes leurs villes et s'étaient ensevelis sous leurs décombres.

Xanthe détruite, Brutus alla mettre presque en tremblant le siège devant Patare, autre ville de la Lycie ; nous disons presque en tremblant, car il craignait que cette ville ne suivît l'exemple qui venait de lui être donné par la malheureuse Xanthe. Mais la fortune voulut qu'ayant fait quelques femmes prisonnières et les ayant renvoyées sans rançon, elles vantassent tellement à leurs

pères et à leurs maris, qui étaient des plus considérables de la ville, la générosité et la clémence de Brutus, qu'elles amenèrent ceux-ci à remettre la ville entre ses mains.

Dès lors, la marche de Brutus fut un triomphe ; toutes les villes se soumirent et se rendirent à discrétion.

Et bien leur en prit, car, tandis que Cassius imposait les Rhodiens à huit mille talents, c'est-à-dire à quarante-quatre millions de notre monnaie, Brutus ne leva sur les Lyciens qu'une contribution de cent cinquante talents, c'est-à-dire de huit cent mille francs à peu près.

Puis, sans leur causer d'autre dommage, il partit pour l'Ionie.

Ce fut là qu'il eut l'occasion d'accomplir une vengeance qui, chez les Romains, passa pour un acte de piété. Nous avons, dans notre étude sur César, raconté la bataille de Pharsale, Pompée fuyant, son arrivée en Égypte, sa mort.

Cette mort avait été décidée par un mauvais rhéteur nommé Theodatus de Chios, lequel enseignait la rhétorique au jeune Ptolémée et, faute de meilleurs ministres, était admis au conseil.

Le conseil rassemblé pour savoir comment on devait agir à l'endroit de Pompée, Theodatus de Chios opina pour l'assassinat, donnant cette bonne raison :

— Un mort ne mord pas.

Le conseil se rendit à cet avis, et Pompée fut tué.

Lorsqu'à son tour César arriva en Égypte, et tout ennemi de Pompée qu'il était, punit ses assassins, Theodatus seul eut le bonheur de lui échapper.

Mais il n'échappa point à Brutus ; amené devant lui, Brutus le condamna à mort.

La sentence fut exécutée.

L'époque prise pour le rendez-vous des deux généraux étant venue, ils se retrouvèrent à Sardes. Brutus étant arrivé le premier, il alla au devant de Cassius avec ses amis tandis que les troupes, pour lui faire honneur, se rangeant sur son passage, les saluaient l'un et l'autre du titre d'*imperator*.

Brutus attendait Cassius avec impatience ; il voulait lui reprocher sa cruauté et ses exactions. Aussi, à peine Cassius fut-il arrivé à Sardes et eut-il pris possession de la maison qui lui était préparée, que Brutus le poussa dans une chambre, y entra à son tour, ferma la porte derrière lui et aborda la question des remontrances. Cassius n'était pas doué d'une grande patience, aussi la sienne fut-elle vite à bout. On entendit alors un grand bruit de voix et une longue suite de récriminations réciproques, Brutus reprochant à Cassius son avarice et sa cruauté, Cassius lui reprochant sa clémence et son désintéressement.

Cependant il était trop important au bien de la cause que les deux chefs qui représentaient le parti ne se brouillassent point pour que cette querelle eût une suite sérieuse. Stavonius, le même Stavonius que l'on appelait le singe de Caton, prit sur lui de forcer la consigne et d'entrer. Brutus et Cassius, qui n'avaient pour lui qu'une médiocre considération, le mirent à la porte ; mais la diversion était faite, et le même jour ils dînèrent à la même table, paraissant aux yeux de tous parfaitement racommodés.

Le lendemain, Brutus jugea publiquement un Romain, Lucius Pella, accusé de concussion par les Sardiens.

Brutus, incapable de transiger avec sa conscience, le nota d'infamie.

Ce jugement blessa fort Cassius.

Quelques jours auparavant, ayant, dans des circonstances pareilles, à juger deux de ses amis, non-seulement accusés mais convaincus du même crime, Cassius s'était contenté de leur faire quelques réprimandes en particulier, réprimandes qui ne l'empêchèrent point de leur conserver leurs emplois.

Ce jugement de Brutus était donc la censure du jugement de Cassius.

Aussi Cassius accusa-t-il avec aigreur son ami de montrer un trop scrupuleux respect pour les lois et la justice dans un temps où il fallait sacrifier quelque chose à la politique et à la faiblesse

humaine.

Alors, avec sa douceur ordinaire, Brutus lui répondit :

— Cassius, tu dois te souvenir des ides de mars, ce jour où nous avons tué César, non point que César eût dépouillé ni tourmenté lui-même personne, mais parce qu'il fermait les yeux sur ceux qui agissaient ainsi sous son nom. S'il est quelque prétexte honnête de violer la justice, mieux eût valu encore souffrir les malversations des amis de César que d'être le complice de celles de nos propres amis ; l'indifférence sur les premières n'eût passé que pour défaut de courage, tandis qu'en tolérant les autres nous semblons partager les profits des crimes que nous ne punissons pas.

Ce qui rendait Cassius aigre envers Brutus, c'est que Brutus avait toujours raison.

Ce fut en ce moment et comme Brutus se disposait à quitter l'Asie pour passer en Grèce, qu'arriva l'étrange événement qu'on va lire. La tradition l'a raconté, l'histoire l'a adopté, la poésie l'a consacré.

Brutus était un veilleur obstiné ; une partie de ses nuits était consacrée à l'étude, au travail ou à la lecture, deux ou trois heures de sommeil lui suffisaient.

Une nuit qu'il avait veillé jusqu'à la troisième garde, c'est-à-dire jusqu'à minuit, et qu'après avoir donné le mot d'ordre aux centurions, il était resté seul et éclairé seulement par la faible lueur d'une lampe, tout étant profondément obscur autour de lui, il lui sembla entendre un faible bruit vers l'entrée de sa tente ; alors il tourna la tête et vit entrer un spectre à la figure menaçante qui s'approcha de lui et se tint debout à ses côtés.

Brutus attendit un instant que la vision terrible lui adressât la parole ; mais voyant que le fantôme s'obstinait à se taire, il l'interrogea le premier.

— Qui es-tu ? lui demanda-t-il, réponds, homme ou dieu. Que viens-tu faire ici ? et que me veux-tu ?

— Brutus, je suis ton mauvais génie, répondit le fantôme, et

tu me verras à Philippes.

— Soit, je t'y verrai.

Le fantôme disparut.

Brutus appela ses serviteurs et leur demanda s'ils avaient vu quelque chose.

Tous répondirent qu'ils n'avaient rien vu.

— C'est bien, dit-il, allez.

Et quand ils furent sortis, il se remit à sa lecture.

Chapitre VIII

De leur côté, Antoine et Octave se préparaient au combat. Voyant que Brutus et Cassius ne les venaient pas chercher, ils résolurent de marcher à eux. Ils laissèrent en effet le commandement et le gouvernement de Rome à Lepidus, traversèrent la mer et entrèrent en Macédoine en marchant de l'occident vers l'orient, tandis que de leur côté Brutus et Cassius y entraient en marchant de l'orient à l'occident.

Que nos lecteurs nous laissent leur donner une idée des localités où va se dénouer le drame que nous leur racontons.

Supposons donc que nous nous rendions par terre de Paris à Constantinople et qu'après une halte à Salonique nous nous remettions en chemin, nous ferons d'abord trente lieues à peu près dans un pays plus pittoresque et plus varié que facile, nous arriverons au lac de Langasa, après le lac de Langasa nous traverserons les belles prairies de Clisseli, puis nous atteindrons le lac Bolbe et le golfe de Contesse, dont nous côtoierons pendant quelque temps les rivages ; alors nous quitterons la grande route, qui nous eût conduit à Orfana, pour rejoindre le chemin de Serrès à Constantinople ; en suivant cette ligne, nous arriverons sur les rives d'un lac plus grand que les deux autres : c'est le lac Strymon, ou le lac Cercinitis des anciens ; bientôt nous nous heurterons à des ruines qui sont celles de l'antique Amphipolis ; prenons, au lieu de continuer vers le sud, ce chemin qui bifurque à gauche, nous longerons les flancs du mont Pangée, si célèbre dans l'antiquité par ses mines d'or, nous traverserons l'étroite vallée qu'il forme, et tout à coup un splendide spectacle se présentera à nos yeux.

C'est une vaste plaine, longue de huit lieues du nord au sud, large de quatre lieues de l'est à l'ouest ; la rivière Anghista la rafraîchit et la féconde, son sol est d'une prodigieuse fertilité ; dans les bas lieux, ce sont des rivières ou de vertes prairies ; dans

les parties les plus élevées, ce sont des plantations de tabac ou de coton ; sur les coteaux, des vignobles, enfin, au sommet des montagnes, de magnifiques forêts. Ces montagnes forment un cirque immense bâti par la main de Dieu et qui, comme tout ce qui sort de cette main céleste, écrase les cirques humains.

La plus haute de ces chaînes de montagnes vous fait face au moment où vous entrez dans la plaine par la route indiquée. Si vous continuez votre chemin et que vous marchiez droit à elle, vous verrez, s'élançant d'une espèce de plateau, un énorme rocher supportant des ruines de murailles, et quand vous aurez gravi cette hauteur, vous dominerez les débris d'un théâtre et d'une ville antique, à la droite et à la gauche de laquelle vous apercevrez deux villes modernes, Drahma et Alistrati, enfin, à votre gauche, le port de Kavalla, patrie de Méhémet-Ali.

Si vous demandez à quelque pâtre faisant pâître ses troupeaux au ciel de ce rocher ou au penchant de cette chaîne de montagnes le nom de cette ville morte qui se trouve au milieu de ces deux villes vivantes, il vous répondra insoucieusement.

— On l'appelait Philippi¹.

Vous êtes sur la place même où le mauvais génie de Brutus lui avait donné rendez-vous. Vous avez sous les yeux cette plaine à laquelle le grec Plutarque donne le nom latin de *Campos Philippos*.

Brutus et Cassius y étaient arrivés après avoir soumis la plupart des villes voisines, après s'être rendus maîtres de tout le pays jusqu'à la mer de Thasos, après avoir surpris et enveloppé Horbanus, lieutenant d'Antoine, dans un lieu appelé les Détroits, c'est-à-dire dans une des ramifications du mont Pangée.

Antoine y était arrivé le premier, doublant les étapes pour secourir son lieutenant et faisant une telle diligence, que ni Brutus ni Cassius ne voulaient croire à sa présence.

Octave, toujours malade et lent, lorsqu'il fallait marcher au devant d'une action décisive, y était arrivé dix jours après

1. Baron de Walkenaer, *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*.

Antoine.

Il avait campé en face de Brutus, et Antoine en face de Cassius.

C'est l'espace compris entre les deux camps que Plutarque appelle *Campos Philippos*, les champs de Philippe.

Jamais, même au temps des grandes batailles de César, même à Pharsale, on n'avait vu deux armées romaines si considérables en face l'une de l'autre. Celle de Brutus et de Cassius était beaucoup moins nombreuse que celle d'Octave et d'Antoine ; mais elle était bien autrement magnifique : « Presque toutes les armes, dit Plutarque, étaient d'or ou d'argent. »

En effet, Brutus, qui voulait que ses officiers et ses soldats fussent simples et modestes dans tout le reste, leur permettait, leur recommandait même le luxe des armes, persuadé qu'il était que le combattant tient à son armure en raison de sa richesse et de sa beauté.

Cependant les présages – ces fatidiques événements qui tiennent une si grande place dans la vie antique – n'étaient point favorables.

Dans une cérémonie publique, la Victoire d'or de Cassius, qui était portée en pompe, tomba à terre, celui qui la portait ayant fait un faux pas.

Une multitude d'oiseaux de proie tournoyait chaque jour sur son camp, n'étendant pas leur vol à ceux d'Octave et d'Antoine ; ce qui voulait dire que là serait le carnage ; des essaims d'abeilles se rassemblaient dans certains endroits des retranchements, et les devins, voyant la crainte qu'inspirait cet augure, les firent mettre hors de l'enceinte.

Aussi Cassius n'avait-il plus le même empressement à livrer bataille, émettant cet avis de traîner la guerre en longueur et s'appuyant sur ce que, bien munis d'argent, ils étaient fort inférieurs en nombre.

Brutus, au contraire, ne pensait qu'au salut et à la liberté de Rome ; peut-être plus détaché de la vie que son compagnon, Brutus était pour une bataille prompte et décisive.

Ce qui lui inspirait une grande confiance, c'est que, dans toutes les rencontres et dans toutes les escarmouches qui avaient eu lieu, sa cavalerie avait toujours eu l'avantage.

D'un autre côté, il constatait que chaque jour de nouveaux déserteurs passaient dans le camp d'Octave, et comme beaucoup dans l'armée étaient soupçonnés de vouloir suivre cet exemple, il insistait d'autant plus ardemment pour une bataille prompte.

Ces considérations avaient une telle importance, que la plupart des amis de Cassius passèrent à l'avis de Brutus.

Il est vrai qu'un des amis de Brutus, Attilius, était d'avis contraire, proposant, lui, de différer jusqu'à l'hiver.

— Et que gagneras-tu de différer encore six mois ? lui demanda Brutus.

— J'y gagnerai, répondit Attilius, de vivre six mois de plus.

Ce n'était point là une de ces réponses qui pouvaient plaire à Brutus, ni le convaincre. Cassius lui-même l'improva, les autres chefs s'en indignèrent, et la bataille fut résolue pour le lendemain.

Octave apprit cette résolution par des déserteurs.

Il ordonna dans son camp un sacrifice expiatoire et fit distribuer à ses soldats une petite mesure de blé et cinq drachmes par tête – quatre francs à peu près.

Brutus, de son côté, purifia son armée, distribua grand nombre de victimes et donna cinquante drachmes – à peu près quarante-cinq francs – à chacun de ses soldats.

Pendant le sacrifice même, Cassius eut un dernier signe néfaste.

Le licteur qui portait les faisceaux devant lui lui présenta la couronne à l'envers.

Aussi, tandis que Brutus, rempli de magnifiques espérances, s'entretenait en soupant de matières philosophiques, et après le souper allait prendre du repos, Cassius – c'est Messala, le même Messala qui avec Horace avait suivi Brutus d'Athènes, qui raconte la chose –, Cassius soupa dans sa tente avec un petit nombre

d'amis et fut, pendant tout le souper, sombre et taciturne, ce qui était contre ses habitudes.

Enfin, après le souper, prenant les mains de Messala :

— Messala, lui dit-il, je te prends à témoin qu'ainsi que le grand Pompée, je suis forcé par ceux qui m'entourent de mettre au hasard d'une bataille le sort de ma patrie, et pourtant nous avons bon courage et grande raison d'espérer dans la fortune, dont, grâce à nos ressources, nous aurions tort de nous défier, même ayant pris le mauvais parti, et les dieux savent au contraire que nous sommes pour la justice et la liberté.

À ces mots, il embrassa Massala. Mais celui-ci :

— Cassius, dit-il, c'est demain le jour de ma naissance, j'ai soupé avec toi aujourd'hui, promets-moi de venir souper avec moi demain.

Cassius se contenta de répondre affirmativement par un signe de tête et avec un triste sourire.

Le lendemain, dès que le jour parut, on éleva dans les camps de Brutus et de Cassius le signal de la bataille, qui était une cotte d'arme de pourpre, et s'avançant chacun de son côté, les deux chefs entrèrent en conférence au milieu même de l'espace qui séparait leurs deux camps.

Cassius prit le premier la parole. C'était le plus âgé des deux, et Brutus lui accordait toujours beaucoup de respect.

— Brutus, lui dit-il, fassent les dieux que nous remportions la victoire et que nous passions le reste de nos jours ensemble en paix et en joie ; mais comme les événements qui intéressent le plus les hommes sont en même temps les plus incertains et que, si l'issue de la bataille nous est contraire, il nous deviendra difficile de nous retrouver, dis-moi d'avance ce que tu feras, fuiras-tu ? te tueras-tu ?

— Ami, répondit Brutus avec le même calme que s'il soutenait une thèse philosophique, lorsque j'étais encore jeune et sans beaucoup d'expérience, je composai, sans trop savoir pourquoi, un long discours dans lequel je blâmais Caton de s'être donné la

mort ; je disais qu'il n'était ni religieux, ni brave de ses soustraire à l'ordre des dieux, et que prendre la fuite, hors du combat ou hors de la vie, c'était toujours prendre la fuite. Notre situation présente me fait penser différemment, et je crois que j'avais tort. Ainsi donc, si la divinité ne donne pas à cette journée une heureuse issue pour nous, je suis résolu de ne plus tenter de nouvelles espérances ni de nouveaux préparatifs de guerre. Vaincu, je me délivrerai de toutes mes peines en rendant grâce à la fortune, car depuis qu'aux ides de Mars j'ai donné mes jours à la patrie, j'ai mené et soutenu par mon dévouement à sa cause une vie moins libre que glorieuse.

Cassius sourit alors, et embrassant Brutus :

— Puisque nous partageons les mêmes sentiments, dit-il, allons hardiment à l'ennemi, car nous risquons maintenant d'être vainqueurs sans avoir à craindre d'être vaincus.

Puis ils ne dirent plus un mot de leur mort, s'entretenant, en présence de leurs amis, à qui ils avaient fait signe de les joindre, de l'ordonnance de la bataille.

Brutus demanda à Cassius le commandement de l'aile gauche ; Cassius le lui accorda, lui donna Messala avec sa légion la plus aguerrie pour combattre à cette aile, réparant ainsi, autant qu'il le pouvait, les torts que son esprit inégal et violent pouvait avoir eu depuis les ides de mars pour l'esprit patient et doux de Brutus.

Investi du commandement de l'aile gauche, Brutus fit sortir aussitôt des retranchements sa riche et splendide cavalerie, et mit son infanterie en bataille.

Les soldats d'Antoine ne pouvaient croire à une attaque ; ils tiraient des tranchées depuis les marais près desquels ils campaient jusque dans la plaine afin de couper à Cassius le chemin de la mer, car Octave et Antoine n'étaient point sans inquiétude sur la magnifique flotte que Brutus et Cassius possédaient dans la mer Égée.

Quant à Octave, il était malade de corps, ou plutôt de cœur, et s'était éloigné du camp, son sacrifice expiatoire accompli. Ses

troupes, pas plus que celles d'Antoine, ne s'attendaient qu'on en vînt à une bataille : on croyait seulement à une escarmouche entre quelques archers et les travailleurs.

Il ne devait pas en être ainsi ; Brutus, après avoir fait passer à tous les capitaines de petits billets où était écrit le mot d'ordre, parcourait à cheval tous les rangs, animant les soldats à bien faire. Mais le mot qu'il donna, quoique donné à voix haute, ne fut entendu que de bien peu, car la plupart, sans même l'attendre, étaient déjà partis et fondaient sur les troupes d'Octave en poussant de grands cris. Il résulta du désordre avec lequel ils chargèrent qu'il se fit de grands vides entre les légions : d'abord, celle de Messala, emportée par son élan, outrepassa l'aile gauche d'Octave sans faire autre chose qu'écorner les derniers rangs et renverser quelques soldats ; elle poussa en avant jusqu'au camp, où elle arriva au moment où Octave venait de la quitter, prévenu par un songe, dit-il lui-même dans ses mémoires – ce songe, ce n'était pas même le prudent *imperator* qui l'avait fait, c'était un de ses amis, Marcus Sertorius – ; ce songe donnait avis à César de s'éloigner à l'instant même des retranchements. Il en résulta qu'Octave s'enfuit sans perdre un instant, et ce fut alors que l'on put voir combien les songes sont choses utiles puisque sa litière, où l'on pensait qu'il s'était renfermé, fut criblée de coups de traits et de piques.

Tous ceux qui furent surpris dans le camp furent mis à mort, et au nombre de ceux-ci se trouvaient deux mille Lacédémoniens auxiliaires qui venaient d'arriver au camp. Les autres troupes de Brutus, celles qui, ne dépassant pas les soldats d'Octave, se trouvèrent les avoir de face, celles-là renversèrent facilement tout ce qui se trouva devant elles et taillèrent en pièces trois légions ; puis, voyant que rien ne leur résistait plus, elles se jetèrent pêle-mêle dans le camp avec les fuyards.

Brutus combattait avec elles et au premier rang.

Seulement, ce mouvement agressif laissait dans sa précipitation l'aile gauche complètement isolée.

Les vaincus s'en aperçurent ; ils laissèrent Brutus et ses soldats s'emporter à la poursuite des fuyards, se réunirent, tombèrent sur l'aile gauche, la renversèrent et la mirent en fuite. Cette portion de l'armée ignorait la victoire de l'aile droite, et se croyant complètement abandonnée, résista à peine.

Pendant ce temps, chose étrange, Octave avait disparu d'un côté et Antoine de l'autre.

Nous avons dit ce qu'était devenu Octave.

Quant à Antoine, *voulant*, dit Plutarque, *éviter l'impétuosité du premier choc*, il s'était dès le commencement de l'action retiré dans un marais voisin.

L'histoire d'Antoine, de ce prétendu descendant d'Hercule, est pleine de ces défaillances : une le prend à Actium, et il fuit ; une autre à Alexandrie, et il se tue.

Ainsi, de chaque côté et presque en même temps, la journée était décidée.

Brutus était vainqueur.

Cassius était vaincu.

Or, chacun d'eux ignorait le sort de l'autre. Si Brutus eût su Cassius vaincu, il eût été à son secours.

Si Cassius eût su Brutus vainqueur, il n'eût pas désespéré.

Et Brutus était bien vainqueur. Messala donne une preuve irrécusable de sa victoire.

« Brutus, dit-il, avait pris trois aigles et plusieurs enseignes, et n'en avait point perdu une seule. »

Aussi Brutus, revenant après la victoire, fut-il surpris outre mesure — ne doutant point que Cassius ait eu la même fortune que lui — ; aussi Brutus, disons-nous, fut-il surpris outre mesure de ne pas voir le pavillon de Cassius dressé comme de coutume, car le pavillon, placé sur une hauteur d'abord, puis en outre très-élevé par lui-même, s'apercevait de loin. Ce qui augmentait encore son étonnement, c'est qu'il ne voyait pas non plus les autres tentes, la plupart ayant été abattues et mises en pièces par les soldats d'Antoine. Ceux qui se vantaient d'avoir une bonne

vue prétendaient cependant distinguer des armes étincelantes sur l'emplacement même où était le camp de Cassius. Mais, à leur avis, les armes étaient celles des soldats d'Antoine. Il est vrai, ajoutaient-ils, que si ces soldats eussent été ceux du Triumvir, on verrait sur la plaine de plus grandes traces de carnage que celles que l'on y apercevait.

Toutes ces conjectures contradictoires versèrent le doute dans l'âme de Brutus. Laissant donc une bonne garde dans le camp des ennemis, il rappela ceux qui poursuivaient les fuyards et les rallia pour marcher avec eux au secours de Cassius si, comme il commençait à le craindre, Cassius avait été battu.

Or, voici ce qui s'était passé du côté de Cassius.

Celui-ci avait vu avec un profond regret mêlé d'une certaine terreur les troupes de Brutus se précipiter comme elles avaient fait sur l'ennemi. Cette terreur s'augmenta quand il vit ces troupes s'amuser à piller le camp d'Octave, au lieu de se rabattre sur l'aile droite du Triumvir. Mais, en considérant et en déplorant la faute que commettait l'armée de Brutus, il perdit lui-même un temps considérable, ce qui, bien plus que la trop grande hâte de son collègue, donna aux généraux ennemis le temps de l'envelopper. Ajoutez qu'au premier choc de la cavalerie d'Octave, la cavalerie de Cassius se débanda et prit la fuite du côté de la mer. L'infanterie, ébranlée par cette panique, commença d'en faire autant. Cassius se jeta dans ses rangs pour l'arrêter, saisit l'étendard d'un porte-enseigne qui fuyait, le planta devant lui, et là, le défendit sans reculer d'un pas jusqu'à ce qu'il se vît abandonné par sa propre garde. Forcé alors de s'éloigner, il se retira en combattant, ralliant un petit nombre de ses plus braves et plus fidèles soldats, et pied à pied il se retira sur une éminence, du haut de laquelle il dominait tout le champ de bataille. Mais lui-même, à cause de sa courte vue, ne pouvant voir ce qui se passait, fut forcé d'interroger ceux qui l'entouraient. Ceux qui l'entouraient répondirent qu'ils voyaient un gros de cavalerie qui s'avavançait au galop.

Ce gros de cavalerie, c'était la troupe que Brutus envoyait à son secours. Seulement, les amis de Cassius la prirent pour la cavalerie d'Antoine et se crurent poursuivis.

Alors Cassius appela un de ses officiers nommé Titinnius et lui donna ordre de s'en assurer.

Titinnius partit au grand galop.

Les amis de Cassius suivirent des yeux le cavalier.

Titinnius était bien connu des soldats de Brutus. Aussi, à peine ceux-ci l'eurent-ils reconnu, qu'ils poussèrent de grands cris de joie et s'élançèrent au-devant de lui à fond de train, lui demandant des nouvelles de Cassius, de sorte qu'en un instant Titinnius disparut au milieu de ceux qui l'entouraient.

Le malheur voulut qu'à la distance où Cassius se trouvait du gros de cavalerie qui venait de faire fête à son envoyé, il fût impossible de rien voir ni entendre distinctement, de sorte que Cassius et ses amis crurent que Titinnius était tombé aux mains des soldats d'Octave ; or, comme le gros de cavalerie, un instant arrêté, avait repris sa course et se dirigeait vers l'éminence où attendait Cassius, celui-ci crut qu'il était poursuivi et que ceux-là qui lui apportaient le salut venaient au contraire lui apporter la mort.

Alors Cassius se retira dans une tente abandonnée, y entraînant avec lui un de ses affranchis nommé Pindarus, que depuis la défaite de Crassus, à laquelle, on se le rappelle Cassius avait assisté, il avait gardé près de lui comme on garde du poison dans un anneau, un poignard dans une gaine.

Or, tendant le cou au glaive de l'affranchi :

— Ami, lui dit-il, l'heure est venue de me rendre le dernier office pour lequel je t'ai gardé : la liberté est morte, je ne veux pas lui survivre, frappe.

L'affranchi frappa, et si violemment, que la tête roula séparée du corps.

Puis, effrayé lui-même de ce qu'il avait fait, il s'enfuit et disparut sans que nul pût dire jamais ce qu'il était devenu.

Plus tard, beaucoup crurent que Pindarus avait tué son maître sans en avoir reçu l'ordre ; mais cette opinion demeura toujours à l'état de doute.

Titinnius, qui précédait la cavalerie de Brutus pour annoncer la bonne nouvelle à son général et qui s'était ceint le front d'une couronne de laurier, afin que de loin Cassius vît cet emblème de victoire, arriva sur l'éminence et appela inutilement.

Personne ne lui répondant, il sauta à bas de cheval et se mit à chercher.

En entrant sous la tente dont nous avons parlé et qui avait abrité le drame mystérieux qui venait de se passer entre Cassius et Pindarus, il heurta du pied une tête.

C'était celle de Cassius.

Alors il prit sa couronne, la posa sur le corps de son général, tira son épée et se tua pour se punir lui-même de sa lenteur.

Mais la cause de la liberté n'avait pas encore perdu Brutus, le côté fort et stoïque du parti.

Voyons ce que va devenir Brutus.

Chapitre IX

Avant d'arriver au pied de l'éminence où les soldats envoyés par lui se pressaient autour du corps de Cassius, Brutus connaissait déjà la défaite de son ami.

Mais ce ne fut qu'à une centaine de pas de la tente qu'il apprit sa mort.

Le coup fut violent et fit jaillir des larmes de ses yeux.

À tout moment, les mouvements du cœur de Brutus démentaient cette rude et stoïque philosophie qu'il se vantait de pratiquer.

Il s'avança dès lors à pas lents et tête baissée, ne s'arrêtant que devant le corps mutilé dont on avait rapproché la tête.

Alors il s'agenouilla, et sa douleur s'échappa en sanglots de sa poitrine, tandis qu'à plusieurs reprises il s'écriait :

— Le dernier Romain est mort !

Puis il donna l'ordre d'ensevelir le cadavre et l'envoya dans l'île de Thasos. Il craignait que les funérailles de Cassius, célébrées au camp, n'amenassent le découragement et ne causassent du trouble.

Enfin, cette précaution prise, il réunit les soldats, déplora avec eux la perte de leur général, essaya, non pas de les consoler, mais de les raffermir ; et pour les dédommager de la perte qu'ils avaient faite dans le pillage du camp de Cassius, il leur donna à chacun deux mille drachmes, environ dix-huit cents francs de notre monnaie.

Cette façon d'agir avec eux grandit encore Brutus dans leur esprit, et ils lui rendirent cette justice de reconnaître qu'il était le seul des quatre généraux qui n'avait pas été vaincu.

En effet, Octave avait été vaincu par lui, Brutus.

Cassius avait été vaincu par les soldats d'Antoine.

Et Antoine, qui n'avait pas donné dans le combat, avait été vaincu par la crainte.

Or, rien n'était désespéré, à part l'irréparable perte de Cassius : les deux armées républicaines avaient laissé huit mille hommes à peu près sur le champ de bataille ; mais l'armée des triumvirs avait perdu plus du double.

Seize mille hommes manquant le soir dans les rangs des soldats d'Antoine et d'Octave y faisaient un si terrible vide, que l'armée des triumvirs était tombée dans un complet découragement lorsque, pendant la nuit qui suivit le combat, on annonça à Antoine, qui veillait soucieux sous sa tente, qu'un des esclaves de Cassius, nommé Demetrius, demandait à lui parler.

Il fit un signe et l'esclave fut introduit.

Cet esclave venait, dans l'espoir d'une récompense, raconter à Antoine ce qui s'était passé. Antoine n'y voulait pas croire, tant l'événement lui paraissait heureux et était inattendu.

Mais l'esclave lui montra l'épée et la robe de son maître et appuya ces preuves matérielles de tels détails, qu'Antoine fut bien forcé de croire à la vérité du récit.

Il ordonna qu'à l'instant même la nouvelle de la mort de Cassius fût répandue dans le camp, tout en faisant dire aux soldats que Cassius n'avait pas été tué en combattant, mais s'était tué ou fait tuer après sa défaite, regardant cette défaite comme irréparable.

La nouvelle eut le résultat qu'en attendait Antoine, et dès le matin toute l'armée des triumvirs était debout, armée et présentant la bataille à Brutus.

Mais Brutus, tout en laissant ses troupes sous les armes, refusa le combat ; il se défiait des troupes de Cassius pour deux raisons :

Sa victoire à lui leur avait inspiré de l'envie.

Puis il avait encore d'autres inquiétudes : il avait fait un grand nombre de prisonniers, esclaves et hommes libres. Or, comme on disait que les soldats des triumvirs avaient été sans pitié pour les prisonniers qu'ils avaient faits, un ressentiment implacable s'éleva dans son armée contre ces malheureux ; si implacable que, par manière de transaction, il abandonna les esclaves, qui furent mis

à mort.

Quant aux hommes libres, il leur rendit strictement la liberté afin qu'ils pourvussent eux-mêmes à leur salut.

Au nombre de ceux-ci étaient deux hommes que Brutus avait voulu sauver comme les autres ; par malheur, ils étaient plus étroitement gardés que les autres : c'étaient, l'un un mime nommé Volumnius, et l'autre un bouffon nommé Saculion.

Or, on les amena devant Brutus, ceux qui les amenaient se plaignant que, tout captifs qu'ils étaient, ils se permettaient de railler leurs vainqueurs.

Brutus, occupé des soins qui lui paraissaient plus importants que de corriger deux drôles de cette espèce, ne répondit rien, faisant signe de la main qu'on le laissât tranquille.

Alors, et tandis que Brutus continuait à suivre sa pensée un instant accrochée aux bruits extérieurs mais bientôt rendue à elle-même, Corvinius ouvrit la proposition de battre les deux prisonniers de verges et de les renvoyer tout nus à Octave et à Antoine pour leur faire honte de ce qu'ils avaient besoin, même dans leur camp, de convives et d'amis de cette espèce.

Cet avis fut appuyé et quelques-uns penchaient pour qu'il fût suivi, quand Publius Casca, celui qui avait porté le premier coup à César, envieux de cette faculté qu'avait Brutus de s'isoler au milieu du bruit et de la foule, et de s'absorber en lui-même, prenant la parole :

— Ce n'est point, dit-il, par des jeux ou des plaisanteries qu'il s'agit de célébrer les obsèques de Cassius et de prouver le respect que nous inspire ce grand homme.

Puis, s'adressant à Brutus :

— Brutus, dit-il en parlant assez haut pour le tirer de sa rêverie, c'est à toi de faire voir quel souvenir tu conserves de ton collègue, en punissant ou en sauvant ceux qui osent le prendre pour objet de leur raillerie.

Alors Brutus, levant sur lui son œil calme et doux :

— Pourquoi me demandes-tu mon avis, Casca, dit-il, et ne

fais-tu pas toi-même ce que tu juges convenable de faire ?

Et il rentra aussitôt dans sa pensée, comme un homme qui a des choses plus graves à méditer que celles qu'on lui propose inopportunément.

C'était tout ce que voulait Casca. Il prit les paroles de Brutus comme un acquiescement à la mort de ces deux malheureux, les emmena et les fit périr.

La situation de Brutus, comme on le voit, était inquiétante, mais celle des deux ennemis n'était pas beaucoup meilleure. Réduits à une véritable disette, campés au milieu de marais malsains, trempés par les pluies d'automne qui avaient rempli les tentes de fange et d'eau déjà glacée par un vent du nord, ils apprirent encore que leur flotte venait d'être détruite par celle de Brutus.

La chose était d'autant plus terrible, que leur flotte leur apportait deux choses dont ils avaient grand besoin : des vivres abondants et un renfort considérable d'hommes.

Or, la défaite avait été si complète, qu'il ne s'était sauvé qu'un petit nombre de soldats, et encore, les bâtiments portant les vivres ayant été pris, les hommes qui s'étaient sauvés furent-ils forcés, pour ne pas mourir de faim, de manger les voiles et les cordages de leurs bâtiments.

C'était après avoir subi de telles extrémités qu'ils arrivèrent, plutôt spectres que créatures humaines, annonçant leurs désastres aux triumvirs.

Ce combat naval avait eu lieu le même jour que le combat de terre à la suite duquel Cassius avait été tué.

Par malheur, Brutus ignore que sa flotte avait battu celle de ses ennemis. – Quand une cause est condamnée, tout se réunit pour la pousser à sa perte.

Si, en effet, Brutus eût connu ce résultat, il se serait bien gardé d'accepter la bataille que lui offraient Antoine et Octave, qui ne la lui offraient que parce qu'une bataille était dans leur situation le seul moyen de salut qui leur restât.

Et cependant, la veille du jour où elle fut livrée, un déserteur nommé Claudius passa du camp des triumvirs dans celui des républicains, annonçant la nouvelle de la victoire remportée par la flotte de Brutus ; mais personne ne voulut croire cet homme, et l'on ne permit point qu'il approchât du général.

La nuit arriva et s'étendit, sombre et pluvieuse, sur le camp ; comme d'habitude, Brutus se retira seul dans sa tente et se jeta sur son lit ; mais, à peine y était-il, que si bien éveillé qu'il fût, il vit se dresser à son chevet le même fantôme qui lui était déjà apparu et qui lui avait annoncé qu'il le reverrait à Philippes.

Seulement, cette fois, il ne fit qu'apparaître à Brutus comme une vision et disparut sans avoir prononcé une parole.

Le jour vint. Brutus fit sortir son armée et la rangea en bataille en face de celle des triumvirs.

En ce moment, deux aigles venant l'un d'orient et l'autre d'occident se rencontrèrent au-dessus des deux armées et se livrèrent un combat acharné qui, à l'instant même, attira l'attention de tout le monde et fit régner dans toute cette plaine si bruyante un instant auparavant un silence extraordinaire. Enfin, l'aigle qui était du côté de Brutus céda et prit la fuite.

Cet événement fut regardé comme un mauvais augure.

Ce n'était pas le premier : la veille, l'aigle de la première enseignes avait été couverte d'abeilles, et le matin, un Éthiopien s'étant présenté le premier à l'ouverture du camp avait été massacré.

Soit qu'il fût ébranlé par ces différents présages, soit qu'il craignît la désertion de quelqu'une de ses compagnies, Brutus refusa le combat jusqu'à la neuvième heure du jour, c'est-à-dire jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Tout à coup, un des meilleurs officiers de Brutus, qu'il aimait beaucoup et dans lequel il avait toute confiance, sortit des rangs et alla se rendre à l'ennemi.

Il se nommait Camalatus.

Brutus craignit que cette désertion ne fût d'un mauvais exemple, et il donna le signal de l'attaque, comme il avait fait dans le

premier combat ; il renversa tout ce qui se trouva devant lui, et secondé par sa cavalerie et ses fantassins, qui chargèrent vigoureusement les troupes des triumvirs, il pressa si vigoureusement l'aile gauche, qu'elle plia. Mais son aile gauche à lui ayant, de peur d'être enveloppée par l'ennemi, trop étendu ses rangs, laissa un vide dans le centre ; Antoine, qui cette fois commandait en personne, en profita, y jeta toutes ses forces, brisa cette aile gauche et la mit en fuite. Puis, la voyant dispersée, éperdue, au lieu de la poursuivre, il rallia ses soldats, revint sur Brutus vainqueur et l'enveloppa.

Brutus comprit qu'il était perdu, et dans cette extrémité, dit Plutarque, fit de *la tête* et de *la main* ce que devait faire un grand capitaine et un brave soldat. Mais que pouvait Brutus, dernier défenseur de la République ? La République était condamnée ; il fallut, non pas céder, mais mourir.

C'est là que fut tué le fils de Caton en faisant des prodiges de valeur, au milieu des plus braves de la jeunesse romaine. Accablé par le nombre, brisé par la fatigue, ayant à peine la force de lever le bras pour frapper, il ne voulut pas reculer d'un pas, et criant son nom et celui de son père, il tomba sur un monceau de morts.

Horace, qui combattait à ses côtés, n'eut pas le courage d'en faire autant en voyant l'horrible boucherie ; il fut pris par la peur, jeta son bouclier, son angusticlave et son anneau, les deux derniers objets symboles de sa dignité militaire, et se sauva.

Il avait pour précédent le poète grec Alcée. Mais, disons-le, cela ne lui parut pas une excuse à lui-même. Aussi Carm. VII-2-9 dit-il franchement : « et j'eus le tort d'abandonner mon bouclier. »

Relicta non benè parmula.

Quant à Brutus, il fut sauvé, momentanément du moins, par le dévouement d'un de ses amis nommé Lucilius.

En effet, Lucilius, voyant une masse d'ennemis parmi laquelle étaient des cavaliers barbares ne s'attacher qu'à Brutus, cria tant qu'il le put et comme s'il était Brutus :

— À moi, soldats, à moi ; ralliez-vous à votre général. Je suis Brutus.

Dès lors, tous les efforts se tournèrent contre lui et la joie des assaillants fut grande lorsque l'on vit qu'il se rendait et demandait à être conduit à Antoine.

Il était d'autant plus facile de se tromper à la ruse de Lucilius, qu'il faisait déjà nuit.

Les soldats des triumvirs se réunirent donc autour de leur capture en criant « Brutus ! Brutus ! nous tenons Brutus ! »

Antoine entendit ces cris, sortit de sa tente, où il était rentré pour se reposer un instant, et s'avança au-devant du groupe tumultueux qui annonçait sa présence par ses cris.

Les soldats, de leur côté, instruits que l'on amenait à leur général Brutus vivant, accouraient en foule, les uns le plaignant, les autres indifférents et curieux seulement de le voir, d'autres, enfin, s'étonnant que Brutus eût poussé l'amour de la vie jusqu'à se laisser prendre vivant.

Antoine était de ces derniers.

Il s'était arrêté à une cinquantaine de pas du groupe qui venait à lui, cherchant quel accueil il devait faire à Brutus, quand Lucilius le tira d'embarras en sortant des rangs.

— Antoine, dit-il, personne n'a pris Marcus Brutus et personne ne le prendra vivant. Aux dieux ne plaise que le hasard ait tant de pouvoir sur la vertu ; on le trouvera mort ou vivant encore, peut-être, mais mort ou vif, digne encore de lui-même. Quant à moi, qui me suis joué de ces hommes en leur disant que j'étais Brutus, je t'apporte ma tête et suis prêt à mourir.

Ceux qui entendirent ces mots demeurèrent stupéfaits d'étonnement ; mais quelques soldats furieux tirèrent leurs épées et voulurent se précipiter sur Lucilius.

Antoine les arrêta.

— Compagnons, dit-il, vous êtes irrités de cette ruse de Lucilius, et vous voulez l'en punir parce que vous m'en croyez irrité moi-même ; détrompez-vous, rien ne pouvait m'être plus agréable

que votre erreur puisque vous m'amenez un ami au lieu d'un ennemi. Je ne sais, je vous le jure, comment j'eusse traité Brutus vivant, tandis qu'à Lucilius se dévouant pour son général je tends les bras et dis : Lucilius, veux-tu être mon ami ?

Lucilius, en effet, touché de cette générosité d'Antoine, se jeta dans ses bras et se montra, à partir de ce moment, fort attaché à lui et d'une fidélité à toute épreuve.

Quant à Brutus, débarrassé de ceux qui l'assaillaient grâce à la ruse de Lucilius, il s'était retiré pas à pas comme un lion en retraite, avait traversé une rivière, probablement l'Anguista, et s'arrêtant dans un endroit creux, s'était assis sur une roche avec le petit nombre d'officiers et d'amis qui l'accompagnaient.

Là, élevant les yeux vers le ciel tout resplendissant d'étoiles, il prononça deux vers de la *Médée* d'Euripide. Volumnius nous a conservé le premier :

Jupiter, ne laisse pas échapper à tes regards l'auteur de ces maux.

Volumnius ne s'est point souvenu du second ; mais, le premier nous servant de guide, il n'est point difficile de le retrouver.

C'est d'ailleurs dans le second vers que sont les paroles tant reprochées à Brutus :

Vertu, vain mot ! vaine ombre ! esclave du hasard !
Hélas ! j'ai cru en toi.

Brutus, ensuite, nomma les uns après les autres tous ses amis qui avaient péri sous ses yeux, gémit, soupira. Mais, au souvenir de Flavius et de Labeon, versa des larmes – et cependant Labeon était un simple lieutenant et Flavius le chef de ses ouvriers ; mais c'étaient deux grands cœurs et véritablement romains.

En effet, de tous ceux qui avaient pris part au meurtre de César, Brutus restait à peu près le dernier.

Aussi Shakespeare, dans son merveilleux drame, lui fait dire :

O Julius Cæsar ! Thou art mighty yet !
Thy spirit walks abroad and turns our swords

Into our own proper entrails.

Ô Julius César ! tu es encore tout puissant !
Ton esprit parcourt la terre et tourne nos épées
Contre nos propres entrailles.

En ce moment, un des hommes de la suite de Brutus, un blessé peut-être, eut soif, et voyant Brutus aussi fort altéré, alla jusqu'aux bords de la rivière et puisa de l'eau dans un casque.

Aux premiers pas qu'il fit vers le fleuve, il s'arrêta, disant :

— J'entends du bruit sur l'autre bord.

Alors, tandis que lui ne s'occupait qu'à puiser de l'eau, Volumnius et Dardanus, l'écuyer de Brutus, s'approchèrent de la rivière pour tâcher de découvrir la cause de ce bruit.

Ils revinrent sans avoir rien vu ; mais, en revenant, ils demandèrent s'il restait de l'eau.

— Nous avons tout bu, dit Brutus en souriant, mais on va vous en aller chercher d'autre.

Il renvoya donc à la rivière celui qui déjà y était allé, mais des groupes de soldats appartenant à l'armée des triumvirs avaient déjà traversé la rivière, de sorte que l'homme fut blessé et manqua d'être pris.

On jeta des éclaireurs en avant, mais sans doute les soldats avaient déjà repassé l'eau, car ils ne virent personne.

— Je voudrais bien, dit alors Brutus, savoir si nous avons perdu beaucoup de monde dans la bataille ?

— Rien de plus facile, dit Statyllius, je puis passer le fleuve, visiter dans l'obscurité l'endroit où nous avons combattu et te rapporter une réponse positive.

— Va, dit Brutus, et si tu trouves les choses en bon état, tâche de me le faire savoir.

— J'élèverai ma torche allumée et viendrai aussitôt te rejoindre.

Statyllius partit, pénétra dans le camp, prit un tison à un feu qui brûlait encore et fit le signal convenu.

Mais sans doute quelque mouvement de terrain s'interposait entre lui et Brutus, car Brutus n'aperçut rien.

Vers trois heures du matin, voyant que Statyllius ne revenait point :

— Statyllius est mort ou pris, dit-il, sans quoi il serait déjà de retour.

Et, en effet, Statyllius, en revenant, était tombé dans une patrouille ennemie et avait été massacré.

Alors, la nuit s'avancant toujours, Brutus se pencha à l'oreille d'un de ses serviteurs nommé Clytus et tout bas lui dit quelques mots ; mais Clytus ne lui répondit point ; seulement, des larmes coulèrent de ses yeux et roulèrent sur ses joues.

Voyant cela, Brutus, tirant à part Dardanus, lui parla aussi tout bas.

Puis ensuite, s'adressant en grec à Volumnius, il lui rappela le temps de leurs études savantes et de leurs exercices gymnastiques, s'interrompant tout à coup en tirant son épée et en disant :

— Volumnius, une dernière preuve d'amitié, tiens-moi mon épée !

Mais Volumnius écarta de la main l'épée que lui présentait Brutus.

En ce moment, une voix dit :

— Pourquoi rester plus longtemps ici ? fuyons !

— Oui, en effet, dit Brutus, il faut fuir ; mais, pour fuir, il faut nous servir non pas des pieds, mais des mains.

Alors, embrassant ses amis les uns après les autres :

— Allons, dit-il avec son doux sourire mêlé cette fois d'une teinte de tristesse qui le rendait plus doux encore, je vois avec un inexprimable bonheur que je n'ai été abandonné par aucun de mes amis et que, si j'ai à me plaindre de la fortune, ce n'est que pour ce qui concerne la patrie.

Puis, après un moment de silence, élevant la voix comme s'il parlait, non-seulement pour ses hommes, mais pour les dieux ; non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir :

— Je m'estime bien plus heureux que mes vainqueurs, ajouta-t-il, car je laisse après moi une réputation de vertu que jamais ni leurs armes, ni leurs richesses ne pourront leur acquérir ni leur faire transmettre à leurs descendants, et l'on dira éternellement d'eux qu'injustes et méchants, ils ont vaincu les gens de bien pour usurper une domination à laquelle ils n'avaient aucun droit.

Après quoi il les supplia de pourvoir à leur sûreté, le leur ordonnant au besoin comme leur général.

Puis, se retirant un peu à l'écart avec deux ou trois de ses intimes, au nombre desquels était Straton, qui de son professeur d'éloquence était devenu son ami, il leur exprima sa ferme volonté de mourir et pria Straton de lui tendre son épée.

Straton refusa d'abord ; mais Brutus le supplia tant et avec de si tendres paroles, qu'il y consentit enfin, prit l'épée et la tendit ferme à Brutus, mais en détournant les yeux.

Brutus s'y jeta avec une telle raideur, qu'il se perça d'outre en outre et expira à l'instant même.

Quelque temps après, Messala, l'ami de Brutus, ayant fait sa soumission, étant devenu le familier d'Octave, profita d'un moment de loisir d'Octave pour lui présenter Straton.

— César, lui dit-il les yeux pleins de larmes, voici l'homme qui a rendu à mon cher Brutus le dernier service.

Octave tendit la main à Straton, se l'attacha, et depuis l'eut pour compagnon dans toutes ses campagnes et particulièrement à Actium.

Le lendemain, Antoine visita le champ de bataille, et guidé par quelques soldats, arriva au corps de Brutus, qu'il reconnut parfaitement. Il commanda alors que le corps fût enseveli dans une de ses plus riches cottes d'armes et envoya les cendres du héros à sa mère Servilia.

Bien plus : ayant appris que son ordre n'avait été suivi qu'à moitié et que l'homme chargé de brûler le corps avait gardé pour lui la cotte d'armes, il fit égorger l'homme comme une hécatombe aux mânes de Brutus.

Quant à la femme de Brutus, Porcia, deux auteurs, Nicolas de Damas, contemporain des événements, ami intime du roi Hérode, et Valère Maxime, qui vécut à la fois sous Auguste et Tibère, racontent que, résolue à se donner la mort elle-même en apprenant celle de son mari, mais empêchée par ceux qui l'entouraient, la rude romaine, digne fille de Caton, digne épouse de son mari, prit au feu des charbons ardents et les avala, tenant sa bouche si exactement fermée, qu'elle mourut étouffée en un instant.

Dieu me garde d'être de ceux qui dépouillent l'histoire de ses voiles d'or pour montrer quel est parfois le mensonge de son costume factice et la pauvreté de son costume réel, mais rien n'est moins probable que cette mort de Porcia, contredite par Brutus lui-même.

En effet, dans une lettre écrite de sa main qui par malheur ne s'est pas retrouvée depuis mais qui a été vue par plusieurs contemporains, Brutus reproche à ses amis d'avoir laissé mourir Porcia et de l'avoir abandonnée, lui absent, au lieu de la soutenir et de la consoler pendant son absence.

Selon toute probabilité, Porcia précéda donc Brutus dans la tombe au lieu de l'y suivre.

Une lettre de Cicéron, bien conservée celle-là, vient à l'appui de cette opinion, sans que le nom de Porcia, délicatesse oratoire bien selon l'esprit de Cicéron, soit une seule fois prononcée. Il essaie de consoler Brutus de la perte irréparable qu'il a faite et qu'il compare à celle qu'il fit lui-même en perdant Tullie.

Revenons à Brutus.

Les philosophes raisonneurs à froid et les historiens déraisonneurs patentés ont beaucoup reproché à Brutus cette mort si prompte et surtout si désespérée.

C'est vrai, Brutus avait hâte de mourir ; c'est vrai qu'en mourant, ou plutôt deux heures avant sa mort, Brutus a dit le vers de *Médée* : « Vertu, vain mot, vaine ombre, esclave du hasard ! hélas ! je crus en toi. »

D'abord, on peut dire que le second vers a été amené par le

premier – le second est un blasphème ; au point de vue moderne, le premier était une imprécation au point de vue antique : « Ô Jupiter, ne laisse pas échapper à tes regards l'auteur de ces maux. »

Répondons à cette première accusation.

Brutus avait hâte de mourir – c'est vrai, avons nous dit, mais c'est encore cette vertu de Brutus qui lui donnait cet âpre désir de la mort.

Les cruelles nécessités de la guerre civile avaient été pour lui une incessante torture, une fatalité terrible s'était attachée à lui, âme douce, il était engagé dans le chemin des indispensables cruautés. Il lui avait fallu tuer Antonius qu'il avait si longtemps disputé à Cicéron ; il lui avait fallu affamer Salamine à ce point que cinq sénateurs y étaient morts de faim ; il lui avait fallu voir brûler Xanthe sans pouvoir lui porter secours.

Il n'avait pu ni garder, ni sauver les prisonniers qu'il avait faits dans la première bataille, et il avait dû égorger les esclaves – les troupes menaçaient de l'abandonner – ; et, premier crime de sa vie, pour lutter de promesse avec les offres d'Octave et d'Antoine, il avait dû promettre aux soldats le pillage de Lacédémone et de Thessalonique. Enfin, il lui avait fallu abandonner à Casca, qui les avait égorvés comme des ennemis sérieux, les deux bouffons dont nous avons raconté la mort. On comprendra donc que Brutus avait hâte d'en finir avec la lutte funeste et considérait la mort, sinon comme le temple de la Victoire, du moins comme l'asile du repos.

D'un autre côté, Brutus doute de la vertu. De quoi vouliez-vous qu'il doutât, dans ce siècle de corruption, en voyant les parjures d'Octave et les concessions d'Antoine ? Du crime ? Mais le crime était triomphant à ses yeux dans la personne d'Antoine et d'Octave, tandis que la vertu était vaincue dans sa personne et dans celle de Cassius. Sans compter les souvenirs de Pompée et de Caton. En voyant les dieux si constamment favoriser le meurtre et le pillage, si constamment frapper la clémence, la probité,

en voyant, au moment où rien n'était perdu encore, en voyant Cassius se tuer sur un quiproquo, Brutus devait douter, ou de la vertu, ou des Dieux. Il ne voulut pas être athée, il fut sacrilège, il douta de la vertu.

Joignez à cela les deux apparitions de son mauvais génie, la première fois à Sardes, la seconde fois à Philippes, et vous comprendrez cette hâte de fuir la vie en se réfugiant dans le sein glacé mais calme de la mort.

Octave reparut après le combat. Un Dieu l'avait averti en songe de veiller sur lui, et comme toujours, il fut impitoyable pour les vainqueurs.

Un fils et un père lui demandaient grâce.

— Il y aura grâce de la *trahison* pour celui qui tuera l'autre, répondit-il.

Le fils tua le père ; Octave ordonna que l'on tuât le fils.

— Mais, dit celui-ci, tu avais promis grâce à celui qui tuerait l'autre.

— Grâce comme *traître*, répondit Octave ; aussi je ne te fais pas tuer comme *traître*, je te fais tuer comme *parricide*.

Un autre se contentait de demander la sépulture.

— Les vautours y pourvoient, répondit Octave.

Quant à Antoine, on ne lui reproche d'autre cruauté que d'avoir, comme nous l'avons dit, égorgé sur la tombe de son frère Hortensius qui, sur l'ordre de Brutus, avait mis Antonius à mort.

Chapitre X

Brutus et Cassius morts, le monde restait à partager entre Antoine et Octave.

Nous disons entre Antoine et Octave, car Lépide était déjà mis de côté ou à peu près.

C'était Antoine qui avait eu toute la gloire de la journée de Philippi. Nous avons vu qu'un songe avait prévenu Octave du danger qu'il courait, et qu'Octave, toujours prudent, s'était éloigné du lieu du combat.

C'était donc à Antoine à choisir.

Fastueux comme un satrape, Antoine choisit l'inépuisable Orient, laissant à Octave l'Italie, les Gaules et l'Espagne ruinées, et à Lépide l'infertile Afrique.

Voici ce que chacun avait dans le partage.

Antoine, une royauté facile sur des peuples énervés, des richesses immenses, des voluptés inouïes ; puis, dans les moments où il lui conviendrait de redevenir soldat, une guerre toute populaire à mener à fin, les guerres des Parthes dont César avait esquissé le plan.

Octave avait l'Occident, pauvre, épuisé, à demi barbare, 170,000 vétérans à payer et qui, chacun, avaient la promesse d'un lot de terre et de vingt mille sesterces.

Seulement, dans ce partage est Rome, la ville prédestinée, Rome à qui les douze vautours de Romulus assignent douze siècles d'existence et de domination, et qui n'en a pas encore épuisé huit.

Lépide a le pays des fables et des souvenirs, le berceau d'Annibal, la tombe de Caton.

Suivons Octave, puisque c'est lui dont nous esquissons l'histoire.

Octave était malade ou faisait semblant de l'être : c'était une de ses grandes ressources : malade le jour des batailles, il ne

combattait pas ; malade le jour de l'échéance, il ne payait pas.

Dès lors, amis et ennemis disaient qu'avec une si faible santé, il ne pouvait vivre six mois.

À quoi bon conspirer contre un homme qui dans six mois serait mort ?

Il revenait donc à Rome à petites journées, traîné dans sa litière, rapportant à Rome son trophée à lui.

Antoine avait jeté son propre manteau sur Brutus, avait ordonné qu'il fût enseveli dans sa plus belle cote de mailles, avait puni l'homme qui, chargé de mettre le feu au bûcher, avait enlevé cette cote de mailles, jugeant inutile de faire une pareille dépense pour un mort.

Octave lui avait fait couper la tête de Brutus, et il rapportait cette tête pour la déposer au pied de la statue de César, lui qui, lorsque la chose avait été utile à ses projets, avait porté secours à Decimus Brutus, l'un des meurtriers de César.

Mais c'était un tendre neveu quand sa politique avait besoin d'évoquer le souvenir de son oncle.

En rentrant en Italie, il fut effrayé : les grands chemins étaient couverts de routiers devenus bandits, des bandes de colons dépouillés affluaient vers Rome ; les vétérans soulevés avaient tué un de leurs centurions, ils jetèrent son cadavre devant la litière d'Auguste.

Les porteurs, voyant leur chemin barré ainsi, ne savaient s'ils devaient avancer ou reculer. Le pâle triomphateur tira le rideau de sa litière, et d'une voix faible :

— Passez à côté, dit-il.

La voix était si altérée, le visage si pâle, que les révoltés eux-mêmes eurent pitié.

On disait qu'Octave n'arriverait pas jusqu'à Rome.

Il y entra mourant.

C'est que, comme Antoine, il avait aussi sa guerre à laquelle il voulait réfléchir, la guerre des Pirates.

Sextus Pompée, échappé à la boucherie de Munda, s'était réfu-

gié en Sicile, et là, avec le nom de son père, il avait reconstruit la piraterie détruite par son père ; son premier soin, après s'être assuré de la Sicile, avait été de prendre la Sardaigne, et, un pied sur chacune de ces îles comme le colosse de Rhodes, il dominait la mer.

C'était un hardi pirate que ce jeune Sextus, plein de poésie et, si l'on peut lui appliquer un mot tout moderne, plein de pittoresque, sans autre patrie que ses vaisseaux. Africain ou Espagnol aussi bien que Romain, portant un nom demeuré le plus illustre et le plus populaire après celui de César, il s'habillait non pas de pourpre, comme ses rivaux, mais d'une tunique et d'un manteau couleur des vagues azurées de la Méditerranée, et se faisait appeler *fils de Neptune*.

On se rappelle l'affiche qu'il avait fait poser sur les murs de Rome au moment des proscriptions.

Octave, Antoine et Lépide avaient promis *cent mille* sesterces à quiconque tuerait un proscrit.

Sextus en faisait offrir *deux cent mille* à quiconque le sauverait.

En attendant, il interceptait les blés d'Afrique et d'Égypte, de sorte que l'Italie mourait de faim.

Nous avons expliqué dans notre étude sur César comment toutes les terres de l'Italie étaient converties en pâturages et comment, de la Gaule cisalpine à Rhegium, on ne récoltait pas le dixième de blé nécessaire à sa consommation.

C'était le cas pour Octave d'être plus malade que jamais.

Seulement, il appela au chevet de son lit deux grands médecins pour le genre de maladie dont il était atteint.

Agrippa, son glaive.

Mécène, sa pensée.

Nous avons dit comment Octave avait rencontré Agrippa, s'était lié avec lui, l'avait ramené de Rome, et quoique de basse extraction, en avait fait sa main droite.

Fils d'usurier, petit-fils d'un marchand de farine, Octave n'y regardait pas de si près.

Il avait deviné dans Agrippa le soldat invincible, l'âme des bons et salutaires conseils.

Quant à Mécène, ce n'était pas un héros, celui-là, comme Auguste, il n'avait même aucune des qualités qui les font ; tout au contraire d'Agrippa, d'une famille riche et ancienne – elle descendait, disait-on, des rois étrusques –, il avait tous les défauts que donnent le patriciat et la richesse.

Sous des apparences de mollesse, il cachait une pensée infatigable, un jugement d'une justesse et d'une finesse extrêmes, une grande connaissance des hommes, et cet admirable sentiment des convenances dont les parvenus – et Octave était un parvenu – sont encore plus jaloux que les princes d'ancienne race. Merveilleusement habile à corrompre et à séduire, ce fut le plus profond diplomate des temps antiques. Préfet de police, ayant le goût des détails, il appliqua son imagination à suivre le Sénat dans toutes ses intrigues, les conspirateurs dans tous leurs complots, les comices dans toutes leurs brigues ; mauvais poète, mauvais prosateur, faux de goût quand il composait lui-même, il devenait un admirable appréciateur, soit qu'il s'agît de critiquer ou d'applaudir, lorsqu'il jugeait. Aucun des génies du temps ne lui échappa, pas même Horace, son ennemi mortel, qui commença par le déchirer à belles dents et qui finit par l'applaudir à tout rompre. Il y gagna deux choses : son nom devint la symbolisation du protectorat élevé, et il fit à Auguste, non-seulement un règne glorieux, mais glorieusement chanté. Enlevez à Auguste Mécène, Mécène emporte avec lui Virgile et Horace, et alors Auguste n'est plus qu'Octave, dont Tacite ne dit que quelques mots, dont Suétone ne dit pas grand bien, et dont Appien dit beaucoup de mal.

Il n'y a pas de grand empereur sans grand poète, point de héros sans apologie, point de demi-dieu sans apothéose.

Mécène, l'homme dont parle Sénèque, qui restait au lit jusqu'au soir, qui marchait entre deux eunuques, qui siégeait à la place d'Auguste dans une robe flottante et sans ceinture, reproche

déjà fait à César, avait suivi Octave à Philippes, ne s'était pas couché de trois jours, était resté armé quarante-huit heures, et placé entre le danger et Octave, avait rendu compte à Octave de toutes les phases de la bataille.

Puis, après la bataille, il avait recueilli Messala et Ælius Lamia, les deux compagnons d'armes d'Horace, avait fait conserver son commandement à Messala, et s'était engagé à faire nommer le second préteur dans l'année même.

Ce courtisan femmelette, cet humble serviteur qui ne voulut jamais s'élever au-dessus du rang de chevalier, était-ce bien le même homme qui, lorsque Octave, sur son siège de triumvir, se laissait aller à l'enivrante luxure du sang, ne pouvant arriver jusqu'à lui, écrivait sur ses tablettes : *te lèveras-tu, enfin, bourreau !* et lui jetait ostensiblement, publiquement cette injonction, à laquelle il donnait la force d'un ordre et non la forme d'une prière.

Voilà les deux médecins qui étaient assis au chevet d'Auguste. Nous avons dit quelle était la maladie. La maladie, c'était l'Italie affamée, c'était la mer sillonnée par les pirates, c'étaient les vétérans à payer.

On commença par décider que l'on paierait aux vétérans le plus que l'on pourrait ; il fallait avant tout une armée. Antoine avait entraîné à sa suite les cinq sixièmes de ceux qui avaient combattu avec lui et Octave à Philippes.

Or, il n'était pas difficile de deviner que, de même que Pompée et César n'avaient pas pu se partager le monde, il faudrait bientôt que l'un des deux, Antoine ou Octave, donnât sa part à l'autre.

Octave vaincu par Antoine ou Antoine vaincu par Octave, le vainqueur avalait Lépide par-dessus le marché.

Octave dépouilla donc les temples, chassa les propriétaires, écrasa les citoyens.

Mais tout cela payait à peine la moitié de ce qu'il devait aux vétérans.

Il se trouva alors entre cette multitude de dépouillés et cette

foule de créanciers ayant reçu des à-compte.

Or, chacun sait cela, rien de doux comme le créancier qui craint de tout perdre ; rien de féroce comme le créancier à moitié payé.

Il ne fallait qu'une circonstance pour mettre le feu à l'Italie.

Cette circonstance se présenta.

On se rappelle Fulvie.

Fulvie, cette veuve de Clodius qui faillit embraser Rome avec le bûcher de son premier mari, cette femme du proscriptionnaire Antoine qui avait ses proscriptions à elle et à laquelle son mari renvoyait les têtes qu'il ne connaissait pas.

Elle avait, par ordre des soldats, marié, à la suite des proscriptions, sa fille, la fille de Clodius, avec Octave.

La mariage n'avait jamais été consommé, c'est vrai.

Eh bien, Fulvie était agitée de deux sentiments :

Elle était jalouse d'Antoine, qui faisait en Orient toutes sortes de folies que nous allons dire.

Ce qui ne l'empêchait pas, disait la chronique scandaleuse de Rome, d'avoir pour son beau-fils une tendresse qui dépassait les sentiments d'une belle-mère.

Or, Octave, le restaurateur des mœurs romaines, comme on l'appela, fort débauché lui-même, comme nous le prouverons, savait admirablement résister à ses appétits charnels, qui ne furent jamais bien grands, quand sa faiblesse pouvait nuire à ses intérêts.

D'ailleurs, Fulvie pouvait être encore belle, mais elle n'était plus jeune. Clodius avait été tué il y avait dix ans ; supposez qu'elle eût eu vingt-six ans à l'époque de la mort de son mari, cela lui faisait ses trente-six ans bien comptés dans un pays où les femmes sont nubiles à dix. Octave n'eut donc pas même le mérite de Joseph.

Lucius Antonius, troisième frère d'Antoine, et Fulvie appelèrent à eux les mécontents – les mécontents vont toujours à ceux qui les appellent –. Fulvie et Lucius Antonius promettaient monts

et merveilles. Ils réunirent deux ou trois légions que Fulvie passa en revue l'épée au côté.

Mais, au moment d'en venir aux mains, Fulviens et Octaviens, qui ne voyaient guère que des coups à recevoir, déclarèrent qu'ils voulaient juger le différend, non pas l'épée à la main, mais à l'amiable.

Et ils assignèrent aux deux plaideurs à main armée la ville de Gabie pour y rendre leur sentence.

Mais Fulvie et Antonius ne prirent pas l'assignation au sérieux ; ils envoyèrent paître le *sénat botté*.

Le sénat botté se fâcha.

L'armée préludait à ce grand drame, drame sanglant, ne comptant je ne sais combien d'actes, et que l'on appela depuis *les Pré-toriens*.

Octave, au contraire, se rendit docilement au désir de l'armée et profita du moment où ses ennemis étaient de mauvaise humeur pour les embaucher dans son parti.

Lucius Antonius, abandonné de la majeure partie des siens, s'enferma avec ceux qui lui étaient restés fidèles et les gladiateurs que le sénat lui avait donnés à Pérouse.

Octave, ou plutôt Agrippa, l'y assiégea, bloqua la ville et lui fit souffrir une telle famine, que force lui fut de se rendre.

La ville fut brûlée, tous les chefs égorgés, à l'exception de Lucius Antonius, et l'on allait étendre l'exécution aux simples légionnaires, ce qui était un moyen pour Octave d'avoir quittance de ce qu'il restait leur devoir, quand ses propres soldats prirent entre leurs bras ceux qu'ils venaient de combattre et qui étaient au bout du compte leurs vieux compagnons des guerres césariennes, et les sauvèrent de la vengeance d'Octave.

Trois cents chevaliers avaient été égorgés le jour anniversaire des ides de mars : c'était un holocauste aux mânes de César.

Fulvie mourut de rage, laissant à Antoine une lettre à moitié effacée par ses larmes.

Mais Antoine, qui se déguisait cinq ans auparavant en mes-

sager afin de surprendre Fulvie, comme Henri IV se déguisait en postillon pour suivre Madame de Condé, était trop occupé d'amours nouvelles pour s'occuper de si vieilles amours.

Voyons un peu ce qu'il faisait, ou plutôt ce qu'il avait fait, en Orient.

Les vingt mille sesterces, ou les cinq mille drachmes, ou les quarante mille cinq cents francs qui avaient été promis aux vétérans à Philippes l'avaient été aussi bien par Antoine que par Octave, de sorte que, de même qu'Octave était obligé de trouver de l'argent, il fallait que de son côté Antoine en cherchât.

Ce fut d'abord aux Grecs qu'il s'adressa, et c'était tout simple, puisqu'il était en Grèce. Mais ce fut sans dureté et sans exigence ; c'est qu'Antoine, grand rhétoricien, grand phraseur, orateur au style asiatique et ampoulé, aimait les Grecs de son époque, ampoulés comme lui ; aussi commença-t-il par encourager et écouter les disputes des rhéteurs et des gens de lettres ; il rendait la justice avec équité et douceur, s'intitulant l'ami des Grecs et surtout des Athéniens, auxquels, loin de les mettre à contribution, il fit des présents considérables ; ce que voyant les Mégariens, ils l'invitèrent à venir voir chez eux ce qu'ils avaient de curieux à voir.

Antoine y alla.

Les Mégariens s'étaient fort engagés. Antoine avait vu tant de choses, qu'il fallait qu'une chose fût fort belle pour attirer son attention, aussi ne mesura-t-il le temple d'Apollon Pythien qu'avec l'intention de l'achever, et lorsqu'on lui demanda comment il trouvait le palais :

— Petit, répondit-il, et menaçant ruine.

Et il offrit aux Mégariens de leur rebâtir leur palais, comme il avait offert de leur achever leur temple.

Antoine offrait toujours, seulement il oubliait facilement ce qu'il avait offert, et quand il n'oubliait pas, il avait souvent offert si facilement, qu'il ne savait comment tenir.

Il laissa Lucius Censorinus gouverneur de la Grèce et chargé

d'acquitter tous ses engagements, puis il passa en Asie.

C'était là la terre promise.

Aussi Antoine entraînait-il joyeusement.

Il avait auprès de lui un certain Anaxagore, joueur de guitare, un certain Xathus, joueur de lyre, et un certain baladin nommé Mithrodore. C'étaient ses trois bouffons.

Après eux, venait une troupe de farceurs asiatiques qui, par leurs grossières plaisanteries, laissaient bien loin derrière eux les coquins de la même espèce qu'il avait amenés d'Italie : voyant l'exemple donné par le général, les chefs l'imitaient : c'était à qui aurait ses mimes, ses chanteurs et ses comédiens.

Son entrée à Éphèse fut surtout la merveille du genre. Son avant-garde se composait de trois cents femmes déguisées en bacchantes et d'autant de jeunes gens vêtus en faunes et en satyres, si bien que l'on ne voyait par toute la ville que thyrses couronnés de lierre, si bien que par toute la ville on n'entendait que le son des flûtes, des chalumeaux et des autres instruments. On eût dit Thèbes la Béotienne au moment où Sophocle la montra aux Athéniens dans *Œdipe roi*, pleine tout à la fois d'encens, de cris de joie et de sanglots.

Mais, au milieu de tout cela, Antoine n'était pas méchant.

Il était avide et déprédateur, voilà tout ; aussi quelques-uns l'appelaient-ils le Bacchus bienfaisant et doux ; il est vrai que d'autres, par opposition, et c'était le plus grand nombre, l'appelaient Bacchus *Omestes* ou Bacchus *Agrionien*, c'est-à-dire le Bacchus auquel on immole des hommes ou le Bacchus sauvage.

Et, en effet, c'était un capricieux maître que celui auquel était échue l'Asie ; il oubliait parfois que les personnes fussent vivantes, et il se portait l'héritier de leurs biens comme si elles eussent été mortes. À Magnésie, un de ses cuisiniers lui ayant servi un excellent dîner, il lui donna en récompense une fort belle maison que l'on voyait des fenêtres de la salle à manger, sans s'inquiéter à qui appartenait cette maison ; enfin, il imposa aux villes déjà ruinées un second tribut, ce qui lui fit dire par l'orateur Hybrias,

qui défendait près de lui les intérêts de l'Asie :

— Si tu as le pouvoir de nous imposer deux tributs par an, tu as donc aussi celui de nous donner deux étés et deux automnes.

Il est vrai que l'Asie venait de payer deux cent mille talents, quelque chose comme onze cents millions.

Antoine ignorait lui-même les sommes effroyables qu'il avait reçues et dévorées, de sorte que lorsqu'on lui en mit le chiffre sous les yeux, il en fut effrayé lui-même et s'écria :

— Ce n'est pas moi qui ai touché tout cela.

Ce à quoi le même Hybrias répondit :

— Si tu n'as point reçu les sommes énormes que nous avons payées, réclame-les à ceux qui les ont reçues ; mais si, les ayant reçues, tu les a dépensées, alors nous sommes perdus sans ressource.

Et notez que tout cet argent était destiné à la guerre des Parthes, et qu'avant que la guerre fût commencée, l'argent avait disparu.

Restait un empire qui n'avait encore rien payé, c'était le royaume d'Égypte. Il est vrai qu'il était plutôt sous la protection que sous la domination de l'empire romain.

Mais on donna à Antoine une idée qu'il saisit avec empressement.

Cléopâtre, cette ancienne maîtresse de Sextus Pompée et de César, César mort à l'instigation de Sextus Pompée, probablement avait aidé Brutus et Cassius dans leur guerre contre Antoine et César.

Cette idée qu'on donnait à Antoine était de faire venir Cléopâtre à Tarse pour lui rendre compte de sa conduite.

Si elle venait, elle était aux mains d'Antoine, qui la rançonnait à son loisir.

Si elle refusait, Antoine lui déclarait la guerre et ne faisait qu'une bouchée d'Alexandrie.

Il envoya Dellius porter à la reine d'Égypte l'ordre de se rendre à Tarse, en se tenant prêt à marcher sur Alexandrie si elle refu-

sait.

Mais bientôt il reçut l'avis que Cléopâtre ne faisait aucune difficulté et se rendait à ses ordres.

Seulement, pour éviter les fatigues d'un voyage de terre, elle remontait le Cydnus.

Chapitre XI

Nous avons dit qu'Antoine avait envoyé un messager à Cléopâtre pour lui donner l'ordre de venir lui rendre compte de sa conduite à Tarse.

Ce messager se nommait Dellius.

C'était un homme habile. Il n'eut pas plutôt vu Cléopâtre, il n'eut pas plutôt causé avec elle, qu'il comprit qu'avant de combattre, Antoine était vaincu.

Dellius résolut de se faire l'ami de la reine d'Égypte.

Il la pria de se rendre aux ordres d'Antoine. Mais, ouvrant l'*Illiade*, il lut à Cléopâtre, dans cette belle langue grecque qui était sa langue maternelle – d'ailleurs Cléopâtre parlait sept ou huit langues –, il lut à Cléopâtre les vers du xiv^e chant, où Junon, s'apprêtant à endormir Jupiter sur le mont Ida, va emprunter sa ceinture à Vénus.

Cléopâtre comprit le conseil et le reçut avec un sourire. Elle avait fait l'essai de sa beauté déjà sur César et sur un fils de Pompée. Quelques-uns disaient même sur les deux. Elle connaissait Antoine, ses instincts brutaux, ses passions sensuelles ; elle avait vingt-huit ans, c'est-à-dire l'âge où la beauté de la femme est dans tout son éclat, son esprit dans toute sa force ; elle prit avec elle de riches présents, des sommes d'argent immenses ; elle prit avec elle surtout sa beauté contestable, mais sa grâce incontestée.

Les ordres d'Antoine étaient précis, elle devait venir sans perdre une minute. Elle se moqua des ordres d'Antoine. Ses amis lui disaient :

— Hâtez-vous ; vous vous perdez en restant. Et elle restait.

On eût dit la magicienne Circé, sûre du pouvoir de son art.

Il lui fallait le temps de faire son spectacle, de préparer sa mise en scène, comme on dirait de nos jours.

Nos lecteurs connaissent déjà Cléopâtre : la femme qui s'introduisait dans le palais d'Alexandrie et qu'Apollodore déposait aux

pieds de César, roulée dans un tapis, était petite de taille. C'était une nymphe plutôt qu'une déesse, une grisette plutôt qu'une reine.

Il s'agissait de surprendre Antoine et de le conquérir, en quelque sorte, par tous les sens.

Enfin, Antoine apprit que Cléopâtre remontait le Cydnus et s'approchait de Tarse.

Antoine dressa son trône, ou plutôt son tribunal, sur le bord du fleuve ; il voulait l'interroger publiquement, publiquement punir tant d'audace.

Il était en train de rendre la justice, lorsque, tout à coup, un grand tumulte se fit autour de lui.

Des gens accouraient tout essoufflés des bords du fleuve, parlaient avec cette multiplicité de gestes familiers aux orientaux, montraient l'horizon et paraissaient préoccupés d'une chose inouïe.

Antoine demanda ce qui se passait.

— Vénus Astarté, lui répondit-on, vient visiter Bacchus pour le bonheur de l'Asie.

Cela n'expliquait rien à Antoine.

Mais une curiosité si grande se répandit dans la foule, que tout l'auditoire d'Antoine se dispersa, chacun courant soit vers sa maison, pour prévenir sa famille du grand événement, soit vers l'endroit indiqué.

Antoine se trouva seul sur son tribunal.

Qui pouvait produire cette solitude autour du tout-puissant proconsul ?

Antoine allait le savoir.

Au milieu des chants, dans un nuage de parfums, s'avancait une galère dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les rames d'argent. Sous un pavillon tissu d'or, Cléopâtre-Vénus était couchée, vêtue d'habillements splendides ; de jeunes enfants à moitié nus, tels que les peintres peignaient les amours, la rafraîchissaient sur sa couche avec de longs éventails de plumes

de paon et d'autruche. Cent femmes, toutes parfaitement belles, vêtues les unes en Néréïdes, les autres en Grâces, se tenaient, celles-ci au gouvernail, celles-là aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées des parfums que l'on brûlait sur la galère et couverts d'une foule immense qui suivait la reine d'Égypte, non point par ses ordres, mais de sa propre volonté, pour la voir et pour l'admirer.

Antoine, debout sur son tribunal, embrassait du regard tout l'ensemble du spectacle mais sans rien distinguer encore. Peu à peu, chaque objet s'isola et ses yeux se fixèrent sur la galère, centre de tous ces immenses mouvements.

Une fois arrêtés sur Cléopâtre, les regards d'Antoine ne purent plus se détacher d'elle.

Comme tous les barbares – et Antoine était une espèce de barbare –, Antoine se laissait prendre par les yeux.

Avant que Cléopâtre lui eût parlé, il était pris.

On lui montra Antoine ; elle le regarda, puis continua de causer avec Charmion, sa confidente.

On jeta un pont couvert d'un magnifique tapis qui conduisait de la galère au rivage.

Cléopâtre se souleva avec peine, et marchant mollement, comme si marcher était une trop grande fatigue pour elle, elle gagna le rivage appuyée au bras d'une de ses femmes.

Sur le rivage, elle trouva un messenger d'Antoine qui l'invitait à venir souper avec son maître ; mais elle refusa, disant qu'elle aimait mieux le recevoir dans le palais qu'elle s'était fait préparer.

Puis elle continua son chemin sans s'enquérir davantage si Antoine viendrait ou ne viendrait pas.

Antoine vint.

Antoine fut ébloui.

Cléopâtre savait se faire de tout ce qui l'entourait un cadre admirable.

Cette salle où elle reçut le proconsul était d'une magnificence

inouïe, même pour cet homme qui croyait avoir vu toutes les magnificences de l'Orient.

On passa de cette salle dans celle du festin.

Une main magique avait semé les lumières partout. La flamme éclatait en chiffres mystérieux, en figures bizarres. C'était le rêve d'un poète d'Orient devenant une réalité.

Antoine resta jusqu'au jour sur le lit du festin, savourant des vins inconnus, des mets dont il ne savait pas même les noms.

Il quitta Cléopâtre en l'invitant à son tour à venir souper avec lui, et cette fois elle accepta.

Antoine envoya chercher tous les conseillers qu'il pouvait y avoir en matière pareille : mimes, bouffons, cuisiniers, décorateurs, mais il reconnut bientôt son impuissance.

Le soir, il l'avoua, railla lui-même la mesquinerie et la grossièreté de son festin, et se mit aux genoux de Cléopâtre pour recevoir les chaînes de son vainqueur.

Cléopâtre, de son côté, avait, dans ces deux entrevues, étudié à fond Antoine ; elle avait reconnu le soldat marse aux grossières plaisanteries, et elle était descendue de son trône de déesse pour se mettre au niveau de son esprit.

Antoine rentra chez lui fou d'amour.

Alors, oubliant Rome, Octave, Fulvie, la guerre des Parthes, oubliant tout pour aimer, il suivit Cléopâtre en Égypte.

Elle rentra à Alexandrie tenant le lion en laisse.

C'était sa manière de triompher à elle.

Alors commença cette *vie inimitable* racontée par Plutarque.

Entièrement soumis au pouvoir de l'enchanteuse, qui, tandis que les rois ses prédécesseurs avaient à grand'peine appris l'Égyptien, parlait, elle, l'Éthiopien, le troglodyte, l'hébreu, l'arabe, le syrien, le mède, le grec et le latin, redevenu jeune près de sa jeune maîtresse qui, de son côté pour son imperator s'était faite bacchante, nous dirions vivandière, tous deux passaient des jours de folle ivresse, chassant, jouant, buvant ; puis, le soir, le proconsul et la reine s'habillaient en esclaves, couraient les rues

d'Alexandrie, frappaient aux portes, insultaient les bourgeois, battaient, étaient battus et rentraient rians et plus amoureux, Antoine du moins, chaque matin.

Le jour, on voguait sur le lac, on allait à Canope, on tirait de l'arc, exercice auquel excellait Antoine, on pêchait à la ligne, art qu'il connaissait moins.

Aussi un jour s'impatientait-il de ne rien prendre et ordonna-t-il à un plongeur de se procurer deux ou trois poissons vivants et d'aller entre deux eaux les attacher à son hameçon.

Trois fois de suite, le liège s'enfonça, et à chaque coup Antoine tira sa ligne et pêcha un hareng saur.

Cette fois, le plongeur de Cléopâtre avait gagné de vitesse le plongeur d'Antoine.

Antoine avait bonne envie de se fâcher.

Mais, de sa voix douce comme un chant, mélodieuse comme un luth, Cléopâtre lui dit :

— *Imperator*, laisse-nous la ligne, à nous qui régnons du Phare à Canope, ta chasse à toi, c'est de prendre des villes, des rois et des royaumes.

Au milieu de ces plaisirs, deux coups de foudre vinrent réveiller Antoine.

Il apprit que Labienus, l'ancien lieutenant de César, tenant le parti d'Octave chez les Parthes, subjuguait à la tête de ces derniers toutes les provinces, depuis l'Euphrate et la Syrie jusqu'à la Lydie et à l'Ionie.

Alors, comme un dormeur qui sort d'un long sommeil, comme un buveur qui sort d'une profonde ivresse, il reprit le commandement de son armée et s'avança jusqu'en Phénicie.

Là, il apprit les affaires de Rome, la révolte de Fulvie, puis bientôt après sa mort à Sicone.

Cette mort dénouait tout ; elle rendait facile la réconciliation d'Antoine avec Octave.

Antoine mit le cap sur l'Italie, conduisant à sa suite une flotte de deux cents navires.

Il débarqua à Brindes.

Antoine était décidé à combattre s'il le fallait, mais les soldats ne se souciaient pas d'une guerre sérieuse. Ils avaient déjà marié Octave avec Clodia, fille de Fulvie, et, quoique le mariage eût mal tourné, ils décidèrent qu'ils donneraient un dénouement pareil à cette nouvelle prise d'armes.

Cette fois, ce fut Antoine qu'ils marièrent avec Octavie, sœur d'Octave.

Nous disons sœur à tort ; Octavie n'était que demi-sœur : sœur consanguine.

Aînée d'Octave de cinq ou six ans, c'était la fille de la première femme d'Octavius, Ancharia ; elle avait été mariée à Marcellus, qui venait de mourir, et en avait un fils.

Ce fut ce fils qu'illustra un hémistiche de Virgile :

Tu Marcellus eris.

Tous deux, Octave et Antoine, acceptèrent l'arrangement : chacun avait, de son côté, une lourde affaire sur les bras et dont il désirait se débarrasser.

Octave avait la guerre des pirates, Antoine avait la guerre des Parthes.

Mais le peuple romain était un singulier peuple, plein de caprices et de fantaisies ; Sextus Pompée l'affamait, et il aimait Sextus Pompée.

Ce peuple était-il assez artiste pour être pris par le pittoresque de cette figure ?

Le fait est qu'après avoir réconcilié Octave avec Antoine, ils voulurent réconcilier Octave et Antoine avec Sextus.

Sextus, nous l'avons dit, était devenu une puissance ; la douceur – voyez notre étude sur César – avec laquelle Pompée avait traité les pirates avait ménagé l'empire de la mer à son fils. La ville principale des corsaires soles, en Cilicie, était devenue Pompéiopolis : pendant la guerre civile, Pompée leur avait dû la supériorité de sa marine ; seulement il avait fait la faute de mettre

la flotte sous les ordres de deux généraux de terre, Domitius et Bibulus, qui n'en avaient tiré aucun parti.

Il n'en avait point été ainsi du jeune Sextus ; nous avons dit comment il s'était fait fils de Neptune et en cette qualité roi de la mer ; nous avons dit comment, encore maître de la Sicile et de la Sardaigne, il sillonnait la Méditerranée avec deux mille vaisseaux ; nous avons dit enfin comment il affamait Rome.

Mais c'était un grand cœur avant tout, pitoyable et aventureux : quand, après les troubles de Pérouse, Fulvie avait fui avec la mère d'Antoine, Sextus, toujours prêt à accueillir les proscrits, de quelque parti qu'ils fussent, les avait admirablement accueillis.

Antoine ne fit donc aucune difficulté de traiter avec lui.

Quant à Octave, c'était son intérêt.

On fixa une conférence sur la pointe du cap Misène, à l'endroit où, pareil à un fer de lance, il s'élançait dans la mer.

Antoine avait sa flotte à l'ancre d'un côté du cap.

Sextus avait sa flotte à l'ancre de l'autre côté.

L'armée d'Octave était en bataille sur la terre ferme.

Là, on convint d'un nouveau partage.

Octave gardait l'Occident.

Antoine gardait l'Orient.

Lepidus, l'Afrique provisoirement, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on la lui reprit.

On accordait à Sextus la Sardaigne et la Sicile, à la condition qu'il n'accueillerait plus les proscrits et purgerait la mer des pirates.

C'était lui demander de se tuer lui-même.

Octave, Antoine et Lépide, en échange, rendraient aux proscrits le quart de leurs biens.

Conditions tout simplement inexécutables.

Les biens immobiliers étaient partagés.

Quant à l'argent, il était non-seulement partagé, mais dépensé, non point par Octave peut-être, mais à coup sûr par Antoine et Lepidus.

Sur cette condition, Sextus fut intraitable. C'était la seule porte honorable par laquelle il pût sortir de ses anciens engagements.

Il s'obligeait en outre à envoyer du blé en Italie, et cela, en quantité suffisante pour la nourrir.

Les conditions arrêtées, le traité signé, les trois maîtres du monde s'invitèrent mutuellement à souper.

Comme chacun voulait avoir l'honneur du premier repas donné, on tira au sort.

Le sort favorisa Sextus.

— Où soupera-t-on, demanda Antoine ?

— Là, répondit Sextus en montrant sa galère amirale à six rangs de rames, car c'est la seule maison paternelle que l'on ait laissée à Sextus.

Antoine se mordit les lèvres ; le sarcasme lui arrivait en pleine visage, à lui qui habitait à Rome la maison du grand Pompée.

L'invitation acceptée, Sextus fit assurer la galère sur ses ancres et jeta un pont du promontoire de Misène à son bord.

Au milieu du repas, au moment où les convives échauffés par le vin raillaient Antoine sur ses amours avec Cléopâtre, le pirate Ménas s'approcha de Sextus, et se penchant à son oreille :

— Veux-tu, lui dit-il, que je coupe les câbles des ancres et que je te donne non-seulement la Sicile et la Sardaigne, mais l'empire romain.

Sextus pâlit.

— Il fallait le faire sans me le dire, répondit-il.

— Et maintenant ?

— Maintenant, dit-il avec un soupir, il est trop tard, contentons-nous de la fortune présente, et ne violons pas la foie jurée.

Et après avoir été fêté à son tour par Antoine et Octave, il retourna en Sicile.

Supposez que Sextus ait accepté la proposition de Ménas au lieu de la refuser.

Octave et Antoine aux mains de Sextus, Sextus maître du monde, qu'arrivait-il du monde ?

L'abîme du doute est ouvert au-dessous de ces quelques mots.
C'est à donner le vertige à l'histoire.

Chapitre XII

Le traité conclu entre Octave et Antoine, Antoine revint à Rome avec Octave devenu son beau-frère après avoir été son beau-fils.

Là, Octave se sacra prêtre de César – César avait été nommé dieu.

C'était un accord touchant, une alliance à ramener les plus inquiets.

Seulement, une ombre obscurcissait cette bonne harmonie.

Dans les divers combats, dans les jeux, quels qu'ils fussent – combats de cailles ou de coqs – ces sortes de combats étaient forts en vogue à Rome, jeux d'adresse ou de hasard, Octave était joueur comme les dés eux-mêmes, Antoine avait toujours le désavantage.

Non-seulement Antoine était profondément blessé de cette supériorité, mais ce qui jetait le plus d'amertume en son âme, c'est qu'il avait près de lui un devin égyptien qui ne laissait pas échapper une occasion de lui faire remarquer cette supériorité du génie d'Octave sur le sien.

Cet homme, soit qu'il voulût plaire à Cléopâtre, soit qu'il lui parlât avec sincérité, allait sans cesse lui répétant :

— Toute grande et éclatante que soit la fortune d'Antoine, elle s'éclipse devant celle de César. Éloigne-toi de ce jeune homme le plus que tu pourras. Ton génie redoute le sien. Fier et haut lorsqu'il est seul, il perd devant celui de César toute grandeur et devient faible et timide.

Ces avertissements répétés décidèrent Antoine. Il prit pour prétexte de quitter Rome pour sa guerre des Parthes, et laissant ses affaires aux mains de César, il quitta l'Italie, emmenant en Grèce sa femme Octavie, dont il avait une fille.

Il s'arrêta à Athènes pour y passer l'hiver.

Là, il reçut des nouvelles de Ventidius, auquel il avait confié

la conduite de la guerre parthique.

Ces nouvelles étaient excellentes. Ventidius avait battu l'ennemi.

Labienus, l'ancien lieutenant de César, et Pharnapatès, le plus attaché des généraux de ce fameux roi Orode avec lequel nous avons fait connaissance à propos de Crassus, étaient restés parmi les morts.

Cette nouvelle causa une si grande joie à Antoine, qu'il en donna un grand repas aux Athéniens.

Le lendemain de ce repas, il présida lui-même aux exercices gymnastiques, et laissant chez lui toutes les marques de sa dignité, il se rendit au gymnase vêtu d'une longue robe, chaussé de pantoufles à la Grecque et tenant à la main la verge que les juges avaient l'habitude de porter, de sorte que, lorsque les jeunes gens avaient combattu, c'était lui qui les séparait.

Au moment où il quitta Athènes pour se rendre à l'armée, il prit une couronne faite des branches de l'olivier saint, et pour obéir à un oracle rendu, il alla, pour l'emporter avec lui, puiser dans un vase de l'eau d'une fontaine qu'à cause de son intermittence on appelait la fontaine de Clepsydre.

Pendant le voyage, il reçut un nouveau courrier de Ventidius. Il avait battu les Parthes une seconde fois.

Le fils du roi qui était entré en Syrie, Pacorus – vous vous rappelez encore ce nom, n'est-ce pas, chers lecteurs –, avait été tué dans l'action.

C'était la revanche prise par les Romains de la défaite de Crassus.

Les Parthes, battus une troisième fois, furent obligés de se renfermer dans la Médie et la Mésopotamie.

Ventidius les eût bien poursuivis, mais il craignait la jalousie d'Antoine. Il se contenta en conséquence d'aller assiéger dans Samosate Antiochus, roi de Commagène.

Antiochus offrit mille talents, plus de cinq millions de notre monnaie, et s'engagea à obéir ponctuellement aux ordres d'An-

toine, s'il ne voulait pas poursuivre le siège et aller combattre dans une autre province.

Mais Ventidius fit dire au roi assiégé qu'il transmettrait les propositions à Antoine, lequel déciderait.

En effet, Antoine répondit qu'il était bon de l'attendre et qu'il arrivait pour signer la paix en personne.

Antoine était fort orgueilleux : c'était celui qui signerait la paix qui serait censé avoir fait la guerre.

Mais cet orgueil perdit Antoine ; lorsqu'il arriva dans la ville, il trouva les assiégés déterminés à une résistance désespérée, et comme il ne fit rien de bon ni de grand devant cette ville, il finit par accepter d'en lever le siège moyennant trois cents talents au lieu de mille.

Il perdait près de quatre millions à n'avoir pas traité tout de suite et par l'entremise de Ventidius.

Les victoires de Ventidius étaient de l'an 37 et 38 avant Jésus-Christ.

Antoine l'envoya triompher à Rome en demandant le grand triomphe.

C'était le premier général romain qui eût battu les Parthes.

En Arménie, Antoine passa une revue de son armée.

Il avait soixante mille hommes d'infanterie, tous Italiens ;

Douze mille cavaliers, tant Espagnols que Gaulois ;

Et trente autre mille hommes de diverses nations.

Ces préparatifs menaçaient particulièrement Phraate, mais Antoine n'avait qu'un désir, c'était, non pas de se battre, mais d'aller rejoindre Cléopâtre en Égypte.

Aussi fit-il dire à Phraate que, s'il voulait lui renvoyer les enseignes prises à Crassus et ceux des prisonniers romains qu'il tenait encore vivants, il lui accorderait la paix.

Phraate ne répondit point et attendit Antoine.

À son grand regret, Antoine était donc forcé de faire la guerre. Seulement, rien ne le forçait de la commencer tout de suite.

Au lieu de laisser reposer son armée fatiguée par une marche

de quatre cents lieues, aussi insensé que si la belle reine d'Égypte lui eût fait prendre l'hippomane qui rendit Caligula fou, espérant avoir tout terminé avant l'hiver et pouvoir passer l'hiver à Alexandrie, il se mit en marche en automne, se faisant suivre par toutes les machines de guerre nécessaires à un siège, parmi lesquelles un bélier de quatre-vingt-pieds de longueur ; or, aucune de ces machines venant à se rompre ne pouvait être remplacée, la haute Asie ne produisant point d'arbres assez beaux ni de bois assez dur pour être employé à ces usages.

Bientôt, comme il s'aperçut que ses machines, qu'il avait cru indispensables, retardaient sa marche, il ne les crut même plus nécessaires et les laissa derrière lui sous la garde d'un corps de troupes que commandait Stianus, et continua son chemin vers Phraate, affaibli de ses machines et diminué du corps d'armée qu'il avait laissé pour les garder.

Phraate, qui le faisait suivre par des coureurs invisibles, laissa Antoine mettre trois journées d'intervalle entre lui et ses machines, et lança alors un corps de cavalerie contre Stianus.

Stianus se fit tuer, les dix mille hommes qu'il avait avec lui se firent tuer, les machines furent mises en pièces.

Antoine sut cette mauvaise nouvelle avant même d'arriver devant Phraate.

Manquant de machines, il fut obligé de dresser une levée pour pouvoir combattre, mais, tandis qu'il dressait cette levée, Phraate arriva avec son armée.

Les Parthes se présentèrent devant les assiégeants avec leur fierté habituelle, et les Romains, pris entre une ville et une armée ennemies, commencèrent à murmurer tout bas le nom de Crassus.

Antoine entendit ce nom – souvenir fatal –, si bas qu'il eût été prononcé. Il voulut par une victoire remonter le moral de ses troupes. Il prit avec lui dix légions, trois cohortes prétoriennes pesamment armées, toute sa cavalerie, et les mena fourrager.

Il était convaincu que c'était le seul moyen de tirer l'ennemi hors de ses retranchements et d'en venir avec lui à une bataille

rangée.

En effet, après une journée de marche, il vit les Parthes se répandre autour de lui, selon leur manière habituelle de combattre, se tenant prêts à la première fausse manœuvre à tomber sur ses troupes.

Alors il éleva son camp et donna le signal de la bataille ; puis, comme s'il changeait de résolution et ne voulait point combattre, il fit plier les tentes et ramena ses troupes.

Seulement, tous les capitaines avaient le secret de cette fausse retraite.

La cavalerie avait ordre, dès qu'elle verrait les bataillons, ou plutôt les escadrons parthes à portée d'être chargés par l'infanterie, de charger elle-même.

L'armée de Phraate était disposée en forme de croissant. Les Romains passaient sur son front, et ces barbares qui se battaient sans aucun ordre, comme les Bédouins modernes, leurs enfants, ne pouvaient se lasser d'admirer l'ordonnance de l'armée romaine, voyant marcher les soldats d'Antoine sans que ceux-ci rompissent jamais leurs intervalles ni leurs rangs et en brandissant leurs javelots dans le plus profond silence.

À un moment donné, les Romains se trouvèrent assez près des Parthes pour que l'ordre reçu fût exécuté.

La cavalerie, alors, fit un demi-tour à gauche et chargea vivement en poussant de grands cris. Les romains étaient sur les Parthes avant que ceux-ci eussent eu le temps de bander l'arc.

Ils la reçurent néanmoins vigoureusement ; mais derrière la cavalerie venait l'infanterie poussant à son tour de grands cris et faisant résonner ses armes.

Malgré cette double attaque si inattendue et si bien combinée, ce ne furent point les hommes qui s'effrayèrent, mais les chevaux.

Ils se cabrèrent, tournant sur leurs pieds de derrière et emportant leurs cavaliers.

Antoine montra à ses hommes l'ennemi qui fuyait et se lança

à sa poursuite.

Il espérait qu'un seul combat terminerait la guerre, ou du moins en avancerait le dénouement.

Mais, avec leurs armures légères, avec leurs chevaux rapides comme le vent, les Parthes s'évanouirent ainsi qu'une poussière, et, au bout de deux ou trois lieues de poursuites, avaient disparu complètement aux regards des Romains.

La cavalerie n'avait renoncé, elle, à la poursuite qu'au bout de six ou sept lieues.

Mais, lorsqu'elle se fut ralliée à l'infanterie, lorsqu'on compta, après cette grande défaite, les tués et les prisonniers, il se trouva que les Parthes avaient laissé aux mains de leurs ennemis trente prisonniers et quatre-vingts morts.

Alors ce fut un découragement suprême.

Les Parthes, dans leur défaite, avaient perdu cent dix hommes en tout.

Les Romains, dans la leur, avaient perdu dix mille hommes et toutes leurs machines de guerre.

Il fallait s'attendre à procéder dans cette proportion.

Aussi, dès le lendemain, reprit-on le chemin du camp.

Mais d'abord les Romains, dans leur marche, commencèrent par rencontrer un corps d'ennemis peu considérable.

Puis un plus nombreux.

Enfin, l'armée entière, fraîche et reposée comme si elle n'eût point été battue.

Aussi le retour au camp fut-il plein de difficultés.

Au moment où il se rapprochait de la ville, Antoine donna dans des soldats romains qui fuyaient.

C'étaient ceux qu'il avait laissés devant la ville, qui, attaqués par les assiégeants, avaient été battus par eux.

Antoine les rallia. Mais, à peine ralliés, il les fit mettre par groupes de dix hommes, et, dans chacune de ces dizaines, il en prit un qu'il fit mettre à mort.

Le sort décida de la victime.

Ceux qui restaient eurent pour nourriture de l'orge au lieu de froment.

La position, au reste, était critique des deux côtés.

Antoine risquait de mourir de faim, les Parthes rendaient le fourrage impossible.

De son côté, la saison froide s'approchant, Phraate courait risque d'être abandonné par les siens.

Phraate eut recours à la ruse.

Il donna ordre aux plus distingués d'entre les Parthes de ne s'opposer que faiblement aux Romains, de leur laisser même quelques avantages, de louer leur valeur, de rendre justice à leur courage et de leur dire que leur roi les regardait avec admiration et les tenait pour les premiers soldats du monde.

Les Parthes obéirent, s'approchant des Romains et liant conversation avec eux, selon les ordres de leur chef, accablant Antoine d'injures et disant que c'était lui qui, par son entêtement à ne point écouter les propositions de leur roi, était cause qu'au lieu d'être amis, les deux peuples s'égorgeaient.

Les soldats reportèrent ces discours à Antoine.

Il n'y voulait pas croire ; mais il vint aux avant-postes, déguisé en simple soldat, et les entendit de ses oreilles.

Alors Antoine se hasarda à envoyer quelques messagers de paix au roi Phraate ; ils étaient chargés de dire que, s'il voulait rendre les enseignes et les prisonniers laissés par Crassus aux mains des Parthes, il se retirerait.

Phraate accueillit à merveille les messagers, mais il répondit que, quant aux enseignes et aux prisonniers, il n'y fallait plus songer, les enseignes étant perdues et les prisonniers étant morts ; mais que si Antoine voulait se retirer, ni lui ni ses soldats ne seraient inquiétés dans leur retraite.

Antoine n'avait point d'autre parti à prendre que d'accepter ces conditions ; seulement, il était bien sûr que Phraate ne tiendrait point la foi jurée.

Le seul avantage qu'il y trouvait, c'est que ce semblant de paix

sauvegarderait l'honneur romain.

Néanmoins, il était tellement découragé, que les tentes pliées, les bagages chargés, au lieu de haranguer lui-même les soldats, ce fut Domitius Enobarbus qu'il chargea de ce soin.

Il en résulta que beaucoup, prenant ce silence pour du mépris, s'en offensèrent ; d'autres, au contraire, pénétrant la cause de ce silence et voyant leur général triste et le front courbé, témoignèrent à Antoine plus de respect et d'obéissance qu'auparavant.

Antoine, dans son insouciance, ou plutôt dans son abattement, allait, sous prétexte qu'il était tout exploré, prendre le chemin par où il était venu.

Or, ce chemin était une plaine découverte et sans arbres.

Par bonheur, un homme du pays des Mardes familier avec les mœurs des Parthes et qui, lors de l'abandon des machines, avait donné à Antoine de si bons conseils qu'il n'était point permis de douter de sa fidélité, le vint trouver, lui conseillant d'appuyer à droite et de gagner les montagnes plutôt que d'engager des troupes pesamment armées et chargées de bagages dans des plaines nues et découvertes où l'ennemi aurait double avantage, avec ses chevaux et ses flèches.

— C'est pour que tu fasses cette faute, et qu'en la faisant tu te livres à lui, que Phraate t'a accordé des conditions si favorables, lui dit-il, mais si tu veux, je serai ton guide et te conduirai par une route plus courte et sur laquelle rien ne te manquera.

On avait un précédent terrible : pour s'être fiés à un guide infidèle, Crassus et son armée avaient péri.

— Quelle garantie de ta fidélité me donneras-tu ? dit Antoine au Marde.

— Fais-moi lier jusqu'à ce que j'aie conduit ton armée en Arménie, répondit celui-ci.

Pendant deux jours, rien ne troubla la marche des Romains, et le Marde les guida ainsi lié.

Le troisième jour, comme Antoine ne songeait à rien moins qu'aux Parthes, on vint lui dire que le guide l'avertissait qu'il eût

à mettre son armée en bataille, attendu que l'ennemi n'était pas loin.

— Qui le lui fait croire ? demanda Antoine

— Il y avait une digue qui empêchait l'eau du fleuve de se répandre dans la plaine, répondit-il. Or, la plaine est inondée, donc la digue a été rompue. Cette rupture, c'est l'œuvre des Parthes, qui veulent entraver notre marche ; que le général se tienne donc sur ses gardes ou s'y mette s'il n'y est pas.

Antoine doutait encore ; cependant, à tout hasard, il donna ses ordres en conséquence.

À peine Antoine avait-il mis son armée en bataille et placé entre les rangs les frondeurs et les gens de trait destinés à tenir l'ennemi à distance, que celui-ci parut, enveloppant les Romains de tous côtés et cherchant à mettre le désordre dans leurs rangs.

Mais, à l'ordre d'Antoine, les troupes légères fondirent aussitôt sur les Parthes, qui, selon leur habitude, laissèrent en fuyant les Romains charger dans le vide.

Une heure après, ils reparurent et se rapprochèrent d'Antoine.

Mais, cette fois, il lâcha sur eux la cavalerie gauloise, qui les poussa avec tant de vigueur, qu'ils disparurent et qu'on ne les revit plus de la journée.

Cette tentative était un avertissement pour Antoine. Il garnit de frondeurs et d'archers son arrière-garde et ses deux ailes. Il marcha ainsi avec précaution, s'éclairant de tous côtés, donnant ordre à sa cavalerie de charger à fond mais de s'arrêter dès que l'ennemi serait rompu.

De cette façon, pendant les quatre jours suivants, les Parthes reçurent des Romains autant de mal qu'ils leur en firent.

Le cinquième, Flavius Gallus, qui tenait rang parmi les premiers lieutenants d'Antoine et que celui-ci savait être homme de courage et d'activité, Flavius Gallus vint trouver son général, le priant de mettre sous son commandement le plus qu'il pourrait de troupes légères de l'arrière-garde, et même un certain nombre des cavaliers plus lourdement montés qui tenaient le front de l'armée.

Il promettait, moyennant cette confiance, si Antoine la lui accordait, de donner une telle leçon aux Parthes, que ceux-ci ne se hasarderaient plus à attaquer les Romains.

Quoique ceci sentît son Gaulois ou son Espagnol d'une lieue – les Gaulois et les Espagnols étaient les Gascons de l'époque –, Antoine accorda à Flavius Gallus ce qu'il demandait.

Au moment même où le nouveau commandant de la cavalerie légère venait de prendre ses dispositions, l'ennemi parut.

Antoine s'empressa de faire dire à Gallus de ne rien changer à la tactique ordinaire, c'est-à-dire de ne poursuivre l'ennemi qu'avec prudence, et sous aucun prétexte de ne s'engager trop loin.

Flavius Gallus répondit que le général pouvait être tranquille.

En ce moment, il portait, chargeant les Parthes à la tête de sa cavalerie légère.

Toute l'armée le suivit des yeux.

Gallus culbuta les Parthes ; mais, au lieu de s'en tenir à ce succès, il se mit à leur poursuite.

Toute l'arrière-garde, aussitôt, avec de grands cris, l'avertit de l'imprudence qu'il commettait.

Ce ne fut pas le tout : au risque de se faire tuer avec ceux qu'il voulait sauver, le questeur Titius partit au galop, rejoignit les soldats de Gallus, cria à celui-ci de revenir en arrière ; et comme il n'obéissait pas, il saisit une enseigne et voulut faire retourner celui qui la portait.

Mais Gallus donna ordre à l'enseigne de marcher en avant.

— Malheureux ! lui cria Titius, tu te perds et tu perds l'armée. Au nom du salut de Rome, je t'ordonne de te rallier au général.

Mais Gallus n'en voulut rien faire.

Titius repartit au galop et revint près d'Antoine, lui disant d'arriver, attendu que dans quelques instants Gallus et ses hommes allaient être enveloppés.

Et, en effet, au moment même la prédiction se réalisait. Gallus, se voyant sur le point d'être enveloppé, envoyait, par le seul point qui fût encore libre, deux cavaliers demander du secours.

Ils passèrent à travers une grêle de flèches : un des deux y resta.

L'autre arriva blessé.

Alors Canidius, un de ceux qui commandaient après Antoine et auquel le cavalier s'adressa, fit une grande faute.

Au lieu d'envoyer un corps considérable pour dégager Gallus, il fit partir, les uns après les autres, de faibles détachements qui, les uns après les autres, furent criblés de flèches ou écharpés.

Enfin, Antoine, voyant que l'armée tout entière menaçait de fondre ainsi morceau par morceau, accourut à l'arrière-garde, prit toute son infanterie et alla avec elle donner, tête baissée, dans cette cavalerie parthe, dans laquelle il fit une brèche.

Par cette brèche purent sortir Gallus et ses cavaliers.

Mais il était déjà bien tard – trois mille hommes étaient tués, cinq mille blessés.

Les soldats soutenaient Gallus sur son cheval ; il avait le corps traversé de quatre flèches.

Il mourut avant d'avoir rejoint le gros de l'armée.

On rapporta les blessés tout en combattant.

Chapitre XIII

Le soir, Antoine alla visiter ces malheureux. Les yeux baignés de larmes, il essayait de les consoler ; mais ceux-ci, au contraire, voyant l'inquiétude de leur général et comprenant la responsabilité qui pesait sur lui, surmontaient leurs souffrances, lui montraient un visage satisfait, et lui baisant les mains, le suppliaient de se retirer, de prendre soin de lui-même et de ne point se fatiguer ainsi pour eux.

De son salut et de sa vigilance dépendaient, lui disaient-ils, le salut de l'armée ; tant qu'il se porterait bien et pourrait demeurer actif, ils croiraient leur vie sauve.

Ils l'appelaient leur chef suprême, leur imperator, leur père.

Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que ce respect pour leur chef, ce dévouement, cette obéissance, cette respectueuse affection étaient communes à tous, aux officiers comme aux soldats, aux nobles comme aux gens obscurs, tous mettant avant leur vie l'estime et les bonnes grâces d'Antoine.

Au moment où Flavius Gallus fit la fatale échouffourée, les Parthes, fatigués de cette poursuite où, grâce aux bonnes dispositions d'Antoine, ils perdaient autant d'hommes que les Romains, allaient se retirer. Cette victoire inattendue leur rendit tout leur courage et leur inspira un tel mépris pour les Romains, qu'ils passèrent la nuit autour du camp d'Antoine, persuadés que le lendemain ils trouveraient les tentes désertes et pourraient tout piller à loisir.

Aussi, à la pointe du jour, apparurent-ils, accourant comme des vautours à une curée, de tous les points de l'horizon ; autant que pouvait les compter l'œil inquiet d'Antoine, ils devaient être quarante mille au moins. Le roi, certain que désormais les Romains ne pouvaient lui échapper, avait envoyé jusqu'à sa garde. Quant à lui, il ne parut jamais.

Antoine demanda une robe noire ; il voulait haranguer ses sol-

dats sous ce costume de deuil, comptant leur inspirer un plus grand intérêt ; mais ses amis l'en empêchèrent : ils craignaient le découragement. Antoine parut donc, mais avec sa cotte d'armes de général.

Alors il fit un discours dans lequel il loua fort ceux qui avaient fait face à l'ennemi ; déclara qu'il aimerait mieux être au nombre des blessés et même des morts que de devoir la vie à la fuite, comme la devaient beaucoup de ceux qui étaient autour de lui.

Mais alors les soldats l'interrompirent par leurs cris. Ceux qui avaient vaincu disaient :

— Nous voilà, nous vaincrons encore ; aie confiance en nous.

Ceux qui avaient fui disaient :

— Nous reconnaissons notre lâcheté ; punis-nous, décime-nous.

Et tous ajoutaient :

— Au nom des dieux, sois calme, bannis toute tristesse et conserve bon espoir ; avec toi et près de toi, nous mourrons tous sans une plainte depuis le premier jusqu'au dernier.

Alors Antoine, levant les mains et les yeux au ciel :

— Ô dieux, dit-il, si mes prospérités passées doivent être contrebalancées par quelque malheur, faites-le tomber sur moi seul et donnez à tous ces braves gens qui m'entourent salut et victoire !

Les Romains demeurèrent au même endroit. Antoine avait pensé que l'armée avait besoin d'un jour pour se reposer. D'ailleurs, il fallait mettre les blessés en état de suivre la retraite. Les plus forts marcheraient avec les autres, les plus faibles seraient portés par leurs camarades sur des brancards formés avec les piques et les épées.

Le surlendemain, Antoine se mit en marche.

Les Parthes, pleins de confiance et croyant avoir affaire à des hommes découragés, se présentèrent aussitôt pour charger ; à leur avis il ne s'agissait plus de combat mais de boucherie et de pillage.

Leur étonnement fut grand lorsqu'ils se virent assaillis par une grêle de traits et qu'ils trouvèrent les Romains aussi courageux et aussi âpres au combat que l'eussent été des troupes fraîches. Ce furent eux alors qui, découragés, débandèrent leurs arcs et cessèrent de poursuivre Antoine.

Par malheur, vers le milieu de la journée, ils eurent à descendre quelques coteaux dont la pente était rapide ; dans cette descente, il leur fallut, de crainte de désordre, ralentir leur marche. Les Parthes s'aperçurent bientôt de cette difficulté de la position et revinrent à la charge. Ces terribles flèches de quatre pieds de long qui faisaient tant de ravages parmi les Romains et qui perçaient de part en part les cavaliers et les fantassins, armés à la légère, volèrent de nouveau, mais les Romains employèrent une manœuvre encore inconnue des Parthes. Les légionnaires firent face à l'ennemi, enfermant dans leurs rangs l'infanterie légère. Le premier rang mit un genou en terre et s'abrita derrière ses boucliers, le second fit de même, élevant ses boucliers au-dessus de ceux du premier rang, le troisième resta debout, s'abritant toujours derrière les boucliers ; et par cette manœuvre que les Grecs appelaient la *synaspisme* et les Romains la tortue, ils présentaient une surface aussi impénétrable que l'eût été le toit d'une maison ; les flèches des Parthes, si vigoureusement lancées qu'elles fussent, glissaient sur cette surface d'airain et s'écartaient impuissantes.

Cette manœuvre eut en outre un avantage auquel ne s'attendaient pas les Romains : les Parthes la prirent pour une marque de lassitude et d'épuisement, ils disposèrent à terre leurs arcs et leurs flèches devenues inutiles, et armés de piques, ils s'approchèrent pour charger ; c'était ce que demandaient les Romains, corps à corps les plus terribles de tous les soldats. Ils les laissèrent en effet approcher à longueur d'une pique, mais, se levant tout à coup en poussant de grands cris et attaquant les Parthes avec leurs épieux, ils abattirent ceux qui se trouvèrent le plus près d'eux et mirent les autres en fuite.

Mais cette manœuvre, qu'ils furent obligés de répéter plusieurs

fois les jours suivants, avait un grand inconvénient, elle ralentissait la marche d'Antoine au point de lui faire faire des journées de trois ou quatre lieues.

Puis la famine commençait à montrer son visage livide au milieu de tous ces visages pâlissants ; on ne pouvait se procurer du blé sans combat, et chaque fourrage coûtait cher ; d'ailleurs, le blé recueilli, les moulins manquaient pour le moudre ; on avait été obligé de les abandonner. Les bêtes de somme, la plupart du moins, avaient péri ; les autres portaient les malades et les blessés, ce qui était un grand soulagement pour les hommes. Les deux livres de froment se vendaient jusqu'à quarante-cinq francs de notre monnaie ; quant aux pains d'orge, on les mettait dans un plateau d'une balance, l'argent dans l'autre, et l'on avait une livre de pain pour une livre d'argent, et encore bientôt n'en eut-on plus, à quelque prix que ce fût.

Il fallut recourir aux racines que l'on trouvait sur la route ; mais, dans ces pays lointains, racines et légumes étaient inconnus aux Romains. On mangea au hasard ce que l'on trouva ; une herbe les rendit fous et les empoisonna : la folie était étrange et la mort cruelle. Le soldat qui avait mangé de cette herbe n'avait plus qu'une idée et n'avait plus qu'une occupation : c'était de retourner les pierres qu'il trouvait sur son chemin, mettant tous ses soins et toutes ses forces à ce travail comme il eût fait à une occupation importante. Il y eut un moment où l'on ne voyait plus que soldats courbés vers le sol arrachant des pierres et les changeant de place. Enfin, les vomissements les prenaient ; ils rendaient une grande quantité de bile et mouraient tout à coup, surtout lorsque le vin, qui paraissait le contre-poison de cette herbe, eut manqué.

— Ô dix mille ! dix mille ! s'écriait Antoine à cette vue, faisant allusion à cette belle retraite de Xénophon, qui, après la défaite de Cyrus le Jeune à Cunaxa, était revenu de Babylone en Grèce, c'est-à-dire avait parcouru, presque sans perte et luttant contre d'innombrables ennemis, un trajet double de celui que lui,

Antoine, avait à faire.

Un nouveau danger menaçait les Romains, danger auquel Crassus s'était laissé prendre.

Les Parthes, voyant qu'ils ne pouvaient rompre l'ordonnance des Romains, mais qu'au contraire ils avaient été eux-mêmes plusieurs fois battus et mis en déroute, eurent recours à la ruse.

Ils se mêlerent, les flèches aux carquois et les arcs débandés, aux soldats romains qui s'écartaient de l'armée pour aller en fourrage, leur annonçant qu'ils suspendaient là leur poursuite. Ils accompagnèrent ces paroles d'adieux et de témoignages d'admiration si simples et en apparence si sincères, qu'Antoine lui-même y fut pris et annonça que, débarrassée des Parthes, l'armée allait abandonner les montagnes et prendre le chemin de la plaine.

On eût dit qu'à un certain moment la même folie leur prenait à tous.

Par bonheur, au moment où, les Parthes disparus, il se préparait à exécuter ce plan, on vit arriver un cavalier parthe accompagné de quelques hommes seulement ; mais celui-ci était un ami et non un ennemi.

Il se nommait Mithridate ; c'était le cousin d'un certain Monèses qui, après que Phraate eut tué son père Orode, s'était retiré près d'Antoine. Antoine, toujours grand et généreux, l'avait reçu comme s'il eût été Thémistocle, et pour rivaliser de magnificence avec le roi de Perse, il lui avait donné trois villes pour son entretien : Larisse, Aréthuse et Hyéropolis, oubliant que Monèses était un barbare et qu'à ce barbare il donnait des villes grecques que leur souvenir eût dû lui rendre sacrées.

Mais, cette fois, le sacrilège lui servit.

Ce Parthe qui venait à Antoine, ce cousin de Monèses qui demandait à être mis en rapport avec quelqu'un qui entendît la langue parthe ou syrienne, venait sauver l'armée romaine.

On lui amena un des amis d'Antoine nommé Alexandre d'Antioche.

Le Parthe se fit reconnaître à lui.

— Je suis envoyé par Monèses, dit-il. Il veut rendre à Antoine plus qu'il n'a reçu de lui, car pour l'hospitalité et la richesse que lui a données Antoine, je lui apporte, moi, la vie et le salut de l'armée.

Alors, montrant à Alexandre une silhouette bleuâtre que l'on distinguait à peine dans l'éloignement :

— Voyez-vous cette chaîne de montagnes ? dit-il.

Alexandre fit signe qu'il la voyait.

— Eh bien ! dit Mithridate, c'est au pied de ces montagnes que les Parthes vous attendent. Ils croient, d'après ce que vous avez dit, que vous allez prendre la route de la plaine et vous regardent déjà comme perdus ; vous l'êtes, en effet, et aussi perdus que l'ont été Crassus et son armée, si vous avez le malheur de vous engager dans le bas pays. En suivant la chaîne de collines où vous êtes engagés, vous trouvez la faim et la soif, mais au bout de la route le salut ; en prenant le chemin de la plaine, c'est la mort, la mort certaine, infaillible, et non-seulement cruelle, mais honteuse.

Alexandre rapporta ce discours à Antoine. Celui-ci fit venir le Marde qui lui servait de guide et que depuis longtemps on avait délié.

Il fut en tout point du même avis que le Parthe.

Puis il ajouta :

— Je sais par expérience, l'ayant suivi, que le chemin de la plaine, outre ce danger qui vous livre aux Parthes serait, même en l'absence de tout ennemi, le plus dangereux de tous les chemins, à cause du péril que l'on court de se perdre sur un terrain immense et au milieu duquel aucun chemin n'est tracé. L'autre route est plus rude, mais au moins elle est certaine, et moins un jour où nous manquerons d'eau, nous la trouverons telle que jusqu'ici nous l'avons trouvée.

Sur ce double avis, Antoine changea de résolution.

Le Parthe, la mission accomplie, reprit le chemin par lequel il

était venu, et le Mède se chargea de nouveau de la conduite de l'armée.

Et comme le désert sans eau que l'on avait à traverser était proche, Antoine ordonna d'en puiser et d'en emporter le plus possible avec soi pour que la journée du lendemain pût être heureusement franchie.

Les soldats obéirent, faisant de leur mieux. Ceux qui avaient des outres remplirent leurs outres ; ceux qui n'avaient pas d'outres remplirent leurs casques, et l'on se mit en marche vers dix heures du soir.

Les Parthes, avertis du départ des Romains, se mirent en marche à leur tour, continuant de les poursuivre et de les harceler. Si bien, qu'au moment où le jour parut, l'arrière-garde des Romains était jointe par l'avant-garde des Parthes.

On avait fait plus de douze lieues pendant la nuit.

Aussi la vue de l'ennemi jeta-t-elle cette fois les Romains dans le découragement.

L'eau était bue, on avait soif, et la nécessité où l'on était de combattre à chaque pas augmentait encore cette soif.

Sur ces entrefaites, l'avant-garde romaine arriva au bord d'une rivière ; mais, entre elle et l'eau, elle trouva Antoine et le Marde qui, les bras étendus, suppliaient les soldats de ne pas boire de cette eau. Par son guide, Antoine savait que cette eau était malfaisante.

Mais, quoi que tous deux pussent dire aux soldats, ils ne voulurent rien entendre et, enragés de soif, se précipitèrent vers la rivière.

L'effet ne fut pas long à se produire. Tous ceux qui avaient bu de cette eau salée, saumâtre, affreuse au goût furent pris de vives douleurs. Par bonheur, elles n'étaient point mortelles. Antoine passa de rang en rang, encourageant ses hommes, les invitant à l'écouter comme un père chaque fois qu'il donnerait un avis, les suppliant de souffrir encore avec courage pendant quelques heures, et leur annonçait, pour leur rendre l'espoir, qu'à une

demi-journée de l'endroit où ils étaient arrivés, ils trouveraient une eau aussi saine et aussi bonne à boire que celle qu'ils venaient de rencontrer était fatale et impure ; puis qu'au-delà de ce cours d'eau, ils entreraient dans un pays aux chemins escarpés et impraticables à la cavalerie.

On touchait donc au salut, on n'avait plus qu'à étendre la main, il était là ; encore un jour de patience et de courage, c'était tout ce que demandait Antoine.

Et Antoine fit sonner la retraite et ordonna de dresser les tentes pour que les soldats pussent trouver un peu d'ombre et respirer un peu de fraîcheur.

À peine les tentes étaient-elles dressées et les Parthes hors de vue – car, chose étrange, de même que les modernes Bédouins, ils ne combattaient point la nuit –, Mithridate, ce même Parthe qui était déjà venu, revint de nouveau.

Il demanda Alexandre.

Alexandre accourut.

Le Parthe revenait pour exhorter Antoine à ne prendre et à ne donner aux soldats qu'une heure de repos, mais à gagner en toute diligence la rivière, distante seulement de dix ou douze lieues. Il savait, disait-il, que la poursuite de l'ennemi s'arrêterait au bord de cette rivière.

Alexandre alla porter en toute hâte cette bonne nouvelle à Antoine.

Antoine prit alors tout ce qu'il put trouver à portée de main de coupes d'or et de flacons d'or, lui disant de les porter à Mithridate en récompense de son avis.

Mithridate en prit tout ce qu'il pouvait cacher sous sa robe et se retira en chargeant Alexandre de porter de son côté ses remerciements à Antoine.

Antoine ne perdit point une minute ; quoiqu'il fût jour encore, il ordonna de lever le camp et de se mettre en marche, manœuvre qui s'exécuta sans que les Parthes s'y opposassent le moins du monde. Mais, à défaut de l'ennemi, les Romains se donnèrent à

eux la nuit la plus fâcheuse qu'ils eussent encore éprouvée.

Les soldats, quelques-uns du moins, se mirent à égorger ceux qui portaient l'or et l'argent, et à piller le trésor de l'armée transporté sur des bêtes de somme.

D'autres, voyant cela, se jetèrent sur les équipages mêmes de leur général, pillant sa vaisselle d'or et d'argent, qui était magnifique.

Le désordre qui se mit à l'arrière-garde et qu'occasionna cette action fit croire à une attaque nocturne ; le trouble et l'effroi gagnèrent toute l'armée.

Antoine, en voyant cette panique gagner de proche en proche, crut que tout était perdu ; il appela Rhamsus, qui était son affranchi, et lui fit jurer que dès qu'il le lui ordonnerait, il lui passerait son épée au travers du corps et lui couperait la tête, afin que comme celle de Crassus elle ne tombât pas aux mains des ennemis.

Rhamsus le lui promit.

Tout autour d'Antoine, ses amis fondaient en larmes.

Seul le Marde restait calme ; il essayait de rassurer tout le monde, il disait que la rivière était proche et qu'il ne pouvait en être autrement, la brise nocturne lui apportant la fraîcheur et la saveur de l'eau. Il répondait qu'au point du jour on se trouverait sur ses rives.

En ce moment, pour achever d'apporter le calme dans les esprits, on vint apprendre à Antoine que le tumulte n'avait point été causé par une attaque des Parthes, mais par l'indiscipline de ses propres soldats.

Antoine, quelque désir qu'il eût d'arriver au bord de la rivière, donna aussitôt l'ordre de camper.

Il pensa que si le jour venait avant que l'ordre fut parfaitement rétabli parmi ses hommes, les Parthes auraient trop bon marché d'eux.

L'armée campa, et l'ordre se rétablit.

Au point du jour, les Parthes attaquèrent l'arrière-garde.

Antoine aussitôt donna aux troupes légères le signal du com-

bat. Les légionnaires, employant la manœuvre déjà adoptée, se couvrirent de leurs boucliers et soutinrent ainsi sans danger l'attaque de l'ennemi.

Pendant un temps, ceux qui formaient l'arrière-garde annoncèrent avec de grands cris qu'ils voyaient la rivière, ce qui donna une recrudescence de courage à toute l'armée, puisqu'au dire du Marde, toute l'armée savait qu'au delà de cette rivière le danger était passé.

Antoine accourut au galop sur le bord, disposa sa cavalerie légère de manière à être prête à charger et fit d'abord passer les malades.

Mais les Parthes n'eurent pas plutôt aperçu eux-mêmes la rivière, que, donnant raison au Marde, ils débandèrent leurs arcs et crièrent aux Romains que non-seulement ils pouvaient boire tout à leur aise, mais encore passer tranquillement la rivière.

Les Romains doutaient d'abord de cette bonne volonté entremêlée de ces éloges perfides dont ils avaient déjà été à même d'apprécier la loyauté.

Mais, pour cette fois, les Parthes ne mentaient point, et toute l'armée passa sans qu'il lui fût fait le moindre obstacle.

Arrivés de l'autre côté sans avoir été ni suivis ni inquiétés, les Romains reprirent haleine, et après une halte de deux heures, continuèrent leur marche, mais tout en se gardant avec le plus grand soin.

Cette précaution était inutile : les Parthes ne reparurent plus.

Le sixième jour, l'armée arriva aux bords de l'Araxe, fleuve qui sépare la Médie de l'Arménie.

Là, les craintes revinrent. D'abord, le fleuve était profond et rapide, et par conséquent le passage en était difficile.

Puis un bruit courait dans l'armée : c'est que l'ennemi était embusqué aux environs pour charger lorsque l'armée serait engagée dans le fleuve.

L'ordre fut néanmoins donné de traverser l'Araxe. Aucun Parthe ne parut ; les Romains n'éprouvèrent donc d'autres difficultés

que celle que leur opposa le fleuve lui-même.

Une fois en Arménie, on était non-seulement en pays riche et fertile, mais encore en pays allié.

Là, Antoine passa la revue de son armée, et, recensement fait, il trouva qu'il avait perdu 20,000 fantassins et 4,000 cavaliers, dont moitié avaient été tués par les Parthes, moitié étaient morts de maladie.

On avait mis vingt-sept jours pour venir de Phraata à l'Araxe, et, pendant ces vingt-sept jours, on avait battu dix-huit fois les Parthes.

Seulement, ces victoires avaient été sans résultat, par l'impossibilité où l'on s'était trouvé de poursuivre l'ennemi.